John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
175.9
Vol. 1.

BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

On imprime ſur le même format tous les Romans les plus curieux & les plus intéreſſans, dont il paroît déja l'*Hiſtoire Amoureuſe des Gaules ; les Amours de Henri IV*, & autres dans ce genre.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

ADAMS 175.9
v.1

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE,
PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,
ET MOUSQUETAIRE.

JE ne pourrois jamais comprendre la facilité avec laquelle on écrit tant de Mémoires, si je n'étois convaincu que ce n'est la plupart du tems qu'un jeu d'ima-

gination. L'effet qu'elle produit ſu le cœur n'eſt apparemment pas auſſi ſenſible que la réalité, autrement je doute fort qu'on vît ùn ſi grand nombre de pareilles productions.

C'eſt un abus encore, ſelon moi, que de prétendre qu'en racontant ſes peines, on les ſoulage. Si cela eſt, ce ne peut être que lorſqu'il reſte aſſez de douceur & d'agrémens pour les faire ſupporter, ou lorſqu'un meilleur ſort en a pris la place. Pour moi, qui malheureuſement ne ſuis dans aucun de ces cas, & dont les plaies mêmes ſaignent encore, peu s'en faut que la plume ne me tombe de la main.

On m'alléguera peut-être qu'il y a de certaines peines chéries où l'on ſe plaît, & que c'eſt ce qui me ſéduit. Point du tout. Les miennes ſont d'une nature à en déteſter juſqu'au ſouvenir même. Je n'ai que des reproches à me faire; un autre à ma place les garderoit peut-être en lui-même. Moi, au contraire, je

croirois en mériter un nouveau, ſi je privois le public de l'utilité qu'il en peut tirer. Voilà mon but. Si j'ai d'ailleurs quelque grace à demander, ce n'eſt pas pour ma conduite, que je condamne d'avance; mais pour mon ſtyle, qu'une trop grande diſſipation ne m'a jamais permis de bien former.

L'hiſtoire de ma vie peut, ſur-tout, ſervir d'exemple aux jeunes gens. C'eſt à eux en particulier à qui j'en fais le ſacrifice, afin qu'ils apprennent à raiſonner de bonne heure & à tenir en bride leurs paſſions. Si elles ſont capables de jeter dans les plus grands écarts les perſonnes les plus expérimentées, que n'en ont pas à craindre des cœurs encore novices & inceſſamment remués ? Enfin, ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'un bien ſortiroit d'une mauvaiſe cauſe : c'eſt ce que j'eſpere; ainſi j'entre en matiere.

Le lieu de ma naiſſance ne ſe trouvant que dans quelque Carte particu-

liere, je me contenterai de dire que je ſuis de la Province de Champagne, de cette partie qui tient à la Lorraine. Mes parens, nobles comme le Roi, n'en étoient pas plus à leur aiſe. Ils vivoient, à l'égard des richeſſes, dans cette heureuſe médiocrité, qui fut toujours l'aſyle le plus sûr du véritable honneur & de la probité. Auſſi tout ce qu'ils eurent jamais de plus fort à ſe reprocher, fut d'avoir mis au monde un fils, qui s'éloignant de leur noble ſimplicité, s'eſt plongé dans un abîme d'égaremens & de miſeres.

Mon pere étoit le meilleur pere qui fut jamais. Ma mere n'avoit pas moins les qualités d'une bonne mere; mais la mort me la ravit dans mon bas âge, & me laiſſa avec un frere & deux ſœurs. Mon pere la voyant ſur le point de mourir, lui demanda ce qu'il feroit de nous. Vos filles, lui répondit-elle, ſe ſouviendront, j'eſpere, de mes leçons; entretenez-les dans la modeſtie, la frugalité;

& ſur-tout ne permettez pas qu'elles s'abandonnent à l'oiſiveté. Pour vos fils, ajouta-t-elle, c'eſt votre affaire; tranſmettez-leur ſeulement ce que vous tenez de nos ancêtres, l'honneur & une probité qui montre des mœurs réglées. A ce dernier égard, reprit-elle en ſoupirant preſque pour la derniere fois, veillez ſur votre aîné, je crains de ſon tempérament les paſſions vives & volages. Hélas! c'étoit de moi qu'il s'agiſſoit. Ma mere, au dernier moment de ſa vie, ſembloit prophétiſer mes déréglemens & mes infortunes.

Elle mourut. Le deuil fut extrême dans toute la famille. Mon pere le porta le reſte de ſa vie. Le veuvage auquel il ſe condamna, quoiqu'à la fleur de ſon âge, n'en fut que la moindre marque. Il la pleuroit preſque ſans ceſſe, & ſurtout pendant les premieres années. Il arrivoit ſouvent de nous prendre tous quatre, pour gémir avec nous ſur ſa perte & la nôtre. Plaiſe à Dieu, s'é-

crioit-il quelquefois dans ces occafions, qu'aucun de vous ne me donne jamais plus d'autre fujet de pleurs !

Mes fœurs ayant encore befoin d'une gouvernante, il en vint une affez propre à remplir le plan de leur éducation. Mon pere fe chargea lui-même de la mienne & de celle de mon frere ; c'eft-à-dire, pour les principes d'honneur, le maintien & les manieres. Du refte, nous avions des maîtres de plufieurs efpeces & qui fervoient également à mes fœurs & à nous. Nos âges ne différoient pas de beaucoup ; & nos jeuneffes fe confondoient tellement, que l'on ne reconnoiffoit qu'à peine les aînés des cadets.

A peine eûmes-nous appris, mon frere & moi, ce qu'on nous enfeignoit de commun avec mes fœurs, qu'on fit venir un Précepteur pour nos humanités. Nous nous mîmes donc au Latin. J'y fis d'abord affez de progrès. Peut-être en aurois-je fait de plus grands, fi je

n'eusse été distrait par l'arrivée d'une cousine de mon âge, dont la mere venoit aussi de mourir. Ce fut là le premier écueil de repos. La vue de cette tendre fille, pleine de mille graces, & vétue d'un petit deuil charmant, me toucha jusqu'au vif.

Tout ce que je sus d'abord d'elle-même, fut qu'elle s'étoit promise une grande consolation en rendant visite à ses cousines; mais qu'elle regrettoit déja de ne la pouvoir pas faire peut-être aussi longue qu'elle le voudroit. Son petit air, sa petite maniere de s'exprimer, acheverent de me pénétrer. Chaque geste en elle paroissoit un petit *impromptu*; & soit qu'elle parlât ou qu'elle remuât, j'étois ravi de plus en plus. Comme je ne perdois rien de tout ce qui lui échappoit, je lui demandai comme par instinct, s'il étoit donc vrai qu'elle resteroit si peu avec nous? Elle me répondit, sans hésiter, que cela n'étoit que trop vrai, que son pere la conduisoit au Couvent,

& que pour comble de diſgrace, elle ne le reverroit qu'au retour de la campagne qui alloit commencer en Flandres.

Cette nouvelle, que j'entendis mieux que la premiere fois, me rendit tout-à-coup morne & rêveur. Si l'on m'en avoit demandé la cauſe, je n'aurois guere ſu que répondre, excepté que j'aurois voulu qu'elle reſtât, & qu'elle ne parlât jamais de s'en aller. C'eſt tout ce que ma jeuneſſe me permettoit de penſer; mais bientôt je donnai à connoître ce qu'il y avoit à craindre de mon tempérament.

Ma petite couſine avoit accuſé juſte, en diſant qu'elle ne nous tiendroit pas long-tems compagnie. Son pere, frere de ma défunte mere, & Capitaine de Cavalerie, ne l'avoit amenée qu'en paſſant. Obligé d'aller en campagne, & plus embarraſſé de ſa fille, que mon pere ne l'étoit encore des ſiennes, il la conduiſoit dans un couvent à cinq lieues

le là. Ni mes inſtances, qui ſembloient ne tirer à aucune conſéquence, ni celles de mes ſœurs, & de mon pere même, ne purent le faire changer de réſolution. Mon oncle avoit déja écrit à l'Abbeſſe. Sa parole étoit donnée; & tout ce que nous pûmes obtenir, fut qu'il reprendroit ſa fille au retour de la campagne, & qu'ils viendroient enſemble paſſer l'hiver avec nous.

Il fallut me réſoudre à voir partir le cher petit objet de mon ame. Je l'embraſſai mille fois. Ce n'étoit de ſon côté & du mien que geſtes, que jargon de tendreſſe. On nous admiroit. Mais que l'on ſe trompoit groſſiérement, de croire que ce petit manege ne fût qu'un effet de la nouveauté ou de la ſympathie du ſang! Je n'eus pas perdu de vue mon oncle & ſa fille, que je tombai dans l'abattement & la mélancolie. Je ne pouvois plus reprendre mes exercices, qu'on m'avoit permis de négliger pendant leur ſéjour. L'image de ma petite couſine me

ſuivoit par-tout. J'allois dans tous le lieux où j'avois badiné avec elle, & n l'y trouvant plus, je pleurois.

Ce déſordre, où mon pere lui-mêm me ſurprenoit à chaque inſtant, n put manquer de lui rappeller les der nières paroles de ma mere. Mais comm il ſavoit que ce que je voulois je l voulois d'abord fortement, & qu'aprè je m'en déſiſtois de moi-même, il cru que ce qu'il avoit déja vu arriver plus d'une fois, arriveroit encore. Tel en effet a toujours été mon caractere, facile à émouvoir, & trop violent pour que cela durât long-tems. Qu'on ne s'étonne point après cela ſi à l'école des Pages & des Mouſquetaires, école auſſi brillante que dangereuſe, on me voit tantôt dans les bras de l'amour, tantôt au jeu, & quelquefois au Cabaret, toujours ſans partage, & abandonnant l'un pour courir après l'autre. Aujourd'hui même, revenu de ces déſordres, je conſerve néanmoins le

ıême fond de caractere. J'en ſuis ncore tous les jours la dupe à l'égard e quelques liaiſons d'amitié, où je onne d'abord tête baiſſée. Il eſt vrai ue dès que j'y apperçois quelque bus, je me ſers de la facilité que ai à me détacher, pour rompre & 'y plus penſer.

Mon pere s'attendoit donc que je ıe conſolerois de l'abſence de ma ɔuſine; mais le moment en étoit bien lus éloigné qu'il ne s'imaginoit. Jamais : n'avois rien ſenti qui approchât du laiſir que m'avoit donné ſa vue, ni u chagrin que me cauſoit ſon départ. ɔn avoit beau vouloir me divertir ar de nouveaux objets, aucun ne ouvoit balancer celui dont j'étois :appé. Cependant mon Précepteur qui oyoit que je me négligeois de plus n plus, conſulta mon pere ſur la ıaniere dont il devoit en uſer. Mon ere me remit à ſa diſcrétion; mais n lui recommandant néanmoins d'uſer,

autant que cela se pourroit, moins d sévérité que de douceur.

Suivant ses ordres, mon Précepteu s'avisa d'un stratagême qui lui réussit Ce fut de me promettre que j'iroi voir ma cousine. Alors je fis des effort incroyables. Il m'amusa le plus long tems qu'il put de cette promesse ; mai voyant qu'elle ne s'exécutoit point je me dépitai & fis moins que jamais

Après le succès qu'avoit eu la rus de mon Précepteur, mon pere, qu d'ailleurs ne pouvoit se porter à l rigueur que demandoit le cas, molli par tendresse, & satisfit mon entête ment. Ah ! que c'est aimer mal u enfant, que de se rendre ainsi à se volontés ! Les peres & meres ne saven guere quelquefois ce qu'ils s'attiren par-là. Je les plaindrois, si je ne croyoi plus encore qu'ils méritent d'être blâ més.

Un beau matin, lorsque je m'y atten dois le moins, mon pere me demand

ſi je voulois l'accompagner ? J'ai fait ſeller ton bidet, ajouta-t-il en ſouriant, nous irons voir ta couſine ; mais à condition que ton Précepteur ne ſe plaindra plus de toi. N'eſt-ce pas encore une tricherie, mon cher pere, lui répondis-je la larme à l'œil. Non, je t'aſſure, répliqua-t-il avec complaiſance, pourvu que tu me promettes ce que je veux de toi. Je le ferai, m'écriai-je en me précipitant dans ſes bras. Il m'embraſſa, & nous partîmes.

Je fus d'une impatience ſans égale pendant tout le chemin. Je ne ſouffris qu'avec peine que nous nous arrêtaſſions pour dîner chez un Gentilhomme de nos parens. Enfin nous arrivâmes; & mon pere, avant même que de ſe débotter, me mena au Couvent où étoit ma couſine. De peindre ce qui ſe paſſa chez moi en la voyant, il me ſeroit impoſſible. Je demeurai pendant quelque-tems tout ſtupéfait & comme immobile. Je revins peu-à-peu de cet

agréable ſaiſiſſement; & mes ſens reprenant leur cours, je lui donnai le mieux que je pus un baiſer au travers de la grille.

Elle n'étoit guere moins émue que moi. Les Religieuſes qui l'accompagnoient, admiroient la ſenſibilité qui paroiſſoit des deux côtés dans cette entrevue. Nous ne nous quittâmes qu'à la nuit; & juſqu'au lendemain, la joie que j'avois reſſentie, & celle que j'eſpérois encore, ne me permirent preſque pas de dormir toute cette nuit. Je me levai de grand matin, j'évcillai mon pere & ne ceſſai de le tourmenter, juſqu'à ce que nous retournaſſions où nous avions été la veille. Nous nous y rendîmes, & pour comble de ſatisfaction j'entrai, à la faveur de ma jeuneſſe, dans l'intérieur du Couvent, tandis que mon pere alla viſiter quelques amis.

Me voyant dans le Couvent, & preſqu'auſſi-tôt dans les bras de ma

chere coufine, on peut juger de mes tranfports. Je ne pouvois fuffire à l'excès de ma joie; & quoiqu'elle fût troublée par la préfence importune de quelques Religieufes, je l'aurois bien fouhaitée de plus longue durée. Je dînai, & paffai tout le jour dans le Couvent; mais le foir, & mon pere arrivant, il fallut prendre tout-à-fait congé. Ce ne fut pas fans peine, ni fans nous promettre que nous nous reverrions bientôt. Lorfque nous fûmes fortis, mon pere fortifia cette efpérance. Je pris courage, & nous fûmes nous repofer pour partir le lendemain.

De retour au logis, il fallut fonger à contenter mon Précepteur. Je ne tins pas fi religieufement parole, qu'on n'eût befoin d'ufer encore de quelques artifices. Le plus efficace de tous, fut de me menacer que ma coufine que j'attendois ne viendroit pas, fi on ne voyoit en moi plus d'application. Par-là on me tint en haleine; je parus

avoir quelqu'ardeur pour l'étude, & les progrès en auroient été plus considérables, si mille distractions, dont je n'étois pas le maître, n'en eussent rallenti le cours.

Un accident qui survint dans la famille l'arrêta même tout-à-fait & me priva du plaisir de voir ma cousine. La petite vérole nous prit tous quatre presqu'à la fois. Quoique cette maladie soit bien moins dangereuse dans notre Province qu'à Paris, nous en fûmes tous fort maltraités. Je crois, sauf l'avis de la Faculté, que moins on fait dans la petite vérole, moins on la rend dangereuse. J'en juge par trente enfans de paysans qui furent atteints en même-tems que nous de cette maladie, & qui, malgré la saison déja assez froide, & le peu de précaution qu'on prenoit de les retenir même à la maison, furent plutôt & mieux guéris que nous, dont on prenoit un soin particulier. Pas un d'eux ne pa-

rut ſeulement dans le moindre danger, tandis que mon pere faillit à nous perdre tous à la fois.

Cependant mon oncle, pere de ma couſine, ayant fini la campagne, arriva ſur ces entrefaites. Voyant notre déſordre, & prévenu du riſque qu'il y auroit pour ſa fille en ſuivant ſon projet, il aima mieux la laiſſer où elle étoit. C'étoit l'unique enfant qu'il eût d'un tendre mariage, contracté à la ſourdine dans une Garniſon. Outre qu'il l'aimoit tendrement, il eût perdu avec elle plus de revenu qu'il n'en tiroit de ſa Compagnie, & il eſt rare qu'un Officier en ait trop.

Il y avoit déja près de trois ſemaines que mon oncle étoit au logis, ſans que j'en ſuſſe rien. On me l'avoit caché, non-ſeulement parce que j'étois fort mal, & qu'étant même aveugle, je n'aurois pu le voir; mais parce que la connoiſſance de ſon arrivée auroit pu augmenter l'impatience où j'étois de

voir ma cousine, & rendre mon état plus dangereux. Je n'étois pas moins chéri de mon pere, qu'elle l'étoit du sien. La crainte qui les possédoit tous deux m'auroit peut-être tenu bien plus de tems encore dans l'erreur, si, commençant à me lever & mes yeux à s'ouvrir, je ne l'eusse apperçu d'une fenêtre de ma chambre qui donnoit sur le jardin.

Je fis un saut en le voyant, qui marquoit bien le danger qu'il y auroit eu en effet, si j'avois eu plutôt connoissance de son arrivée. N'est-ce pas mon oncle, m'écriai-je, en m'élançant en l'air & frappant des mains? Non, non, Monsieur, me répondit un valet qui étoit du secret, vous vous trompez. Pour cela non, repris-je en regardant de nouveau, je ne me trompe point; c'est lui-même, & je veux voir ma cousine. Ce valet, voyant que la mêche étoit éventée, se mit à rire, & descendit pour en donner avis.

Tout étant bien concerté, je vis

presque sur le champ paroître mon oncle & mon pere. Dépêche-toi de te rétablir, me dit mon pere en entrant. Voici ton oncle, & pour ta cousine, elle viendra quand tu seras en état de la recevoir. N'est-elle donc point encore ici, demandai-je avec empressement? Vraiment non, reprit mon pere; voudrois-tu qu'elle y fût au risque de prendre ta maladie, & de mourir peut-être à tes yeux? Mourir, répliquai-je, non! mais je voudrois pourtant bien la voir. Tu la verras, dit alors mon oncle en s'approchant; puis me prenant par la main & me conduisant devant un miroir, il ajouta tout en riant : Vois si, laid comme tu es, tu oserois jamais l'embrasser, quand même elle seroit ici. En effet, je me trouvai horrible, & je pris alors pour argent comptant tout ce que l'on voulut me faire accroire.

Cependant j'étois un peu trop rusé & trop impatient pour être long-tems dupe sur ce qui me tenoit au cœur. Je

pris à la vérité patience jusqu'à ce que mon visage, qui demeura toujours extrêmement changé, parût être un peu plus présentable. Comme on m'alléguoit sans cesse que ma laideur ne s'effaceroit pas sitôt, je dis à mon tour, & du ton d'un homme qui se seroit apperçu qu'on le jouoit, que si l'on attendoit que je fusse comme ma sœur cadette, je courois grand risque d'attendre toute ma vie. Cette sœur, d'ailleurs assez jolie, avoit été la moins maltraitée de notre accident commun.

Mon pere & mon oncle, entendant cette espece de saillie, ne purent s'empêcher de faire des éclats de rire. Le printems néanmoins approchoit : mon oncle parloit même déja de retourner en campagne. Il me dit alors : Ecoute, je dois partir bientôt; tâche de devenir joli garçon, que ta cousine n'ait plus peur de toi, & je te l'amenerai en automne, pour ne plus jamais te quitter. En automne, mon cher oncle! lui

pondis-je ; n'eſt-ce pas ce que vous promettiez déja il y a un an ? Sans doute, repris-je après lui : oh ! je vous ure que je n'attendrai de ma vie juſqu'à : tems : je vois bien, m'écriai-je tout n larmes, qu'on ſe moque de moi. ieu ! eſt-il permis qu'on puiſſe être ſi ruel ! On voulut m'appaiſer, il n'y eut as moyen. J'entrai au contraire dans ne eſpece de petite furie. Je frappois es pieds, & criois de toute ma force. nfin, j'en dis & fis tant, que mon pere, qui je perdois le reſpect, me fit prenre & enfermer à clef dans une chambre. Certainement j'aurois dû eſſuyer un hâtiment beaucoup plus rigoureux. Mon oncle même le vouloit ; mais mon ere s'y oppoſa : mon caractere dans le as vouloit ou toute douceur ou toute igueur. C'eſt ſouvent ainſi que, faute le bonnes meſures, on échoue dans l'éducation des jeunes gens. On ne devroit jamais manquer de conſulter leur caractere, & d'agir avec eux auſſi mé-

thodiquement qu'avec des personne
d'âge.

Ne m'ayant jamais vu traiter avec l
rigueur qui venoit de se passer, & qu
je subissois dans ma prison, je ne laissa
pas que d'être fort étonné. Revenu
moi, j'essuyai mes larmes, & commen
çai à former mille petits projets. O
m'a trompé, disois-je, on s'est moqu
de moi; mais puisque la ruse est d'u
si bon usage, qui empêche que je m'e
serve, & que je ne me satisfasse? M
cousine au bout du compte n'est pas
loin: je sais le chemin de son Couvent
ne pourrois-je donc pas y aller? Sans
doute, ajoutois-je, & je pourrois même,
comme j'ai lu dans certains Livres,
l'enlever & vivre éternellement avec
elle. Ceci me paroissant aussi facile que
je le pensois, je m'écriai: Oui, ma
chere cousine, je vous verrai malgré
tous, & vous posséderai plutôt qu'on
ne se l'imagine.

Ces paroles, que je prononçai appa-

emment assez haut, furent entendues 'un domestique, qui rodoit autour de la prison, & qui ne manqua pas de les apporter aussi-tôt à mon pere & à mon ncle. De pareils indices ne marquant as une simple amitié, mais une vive assion, ils jugerent qu'il falloit s'y pposer, ne fût-ce que pour le tems de les exercices, & m'obliger au moins me former. J'avois alors environ ouze ans : mes humanités étoient fort vancées ; mon pere, qui étoit déja ans le dessein de nous envoyer, mon rere & moi, à Nanci pour y achever os études, le communiqua à mon ncle, qui l'approuva. Tous deux esééroient que me mettant dans une espece de nouveau monde, ils me feroient ublier l'objet qui avoit allumé cette spece de passion. Ils se trompoient ; 'étoit la premiere que j'eusse jamais entie, & il n'y avoit que le désespoir qui pût m'y faire renoncer.

La résolution prise, on ne pensa qu'à

l'exécuter. Elle le fut, même avant départ de mon oncle. Comme il devo aller cette année en Alſace, il fut arrêt qu'il prendroit ſon chemin par Nanci & il m'y conduiſit avec mon pere. Notr Précepteur, dont on étoit content, qu'on jugeoit nous être encore néceſ ſaire, ſur-tout à moi, fut du complc & de la partie. Ce fut lui qui m'en vin annoncer la nouvelle. J'en fus déſolé mais après y avoir réfléchi, je m'ima ginai que le ſuccès de mon projet n'e feroit pas plus difficile, & qu'il le ſeroi peut-être moins.

Mon Précepteur revenant à la charge fut fort ſurpris de me trouver tout-à fait diſpoſé. Il en fit ſon rapport, & preſque ſur le champ on me fit ſorti de ma priſon. Je reparus, après dix jours de captivité, devant mon pere & mon oncle, qui juſque-là n'avoient pas voulu me voir. Ma ſoumiſſion les char-ma ; ils la regardoient comme un effet du châtiment qu'ils m'avoient fait ſubir : mais

nais c'eſt tout au plus ſi l'ennui, dont 'étois ſorti, y avoit quelque part. Je ıe ſavois pas que mon premier projet ıvoit été trahi ; mais le ſecond me pa-oiſſoit ſi sûr, que j'aurois volontiers ait mes remercîmens pour la facilité que je trouvois à l'exécuter.

Au lieu de tirer mon départ en lon-gueur, comme on auroit dû s'y atten-lre, je le preſſai. Mon oncle, étant bligé d'ailleurs de ſe rendre à l'armée, n ne mit de délai qu'autant qu'il en alloit pour mettre ordre au bagage. Cela fait, nous partîmes. Toute mon ttention ſur la route, fut de faire des emarques pour l'exécution du deſſein ue j'avois en tête. Mille queſtions que e fis, ſur-tout à l'égard du nom des eux où nous paſſions, m'auroient rahi, s'il eût été permis d'avoir le noindre ſoupçon de mon projet. Enfin ous arrivâmes le deuxieme jour ; & ès le lendemain, mon frere & moi, vec notre Précepteur, fûmes nichés

dans une penſion. Mon oncle prit auſſitôt le chemin de l'armée, & mon pere celui du logis, où les affaires domeſtiques l'appelloient.

Malgré mon impatience, je fus trois ſemaines ou un mois avant que de faire mon coup. J'allois réguliérement en claſſe chez les Peres Jéſuites; je répétois docilement ſous mon Précepteur. Tout alloit ſi bien, qu'il en donna avis à mon pere. Je l'appris, & je crus que c'étoit le tems d'agir pour mon expédition. Je ne ſai ſi c'eſt l'amour qui me donnoit de l'induſtrie; mais ſans un tour comique que me joua mon Précepteur, j'aurois vraiſemblablement réuſſi.

Les adieux que j'avois fait avec mon frere à divers parens, avoient rempli notre petite bourſe commune, dont la direction m'appartenoit. Mon oncle même nous avoit preſque enrichis, en nous quittant, comme s'il eût été de mon projet. Je pouvois donc compter avoir

le quoi m'évader & mettre en liberté na coufine. L'inquiétude mortelle que ela pouvoit caufer à la famille, n'é-oit pas ce qui m'embarraffoit le plus : e craignois feulement que ma petite oufine ne fût pas auffi réfolue que moi. près tout, difois-je, je la verrai au noins. Mais le Ciel, qui voulut bien uppléer à la foibleffe de ma raifon ans un âge fi tendre, s'oppofa à mes etits deffeins, & je n'eus pas même i vue de cette chere coufine.

La veille du jour que je devois plan-er là mon Précepteur, j'affectai d'être uai & de le contenter de mon mieux. e lendemain au matin, il nous mena n claffe, felon fa coutume. A peine ous eut-il laiffés, que je fis accroire mon frere que je me trouvois mal. e demandai au Régent permiffion de etourner au logis; il me l'accorda. Me oyant libre, je gagnai la porte de la ille & les champs. Arrivé au premier illage, je tirai une lifte que j'avois

dans ma poche, & demandai le chemin du ſecond. On me le montra. Cependant je ne laiſſai pas que de me perdre; & la laſſitude m'obligeant même de m'arrêter avant la fin du jour, je gîtai dans un hameau à quatre lieues de Nanci.

La crainte de m'égarer de nouveau, jointe à la laſſitude extrême, me firent arrêter un cheval & un guide. Avec ce ſecours, je fis le lendemain dix lieues; & comme je me trouvois bien de ma monture, & que je jugeois en avoir beſoin pour le ſuccès de mon entrepriſe, je l'achetai de mon guide, à qui elle appartenoit. Je lui payai ſi graſſement ſa bête & ſes peines, qu'il s'offrit de me conduire juſqu'à Sténay, où je lui avois dit que j'allois. Ce payſan n'étoit pas ſi ſimple, qu'il ne s'apperçût bien qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans mon fait. Il m'avoit déja queſtionné; mais je m'étois tenu ſur mes gardes. La réſerve dont j'en

vois usé, & celle où j'étois encore à 'égard de ses offres, le déterminerent me dire : Monsieur, vous me paroissez ın Gentilhomme du pays; & tout jeune ue vous êtes, je soupçonne que vous vez quelque affaire. Ouvrez-vous à 1oi, ne craignez point : s'il y a lieu e vous rendre service, je le ferai.

La générosité de ce paysan, plus naïve ncore dans son air & dans son patois, ıe porta à accepter ses offres. Venez-ous-en donc avec moi, lui répondis-:; & si vous me rendez quelque ser-ice, vous pouvez compter d'en être ien récompensé. Je ne lui en dis pas avantage. Je pensois bien en effet qu'il ɔuvoit m'être utile, aussi-bien que son ıeval ; mais j'aurois mieux aimé en-ɔre m'en passer. Nous partîmes. Arri-é à Sténay, je descendis à la premiere ıberge. Ce fut-là que réfléchissant de us en plus au dessein qui m'amenoit, reconnus le besoin que j'aurois de on paysan. Je m'ouvris à lui; il ne

ſut d'abord que répondre. J'avois bien prévu ſon ſcrupule : une piſtole que je lui donnai l'en guérit & le détermina à tout ce que je voulus; il m'aida même de ſes conſeils. Nous convînmes de tout ce que ſon imagination & la mienne purent nous ſuggérer. Que d'efforts inutiles! Mon Précepteur avoit déja mis ſi bon ordre à tout, qu'il coupa juſqu'à la racine du mal qui produiſoit tant d'agitations.

Etant venu pour nous reprendre au Collége, & bien ſurpris de ce que mon frere lui apprit, il n'en fit point à deux fois. Sans ſe donner d'autre tems que celui de remettre ſon autre éleve à un valet, il prit la poſte; & au lieu de me chercher en route, ou de venir avertir mon pere, il ſe rendit droit au Couvent de ma couſine. Il me connoiſſoit trop pour douter du motif de ma déſertion, & pour croire qu'il eût jamais de repos avec moi, tant qu'il ſeroit queſtion de ce couſinage.

Le tems que j'avois mis en chemin,
i en avoit donné de reste pour me
évenir. Il demanda d'abord la Supé-
eure, & lui ayant fait le détail de
on histoire, il conclut par la prier,
ι nom du bon Dieu & de toute la
mille, de feindre, lorsque je viendrois,
ıe ma cousine étoit morte, & de con-
ıire si bien cette inncc̈ente & utile
omperie, qu'elle pût avoir son effet.
ı Supérieure le lui promit, & lui tint si
en parole, que jamais comédie ne fut
ieux jouée. Mon Précepteur ne dou-
nt pas de me prendre au gîte, se con-
nta d'envoyer un exprès à mon pere,
ɔur l'informer de ce qui se passoit, &
prier de le venir joindre en habit de
euil. Cependant il demeura à m'atten-
re, & il vit bientôt le succès de sa
ıece.

Mon paysan, & moi, bien éloignés de
oire que nos mesures fussent inutiles,
ous poussâmes notre pointe dans toute
ı simplicité de notre ame. Je le menai

avec moi au Couvent, & après l'avoi
posté dans un lieu pour m'y attendre
j'entrai au parloir, & demandai m
cousine, par son nom. La Touriere qu
avoit le mot, me le fit répéter une se
conde fois. Qui demandez-vous, Mon
sieur, me dit-elle ? Je demande, lui répon
dis-je, Mademoiselle..... Ah ! oui, oui
reprit-elle ; c'est vous Monsieur, si j
ne me trompe, qui vintes l'année pas-
sée. Mais où est donc Monsieur votr
pere ? Est-ce qu'il vous envoie seul pou
tenir sa place ? Je fus si déconcerté, qu
je ne sus que répondre. Quoi, Monsieur,
reprit la malicieuse Touriere, il semble
que vous ignoriez que votre chere cou-
sine est morte, qu'elle est déja depuis
deux jours dans le cercueil, & que nous
n'attendons que Monsieur votre pere
pour en faire les funérailles ? Je ne sai
comment je pus seulement entendre ces
dernieres paroles. A peine les eut-elle
prononcées, que de la surprise où j'étois
déja, je tombai sans connoissance & pres-
que sans vie.

La Supérieure accourant à la grille au
uit de la Touriere, y passa toutes sor-
s d'essences pour me rappeller de mon
anouissement. J'en revins; mais ce
: fut que pour pleurer, sangloter, &
nner des marques de la plus vive dou-
ur. La Touriere elle-même en fut at-
ndrie. Elle fit tout ce qu'elle put pour
e consoler, sans pourtant se démentir;
mede qui eût été le plus efficace. Je
is plus franc qu'elle. Je lui racontai
nocemment ce qu'elle n'ignoroit pas;
ie j'avois quitté mon Précepteur à
anci; que mon pere ne le savoit pas;
que pour surcroît de malheur, je crai-
ois sa disgrace. Elle me rassura contre
tte crainte. Tranquillisez-vous, me dit-
le, je suis sure de faire votre paix,
vous n'avez rien à craindre de ce
té. Elle me retint tout le jour avec
le, essuyant mes larmes, & me répé-
nt toujours les mêmes choses. Le soir
ant venu, elle me conduisit à mon
berge. J'y trouvai mon paysan, qui

las d'attendre, s'y étoit rendu. Il e[...] aſſez d'eſprit pour ne me rien dire de[...]vant elle; mais quand elle eut fini d[...] me recommander, & qu'elle fut ſortie[...] il me ſuivit dans ma chambre, & m[...] dit: Monſieur, je m'apperçois que vo[...] affaires vont mal. Je crains, & je vou[...] prie de me permettre de m'en aller[...] Vous le pouvez, lui répondis-je, &[...] qui plus eſt emmener votre cheval, ca[...] je n'en ai plus beſoin. Il me prit a[...] mot; & après qu'il eut été chercher l'hôte[...] devant qui je répétai la même choſe, i[...] me remercia dans tous les termes que lu[...] dictoit ſa reconnoiſſance, & partit.

Je demeurai à l'auberge, ſuivant qu[...] j'étois convenu avec la Touriere, & ſu[...] ſa parole j'y attendis tranquillement mo[...] pere qui devoit arriver. Elle l'amena l[...] lendemain à midi. Le ſentiment de m[...] honte ſe joignant tout-à-coup à ma dou[...]leur, je me précipitai dans ſes bras, comme pour lui demander miſéricorde. Auſſi déſarmai-je tellement ce qui pou-

it lui rester de colere, que les lar-
:s lui vinrent aux yeux, & il ne fut
rien question de mon équipée. Je ne
ute pas même, que touché de ten-
:esse & de pitié, il ne m'eût confessé
tour qu'on me jouoit, si mon Pré-
əteur ne lui eût déclaré, comme je
i su depuis, qu'il seroit obligé de
ıoncer à mon éducation, si on ne
tiroit cette épine hors du pied. Il
oit la comédie si fort à cœur, que
ns la crainte de me donner le moindre
ıpçon, il étoit déja parti pour retour-
r à Nanci, me laissant à mon pere,
attendant le succès de sa ruse.

La Touriere s'étant retirée, je de-
:urai seul avec mon pere. Loin de
: dire le moindre mot qui sentît la
ɔrimande, il me consola de la pré-
ıdue perte que j'avais faite, & me
posa à lui aller rendre avec lui mes
rniers devoirs. Mon Précepteur avoit
bien su ménager toute la Piece,
'on n'attendoit en effet que mon

pere pour chanter une Meſſe de *Requie*
Nous nous rendîmes donc le lendema
à l'Egliſe du Couvent. J'aſſiſtai à u
cérémonie, la plus lugubre que j'a
vu de ma vie ; & ce qu'il y a d'o
ginal, c'eſt que ma couſine elle-mêr
y aſſiſta, & pria comme moi pour
repos de ſon ame. Par une eſpece
preſſentiment, je demandai à la vc
au moins dans ſon cercueil ; mais
me répondit que j'étois devenu tr
grand pour entrer dans l'intérieur
Couvent; que cette grace qu'on m'avc
faite l'année auparavant, ne pouvc
plus s'accorder : & qu'outre cela
Meſſe étant finie, ma couſine étc
déja enterrée. Je m'en tins-là, & cet
tragi-comédie n'eut ſon dénoûment q
pluſieurs années après.

Tout jeune & tout paſſionné qu
j'étois, je ne laiſſai pas que de con
prendre qu'il n'y avoit plus de remec
à la mort. Ce qui ne pouvoit avoir d
priſe ſur moi auparavant, produiſ
l'effe

effet dont mon Précepteur s'étoit flatté. orſque mon pere m'eut pris avec lui, me tranquilliſai peu-à peu ; & quand e le fus aſſez, lui-même me ramena Nanci, pour y reprendre le cours de nes études. Mon Précepteur me reçut ans faire ſemblant de rien. Il adreſſa eulement quelques mots à mon pere ouchant ma déſertion, & dans la ſuite l ne m'en parla plus.

Un reſte de mélancolie traverſa néanmoins aſſez long-tems mes études ; mais es récréations qu'on me procura, & es connoiſſances que je fis, la diſſipèrent eu-à-peu. Mon Précepteur obſervoit un rand choix dans nos liaiſons, & ſurout à l'égard du Sexe, dont il ne me oyoit point approcher ſans crainte. l redoutoit même tout ce qui pouvoit n'attacher fortement ; & dès qu'il 'appercevoit que je prenois plus de laiſir à un divertiſſement qu'à l'autre, l tâchoit de m'en ſévrer. J'aurois été eureux ſi j'avois eu, du moins juſqu'à

un certain âge, ce Précepteur ſi ſage & qui me connoiſſoit ſi bien.

Comme ſa vigilance ſe répando ſur tout hors du Collége, & qu'il n croyoit pas qu'il y eût rien à craindre c'eſt-là qu'il penſa être pris à ſon inſi J'étois en Philoſophie. Cette nouvell carriere, & le Régent ſous lequ j'y entrois eurent pour moi tant c charmes, que je ne voulus pas ſeul ment être Philoſophe, mais Jéſuit Mon penchant ſe fortifia tellement qu'un jour plus ravi qu'à l'ordinai d'entendre raiſonner mon Régent, j réſolus de m'ouvrir à lui ſur mon deſſei Je le fis dès en ſortant de Claſſe, & l maniere dont il reçut ma propoſitio acheva de me déterminer. Ce n'étoit do plus un fol amour qui m'animoit, ma une belle paſſion pour la Philoſophie, pour le Bonnet de Jéſuite. A tout prendre mon pere auroit certainement beaucou mieux aimé celle dont j'étois guéri, pour laquelle on me tenoit depuis pr

le trois ans éloigné, dans la crainte que quelque indiſcrétion ne vînt à la réveiller.

Pendant tout cet intervalle, je n'avois vu mon pere que de tems en tems, & jamais mon oncle, qu'on me diſoit toujours être à l'armée, ou à Paris. Mon pere étant venu nous voir, ſelon ſa coutume, & ayant amené mes ſœurs, que nous ſouhaitions depuis long-tems, je m'ouvris devant tous de mon deſſein. Mon Précepteur, vers qui mon pere ſe tourna, comme pour lui demander s'il en ſavoit quelque choſe, demeura tout interdit. L'un & l'autre ſe leverent, & un moment après, mon pere revenant à nous, me dit : Qui vous a mis, mon fils, un ſi beau deſſein en tête ? La Philoſophie, lui répondis-je ; c'eſt une ſi belle ſcience, on parle, on raiſonne. Apprenez, interrompit mon pere, à raiſonner ſur vous-même, & à ne pas chercher à me déplaire plus que vous n'avez déja fait.

L'air grave, & preſque déja philo-

ſophe avec lequel j'avois exprimé mon projet, & ſur-tout ma derniere réponſe jeta dans l'eſprit de mon pere une véritable crainte. Mes ſœurs, qui s'imaginoient déja me perdre tout-à-fait, ſe jeterent à mon col comme pour m'arrêter. La ſcene finit par mon Précepteur qui me pria inſtamment de déclarer d'où & depuis quand cette fantaiſie m'étoit venue. Comme il étoit Eccléſiaſtique, & partiſan des Jéſuites, il craignoit que mon pere ne s'imaginât qu'il en fût l'auteur, ou du moins qu'il y eût donné les mains. Il étoit néanmoins trop honnête homme pour abuſer de la confiance qu'on avoit en lui, & pour entreprendre ou ſe prêter à rien qui fût contraire aux vues qu'on pouvoit avoir ſur moi. J'étois regardé comme le ſoutien de la famille, non-ſeulement en qualité d'aîné, mais parce que mon cadet étoit d'une ſanté ſi foible, qu'il ne laiſſoit preſque rien à eſpérer.

Les meſures que mon pere prit avant

même que de partir, marquoient assez jusqu'où alloit sa crainte. Il fut trouver le Pere Recteur des Jésuites & mon Régent; mais au lieu de me recommander à eux, comme il avoit coutume, il les pria de me détourner d'un dessein qui n'auroit jamais lieu. A qui se fioit-il? Une Lettre qu'il reçut bientôt du Recteur même & de mon Régent, le lui fit connoître; & si mon Précepteur n'avoit été plus sincere qu'eux, je ne fusse jamais sorti de leurs mains.

Lorsque mon pere & mes sœurs eurent repris le chemin du logis, nous reprîmes, mon frere & moi, celui du Collége. Dès le premier jour, mon Régent me parla de la visite de mon pere, & me racontant ce qui s'étoit passé, il ajouta : Persistez, mon fils, & nous trouverons bien moyen de le faire consentir. Mon Précepteur, toujours rusé, ne me traversa pas ici, comme il avoit fait à l'égard de ma cousine. Soit pour se ménager auprès des Jésuites, soit

pour ſervir plus efficacement mon pere il feignit d'entrer dans mes vues. Pa ce moyen, il apprenoit de moi-mêm tout ce qui ſe paſſoit; & ſans manque à ſon devoir, ni aux égards qu'i pouvoit avoir pour les Jéſuites, il e donnoit réguliérement avis. Malgr cette précaution, il penſa néanmoin être dupe.

Un beau jour, plus enthouſiaſmé qu'à l'ordinaire, je demeurai au Collége & de concert avec mon Régent, je fu trouver le Pere Recteur, à qui je di que je ne voulois plus ſortir. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Ma chambre étoit déja toute prête au Noviciat, & ſur le champ on m'y conduiſit. Cependant mon Précepteur, qui avoit perdu l'habitude de nous venir conduire & chercher, voyant mon frere ſeul, prit l'alarme. Il accourut au Collége, & parvint bientôt juſqu'à moi. Ce n'étoit plus le tems de feindre. Il ſe plaignit amérement au Pere Recteur, au Maître

les Novices, & à mon Régent, qui étoit encore là. Il leur dit qu'ils n'ignoroient pas qu'il falloit le consentement de mon pere ; que le moyen de ne jamais l'obtenir, étoit peut-être la maniere dont on s'y prenoit ; qu'ils devoient se souvenir d'ailleurs, qu'il étoit obligé de répondre de moi, & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit lui jouer un pareil tour à lui, qui avoit toujours été un des serviteurs les plus attachés à la Société.

L'indignation, le dépit, son zele pour mon pere & pour moi, lui donnerent tant d'éloquence, qu'il persuada ceux qu'il regardoit comme mes ravisseurs, de me remettre entre ses mains ; sauf néanmoins, ajouta-t-il, à me rendre, après avoir écrit à mon pere, & obtenu de lui un consentement libre & dans les formes. Ce fut la seconde folie dont mon Précepteur me sauva, & qui ne mérite pas moins toute ma reconnoissance que la premiere.

On peut bien s'imaginer la conduit qu'il tint, après m'avoir arraché d Noviciat. Il écrivit d'abord à mon per Le Recteur & mon Régent écrivirei aussi de leur côté; mais jusqu'à ce qu' eût reçu réponse, il ne permit plus qu je retournasse au Collége, ni même qu je sortisse. Mon pere ne s'en remettar à personne, prit la poste, & arriv bientôt lui-même. Il loua d'abord mo Précepteur, le remercia de son zele & de sa vigilance; & sans différer, il fi plier bagage & nous emmena. Ni l'u ni l'autre ne prirent congé des Jésuites Pour moi, je voulois à toute force dir adieu à mon Régent; mais à peine m'é coutoit-on. Tout le long du chemin, j me plaignois, comme si l'on m'eût en levé du Paradis. Mes plaintes n'empê cherent pas que nous n'arrivassions.

Si ce n'avoit été l'affaire qui venoit de se passer, le dessein de mon pere étoi de me faire faire tous mes exercices à Nancy; mais dès qu'il apprit la premiere

ɔis de mon ardeur pour la Philoſophie, : mon plan de Jéſuite, il changea, & voit même déja écrit à Paris. Mon ncle n'y étoit pas, ce qui rendoit la hoſe un peu plus difficile. Il étoit à armée : mais le voiſinage de ſa fille, u'on craignoit de voir reſſuſciter, me t expédier le plutôt que l'on put. Il fut éſolu que mon frere maingrelet garde-oit le logis, que j'irois ſeul avec mon 'récepteur, & qu'il ne me quitteroit que ɔrſque mon oncle y arriveroit au com-nencement de l'hiver.

Tous ces arrangemens pris, mon ere, le jour même de notre départ, ne mena dans une chambre en particu-ier. Là il m'embraſſa, me fit diverſes exhortations, & la larme à l'œil, il con-:lut : que le Ciel ait pitié de toi, qu'il e conſerve & te béniſſe ainſi que moi ! l ajouta à cette bénédiction quelques ouis, & mon Précepteur déja fourni, nous partîmes.

J'avois tant ouï parler de Paris, que

l'idée ſeule que je m'en faiſois m'occu
poit tout entier. Ayant oublié depu
long-tems le motif qui m'avoit condu
à Nanci, je ne ſongeai preſque plus
celui qui m'en avoit fait arracher. Enfi
nous arrivâmes ; & c'eſt ici que voi
commencer des ſcenes, dont le ſouve
nir me peſe & ne ceſſera jamais d
m'accabler.

Parmi les Lettres dont nous étior
pourvus, il y en avoit une pour Mor
ſieur le Comte de J. . . . . . Seigneu
de notre Province, & ami intime d
mon pere. Ce fut chez lui que nous fû
mes mettre pied à terre. Il ne m'avoi
vu qu'enfant. A peine me reconnut-il
mais il ne m'en fit pas moins d'amiti
& de careſſes. Lui-même s'acquitta d
tout ce que mon oncle auroit pu faire
s'il avoit été à Paris. Nous demeurâme
pluſieurs jours dans ſon hôtel, & je
n'en ſortis qu'avec lui dans ſon ca-
roſſe, pour aller prendre un apparte-
ment près du Luxembourg, & à portée

: l'Académie de la Guériniere, où je
:vois m'exercer tous les jours. Il avoit
:ja fait parler à ce célebre Ecuyer.
ayant envoyé chercher ſur l'heure
ême, il me recommanda fortement
lui ; & après quelques complimens
ı'il me fit ſur ce qu'il attendoit de mes
ſpoſitions, il nous laiſſa.

La premiere choſe que me propoſa
ıon nouveau Maître, fut d'aller à ſon
cadémie. Nous nous y rendîmes. Quel-
ues leçons qu'il donna d'abord dans ſon
ıanege à quelques jeunes gens qui l'at-
:ndoient, me charmerent. Nous fûmes
nſuite voir l'écurie, & je ne fus pas
eu ſurpris d'y trouver quarante à cin-
uante chevaux magnifiques, & qui
:mbloient faire l'éloge de la main qui
:s avoit dreſſés. La Guériniere nous
:tint à dîner. Si je me ſentois déja flatté,
: ne le fus pas moins d'une compagnie
e jeunes cavaliers avec qui je dinai, &
ont l'air & les manieres ne me laiſ-
oient rien à ſouhaiter que de pouvoir
es imiter bientôt.

Tous s'empresserent à me faire ci-
lité & amitié. L'un d'eux, avec qui u
certaine sympathie m'unissoit déja, r
demanda mon nom & ma Province.
le satisfis. Il me demanda ensuite n
demeure; j'appris la sienne, & nous
nous quittâmes point sans nous êt
réciproquement visités. Le lendemai
dès le matin, il vint me prendre. To
le jour se passa en promenades & en d
vertissemens, & nous en fîmes de mên
jusqu'à ce que tout fût prêt pour recevo
ma premiere leçon. Ce jour-là je trait
le Maître & ceux avec qui je m'éto
trouvé chez lui à table. La joie,
gaîté, tout en fut. Quelle différence
disois-je en moi-même, de ce pays a
mien, & de ce Collége à celui d
Nanci!

Mon Précepteur, qui ne doutoit pa
que ce train de vie ne me plût infinimen
& qui craignoit même qu'il n'allât bien
tôt sous ses yeux plus loin qu'il ne vou
droit, me prêcha morale dès que nou
fûm

ûmes entre quatre yeux. Monſieur, me
it-il, voici un nouveau genre de vie,
ui me paroît vous plaire aſſez, pour
raindre qu'il ne vous plaiſe bientôt
rop. Souvenez-vous que j'ai encore à
épondre de vous, & que tant que vous
erez ſous ma direction, vous devez
ous laiſſer gouverner & ſuivre mes
vis. J'eſpere cette grace de vous; mais
e crains bien, lorſque vous ne m'aurez
lus, que vous ne m'oubliez bientôt
out-à-fait, & mes conſeils.

Nous nous couchâmes là-deſſus. Le
ommeil qui me permettoit à peine d'en-
endre cette leçon, me permit encore
noins d'y ſonger. Je ne m'éveillai que
our me préparer à aller au manege.
endant près de ſix mois; c'eſt-à-dire,
out le tems que mon Précepteur avoit
demeurer avec moi, je ne fus occupé
'autre choſe, excepté de quelques par-
es de plaiſir, où ſa morale revint en-
ore. Elle n'étoit que trop à ſa place;
ſi je n'y fis pas alors toute l'atten-

tion qu'elle méritoit, où si même el
m'ennuya, je n'en ai eu que plus lie
de connoître dans la suite le tort qu'o
les jeunes gens en pareil cas. Du pl
au moins, tous en sont logés là. I
dorment, lorsqu'on leur fait prévo
les malheurs qu'ils ont à craindre c
leurs passions. Mais que souvent ils so
cruellement réveillés! La honte, le re
pentir, la douleur, ne sont que l
moindres choses auxquelles ils puisse
s'attendre.

Mon oncle, que nous attendions to
les jours, arriva enfin, & mon Préce
teur prit congé de moi. S'il m'aimoit
je l'aimois aussi. Lorsqu'il vint po
m'embrasser & me dire adieu, je m'a
tachai si fort à son col, qu'il ne pouvo
se dégager. Non, mon cher, lui diso
je, je ne veux pas que vous me quittie
Que deviendrai-je après votre départ
Hélas! j'avois bien raison, mais no
pas dans le sens que mon affection m
le dictoit. Consolez-vous, me répondit-

s larmes aux yeux. Souvenez - vous ulement quelquefois de moi. Tout ce ue je pourrois vous dire de plus, ne :roit que ce que je vous ai déja répété iille fois. Je montai avec lui en car- »ffe, & le conduisis jusqu'au lieu où il evoit prendre la voiture publique.

Après l'avoir vu partir, je retournai 'ouver mon oncle, qui m'attendoit hez moi. Comme il lui étoit indifférent ù il logeât, je lui cédai mon appar- :ment, & pris celui de mon Précep- :ur. Il se renferma pendant sept à huit »urs, pour se remettre des fatigues u'il avoit essuyées, & pour prendre es arrangemens. Au bout de ce tems, ous sortîmes, & fûmes faire ensem- le quelques visites. La premiere fut hez Monsieur le Comte de J. . . . . . Jous y rencontrâmes Monsieur le Baron 'H. . . . . son frere, & entr'autres Aadame la Comtesse de C. . . depuis Aadame la Maréchale de . . . . . . Cette Dame étoit alors dans tout l'éclat de sa

beauté Monſieur le Duc d'Orléans qu s'y connut toute ſa vie, la voyoit ſou vent; & quoique ſon regne ne fût pa long, il dura néanmoins aſſez pou qu'elle eût le tems de me placer a nombre des Pages de ce Prince. C'ei donc à elle que je dois cette faveur Peut-être m'eût-elle été plus profitable ſi l'inconſtance ne s'en fût mêlée & n'eû changé la face des choſes.

Ce jour-là, Madame la Comteſſe..... ſe contenta de donner quelque éloge mon air éveillé, & de me marquer d la bienveillance. Nous dinâmes avec elle Le repas fini, chacun ſe retira; mai mon oncle & moi reſtâmes & paſſâme le reſte du jour à cauſer familiérement avec monſieur le Comte de J. . . . & ſon frere. Il fut preſque toujours queſ tion de moi. J'appris dans cette conver ſation que mon pere me deſtinoit à la vie ſimple qu'il menoit, qu'il auroit déja voulu que je retournaſſe près de lui; mais perſonne n'étoit de cet avis. Mon

ncle m'adreſſant la parole, me dit en
ant: Et vous, mon neveu, qu'en pen-
:z-vous ? Moi, répondis-je, mon cher
ncle, je n'en penſe pas moins que
ous. Six mois ici valent mieux qu'un
ecle en Province. Oui, ſur-tout, reprit-
, quand on n'a plus de Précepteur,
: qu'on s'imagine avoir les coudées
ranches. Le ſoir approchant, nous prî-
nes congé & retournâmes au logis.

Ce que mon oncle venoit de dire de
a liberté dont j'allois jouir, ne pou-
oit être plus vrai. Elevé & nourri à la
uerre, il n'étoit pas ce ſcrupuleux Pré-
epteur, qui m'étourdiſſoit ſans ceſſe
e ſa morale. L'honneur, la bravoure,
toit tout ce qu'il me prêchoit. Du reſte,
yant ſes habitudes, j'eus bientôt les
niennes, & excepté le ſoir & le matin,
ous ne nous voyions guere que par
encontre. De la liberté je paſſai preſ-
u'auſſi-tôt au libertinage. Je me liai
'abord fort étroitement avec deux ou
rois de mes camarades de manege, &

ſur-tout avec le Chevalier d'Arcis, celu de tous qui m'avoit le plus agréé, e dinant la premiere fois chez la Guériniere.

Ce jeune homme, ſous la phyſionomie la plus douce & la plus pacifique avoit les paſſions les plus tumultueuſes Il ſavoit néanmoins compoſer quelquefois ſi bien l'air de ſon viſage, qu'i paſſoit chez les uns pour un Caton, & chez les autres pour un débauché auſſ déterminé qu'aimable. Je ne le connoiſſois encore qu'à demi, lorſqu'ayan toute la liberté de le pratiquer, je l pénétrai par degrés juſqu'au fond.

La premiere marque qu'il me donna de ſon caractere, fut une partie qu'i me fit faire chez des Soubrettes joueuſes, où il alloit quelquefois ſe mettre à ſec. Il y étoit attiré par l'une d'elles, qu'il aimoit. Un ſoir, ſortant de la Comédie, il me dit : Venez-vous-en, je veux vous faire ſouper avec la plus jolie fille de Paris. C'étoit la premiere fois

que je devois me trouver en pareille compagnie. Je sentis à cette proposition une espece de frisson; je ne savois si je devois l'accepter; mais trouvant un fiacre ouvert devant nous, il m'y poussa & j'y fus.

C'est quelque chose d'étonnant que le premier pas que l'on fait pour sortir des bornes de l'innocence. La porte du lieu où nous descendîmes, me sembloit devoir tomber sur moi. Je ne montai un escalier fort étroit qu'en tremblant, & quand je fus entré, je crus être en Enfer. Une table de Pharaon où l'on jouoit en secret, sembloit assez le représenter. Elle n'étoit presque environnée que de femmes, dont les visages enluminés sembloient autant de Furies. Mon ami s'approcha, il parla à l'oreille d'une de ces femmes, & sur le champ il revint à moi, qui n'osois pour ainsi dire avancer.

L'attention où l'on étoit au jeu, ne permit pas qu'on en fît beaucoup à moi. Le Chevalier lui-même s'acquitta des

honneurs. Il me prit par la main, &
me tirant à travers plusieurs joueuses
mais qui étoient là debout, il me fi
voir de près ce que je n'avois encor
vu que de loin. Nous étions derriere sa
Belle, à qui il donna quelques louis,
qu'elle perdit pour lui. Elle eût bien
voulu lui en faire hasarder davantage;
mais il lui dit, qu'il voyoit bien qu'elle
étoit en malheur, & qu'elle feroit mieux
de se retirer. La vérité est qu'il n'en avoit
pas davantage, puisque pour la contenter, il m'en emprunta quatre, qu'elle
perdit encore.

Elle se retira voyant que le malheur la poursuivoit, ou plutôt qu'il ne venoit plus de louis. Nous entrâmes dans une chambre voisine, où la Maîtresse du lieu nous conduisit. Le Chevalier lui demanda à souper, & elle y consentit sans peine. C'est l'usage dans ces sortes d'endroits, que d'y régaler tous les soirs une douzaine de malheureux à qui l'on a coupé la bourse. Mon ami, qui étoit

uvent de ce nombre, n'eut qu'à parler. ſouper ſe partagea en deux. Une ɔle fut ſervie au lieu du ſacrifice, & utre dans la chambre où nous étions. la nôtre, ſe joignirent la Maîtreſſe, un vieux Garde-du-Corps, banquier, ıi trouvoit-là de quoi ſubvenir au déut de ſa paie.

Nous paſsâmes une ſoirée trop agréable trop divertiſſante, pour ne pas s'y aire. La Maîtreſſe du lieu, bonne amie ı Garde-du-Corps, y mit le comble par ıe eſpece de ſaillie dont elle s'aviſa. ɔur cela, dit-elle en s'adreſſant au Chealier, j'ai pitié de votre ami. Nous ımmes tous pourvus, il n'y a rien ici ɔur lui : ma foi, continua-t-elle, j'ai ıvie de lui envoyer chercher une pete ſœur, pour qu'il puiſſe s'amuſer : a, continua-t-elle, en ſe reprenant. 'a, répondit le Chevalier. Sur le champ n dépêcha un courier, & preſque dans : moment la Jouvencelle arriva. Si avois déja treſſailli plus d'une fois, ce

fut bien pis quand je la vis, & qu'ell se fut placée auprès de moi. Je n'osoi la toucher, tous se moquoient de mo: Quoi, s'écria le Chevalier, vous ête si novice! Je l'étois en effet; & je pui dire que j'éprouvai alors tout ce que peu l'innocence au point de la perdre.

Mademoiselle Angélique, c'étoit l nom de cette jolie petite sœur, étoi bien plus aguerrie que moi. Jamais j n'en vis qui méritât mieux le nom d Diablesse. Elle s'acquitta si bien de c qu'elle croyoit de son devoir, qu'ell me fit rougir cent fois, & pensa me fair perdre la tramontane. Je me souviens disoit-elle, d'avoir été comme cela; c ne fut qu'à force de caresses qu'on vin à bout de moi: mais si j'avois été homme je crois pourtant que je n'aurois pas tan fait de façons. Il ressemble, continua-t-elle, à Hippolite, que je vis représente hier. Enfin, comme je n'y pouvois plus tenir, le Chevalier par pitié souffla toutes les bougies, & nous fîmes bacchanales.

La nuit étant déja fort avancée, on les : rallumer pour nous retirer. Qu'eſt-ce ıe ceci, dis-je au Chevalier, quand je ıe vis ſeul avec lui? Quel tour m'avez ɔus joué, & que dira mon oncle de ce ıe je me rends ſi tard? Bon, bon réondit-il. Monſieur votre oncle n'eſt pas ıns doute votre Précepteur. Ces viſages 'Evangile s'épouvantent de tout; mais our lui, nous lui ferons, j'eſpere, enendre raiſon. Nous arrivâmes. Mon ncle m'attendoit encore. Le Chevalier ıonta avec moi, & revêtant ſa mine ypocrite, il brocha des excuſes telles u'elles, mais qui pourtant paſſerent, : furent tout-à-fait bien reçues. Malgré ela, m'étant mis au lit, je ne dormis on plus qu'un criminel qui a mérité ɔus les ſupplices. Tel fut l'effet d'une remiere tache, que pluſieurs renouvelent aujourd'hui, & que je crois ne pouoir trop pleurer.

Le Chevalier, frais & gaillard, vint e matin à mon lever pour voir comment

cela alloit. Trois ou quatre ans qu
avoit plus que moi, & son air, p
dessus tout, séduisirent mon oncle
point de me recommander à lui, comm
à un Pédagogue. Fort bien, Monsieu
répliqua-t-il, je vous réponds corps pc
corps de Monsieur votre neveu. Bon
pondant! La partie & la caution allere
bientôt de pas égal, & je fis plus
chemin en deux mois sous cette gara
tie, que je n'en eusse peut-être fait
deux ans.

Dès le même jour nous retournâm
où nous avions été la veille. J'app
à jouer au Pharaon, & je gagnai ci
quante louis pour mon coup d'ess
J'aimois déja assez le jeu; mais cet
premiere amorce me le fit goûter d
vantage. En deux jours je devins to
ce qu'il y a de pis à craindre pour u
jeune homme. Le Chevalier ne voul
pas que nous soupassions ce soir, comm
nous avions fait le précédent. Ce serc
à vous, dit-il, à régaler; du moins c
voi

ous engageroit à le faire, & ce ſont
es canailles qui ne le méritent point.
. eſt encore de bonne heure, continua-
il, allons voir la petite piece de la
omédie ; & pour donner la bonne
ouche à M. votre oncle, retirons-nous
n gens de bien chacun chez ſoi.

Ce plan fut un peu dérangé. Deux
mis que nous rencontrâmes, nous en-
agerent à une partie de ſouper. Nous
n formâmes une autre pour le lende-
iain, où devoient ſe trouver des Co-
iédiennes, avec qui nous nous pro-
iîmes de nous bien divertir. C'eſt en-
ore un écueil pour les jeunes gens que
ette ſorte de gibier. Il eſt d'autant plus
angereux, que l'amour & les intrigues
ont de ſon métier, & qu'il poſſede tout
fin de cet art. Pour moi, j'en fus
uitte pour les cinquante louis que j'a-
ois en poche. C'eſt la premiere ſotte
épenſe que j'aie fait en ce genre, &
ont je fus auſſi aiſément conſolé, qu'on
eut l'être d'une ſomme venue du jeu.

Le Chevalier, que le desir de ſ
mettre bien dans l'eſprit de mon oncl
preſſoit de ſe retirer, le fit ſous prétext
de s'aller repoſer pour la partie du len
demain. Il me ramena, & monta comm
il avoit fait la veille. Mon oncle n'éto
pas encore rendu : il l'attendit, pou
ne pas perdre le fruit de ſa peine. Lor
qu'il fut arrivé, l'heure n'étant pas en
core indue, nous nous mîmes tous tro
à cauſer auprès du feu. Ce fut là que
Chevalier ſe compoſant fit le Caton,
le parut en effet. Si ſa débauche r
m'avoit été connue, moins par ce qu
j'en avois vû que par ce qu'il m'en avo
raconté, il n'y a pas de doute que
n'euſſe été ſa dupe ; mais ſachant c
quel bois il ſe chauffoit, je ne pouvo
comprendre d'où il tiroit un ſyſtême c
morale ſi bien ſuivi.

Mon oncle lui-même, qui ignoro
que le ſentiment n'y avoit que la moin
dre part, ne pût s'empêcher d'être ſu
pris, & de lui en faire la queſtion

Monsieur, lui répondit-il, c'est une histoire entiere : je vous la ferois volontiers ; mais il est déja si tard, qu'elle prendroit sur votre repos. Mon oncle se plaisoit trop à l'entendre jaser, pour ne pas oublier qu'il dût même se mettre au lit. Bon, bon, reprit-il, nous sommes bien éloignés de l'heure d'hier. Je vais faire apporter une bouteille de Canarie, pour vous humecter de tems en tems le gosier. Du reste, songez que vous êtes encore auprès de votre Maîtresse. Maîtresse, interrompit mon hypocrite! ah, Monsieur, que dites-vous là! Combien ne m'a-t-on pas rebatu que le vin, le jeu, & sur-tout les femmes, sont une peste pour les jeunes gens!

Cette tirade pensa m'arracher un éclat de rire. J'eus toute la peine du monde à me retenir, jusqu'à ce que j'eusse pris mon mouchoir pour me cacher, & surmonter par le bruit de mon nez, celui que je ne pouvois plus empêcher. Pour être plus en sûreté encore, je me levai,

& ſous prétexte d'aller faire apporter vin, je paſſai la porte pour rire à mc aiſe. Un valet paroiſſant avec la bou teille & les verres, je rentrai avec lu On mit le tout ſur une table, & le Ch valier commença ſon récit.

Monſieur, dit-il après un prélude quelques ſoupirs, je ſuis, tel que vo me voyez, un de ces malheureux e fans à qui les parens n'ont jamais ſou Je m'appelle ici, vous le ſavez peu être, le Chevalier d'Arcis. Ce nom n'e pas le mien propre, ni celui d'aucun ma famille. Je ſuis petit-fils de M. Comte de ... & de Mademoiſelle c M... dont les amours n'ont été ignor de perſonne, ni le mariage de la pl part des Seigneurs de la vieille Cou Louis XIV lui-même le fut; mais out qu'il ne voulut jamais permettre la d claration de ce mariage, c'eſt qu'il e méconnut juſqu'aux fruits. Mon pere auſſi malheureux que ſa naiſſance éto élevée, fut nourri dans l'obſcurité & l

cret. On pourvoyoit néanmoins lar-
:ment à ſon entretien, & dès-lors
ême Mademoiſelle de M... épargna
: ſes revenus pour lui en faire un fixe,
jusqu'à ſa mort elle ne ceſſa de l'aug-
enter.

Si mon pere ne s'étoit pas flatté, mal-
é le peu d'apparence, d'être un jour
éritier univerſel de ſa mere, & qu'il
t été plus économe, il n'y a point de
ute qu'il ne m'eût laiſſé de plus grands
:ns. Il diſſipa non-ſeulement le ſien,
is celui de ma mere, qu'il épouſa à
ge de vingt ans. Ce mariage n'eut
; toute l'approbation de Mademoiſelle
M... Ma mere étoit néanmoins de
Maiſon de C... mais Mademoiſelle
M... eût voulu une alliance de Robe
crédit, & capable de faire valoir un
r ſes droits.

Ion pere marié, fut dix ans ſans
ir d'enfans, ce qui augmentoit les
rets de Mademoiſelle de M... & lui
fit peut-être naître à lui-même. Enfin

ma mere devint enceinte. La joie fu universelle, mais de peu de durée, d moins pour ceux qui devoient y prendr le plus de part. Mon pere mourut avar que de se voir revivre. On m'a dit qu' fut dépêché; je n'en sais rien. Pour m mere, elle vécut; mais soit que le cha grin l'indisposât, ou qu'il y eût quelqu autre cause, le travail qui lui survint a septieme mois la tua, & en me donnai la vie, elle la perdit.

Sans pere, sans mere, & presqu posthume de l'un & de l'autre, je pass du sein où j'avois été conçu, dans l bras d'une nourrice. Mademoiselle d M... qui vécut encore quelque ten après ma naissance, fit prendre de m un soin digne d'elle. Elle fit même u effort pour réparer la brêche que mc pere avoit faite aux revenus qu'elle l avoit assignés, & c'est actuellement plus clair que j'aie. Les parens de m mere, d'un autre côté, ne m'oublierei pas; mais leurs soins ne s'étendire:

ıere que ſur l'éducation, & les inſ-
uctions dont j'avois beſoin à l'égard
e mes prétentions.

Je fus élevé, je puis dire, en grand
eigneur, & conformément à un rang
ue je n'aurai jamais. Je paſſai mes plus
endres années dans les mains des fem-
ıes. On m'en tira pour me mettre dans
elles des maîtres. Outre un Précepteur
our m'enſeigner le Latin, on me choiſit
n Gouverneur capable de remplir le
lan & les vues qu'on avoit ſur moi.
Comme on ſuppoſoit que j'avois ſur-
out beſoin de Politique, on me donna
our Gouverneur un Eccléſiaſtique Na-
olitain, qui ayant long-tems vécu à la
Cour de Rome, dans pluſieurs autres
l'Italie, & ſur-tout à celle de France,
ıe pouvoit manquer de me bien dreſſer.
ci le même éclat de rire, qui avoit
enſé m'échapper avant que le Chevalier
commençât ſon récit, penſa m'échapper
encore. J'y fis diverſion en me levant,
& verſant à chacun un verre de vin.

C'est à ce Gouverneur, continua-t-après avoir bu, que je dois tout ce qu je pense. Il n'avoit pas seulement un Bibliotheque de toutes sortes de Livre de Politique, de Cas réservés, de Mc rale ; mais il en étoit une lui-même tous ces égards. Il avoit éternellemen à la poche, au lieu de son Bréviaire, l célebre Machiavel. Souvent il le pre noit, & me disoit : Tenez, mon fils cet homme n'a jamais dit que tout ce que les Princes font. Il m'alléguoit ensuite le Cardinal de Mazarin, & ses deux maximes : *Croyez tout le monde gens de bien ; mais agissez avec tous comme avec des fripons. Paroissez homme de bien, quand même vous ne le seriez brin.* Pour cette derniere, le Chevalier lui-même ne put la prononcer sans rire. Pour moi, qui n'en pouvois plus, je pris le parti de m'enfuir en toussant, crachant & gagnant la porte.

Où allez-vous, s'écria mon oncle ? Je sors pour quelque besoin, lui répondis-je,

pêchez vous donc, me cria-t-il en-
te, & revenez vite. Je rentrai en
et presqu'aussi-tôt, mais en faisant
s efforts incroyables pour me compo-
. Le Chevalier, de son côté, étoit à-
1-près dans la même peine. Il avoit
a eu recours à la bouteille, & la
iant encore, il emplit mon verre, &
: l'apporta en se pâmant, tandis que
on oncle se chauffoit attentivement le
age au feu. C'étoit quelque chose
admirable que de voir deux blancs-
es se divertir en quelque sorte d'un
eil Officier, qui nous eût sabrés, s'il
oit pu s'imaginer que nous eussions
ulement eu cette pensée. Ce qu'il y a
core de particulier, c'est que moi-
me j'étois la dupe du Chevalier, com-
: on le verra bientôt.

Hé bien, dit mon oncle au Chevalier
rès avoir repris nos places, où en
s-vous avec votre Gouverneur? Mon
ouverneur, reprit-il, m'endoctrinoit
is cesse. Tout ce qu'il me faisoit lire

dans Machiavel, étoit, disoit-il, ce q
j'avois à craindre pour le but qui deve
m'animer un jour. L'intérêt, selon lu
étoit le thermometre des actions de to
les hommes, & en particulier des Pri
ces. Il me montroit d'un côté, toute
morale qui devoit me servir à jett
de la poudre aux yeux; & de l'autr
toute la ruse dont la vertu a beso
pour n'être pas la dupe des autres,
se faire rendre justice, sur-tout da
mon cas.

A ce que je vois, interrompit mo
oncle, votre Gouverneúr étoit un ru
compere. Plus rusé encore que vous r
pourriez le penser, répondit le Chev
lier. Mais par malheur pour lui il avo
une physionomie si parlante, & q
mettoit tous ceux qui le voyoient si fo
en garde contre lui, qu'il auroit pu di
ficilement les tromper. Mes parens
quand il se présenta pour mon éducatio
furent partagés sur son chapitre. To
étoient enchantés de ses discours, ma

nme ſa phyſionomie les démentoit, ſieurs n'en vouloient point. Ce ne qu'à la pluralité des voix qu'il paſſa non ſervice; & encore le ſcrutin fut ſi égal la premiere fois, qu'on fut ligé de recommencer. La ſeconde mporta; mais ſeulement d'une voix. Quel fâcheux air avoit-il donc, denda mon oncle? Oh, Monſieur réqua le Chevalier! imaginez-vous une e à cheveux crêpus, moitié rouges, affés ſur les épaules, un viſage igre & décharné; de petits yeux enncés; malgré cela vagabonds, loues quand il les fixoit, & décorés d'un urcil fort épais, de même couleur que cheveux, & dont quelques poils ſemoient vouloir l'aveugler. Ajoutez à a preſque point de front, un nez rouſſé, un menton de galoche, le it couvert d'une peau livide & à demi unée.

Pour cela, m'écriai-je, cherchant à épanouir un peu la rate, voilà un

horrible portrait! Mon oncle, sans ri
dire, rioit de tout son cœur. Nous nc
livrâmes tout entiers à son exemple;
pour en avoir le tems je fus chercl
le fond de la bouteille. Nous nous
nuyions si peu à son récit, que nc
aurions passé toute la nuit à l'écout
mais notre homme, qui étoit bien a
d'aller se reposer pour la partie du le
demain, ne reprit sa narration que pc
la finir de la façon la plus burlesqu

Vous savez, Monsieur, dit-il de sai
froid à mon oncle, que quand on
la tête enfoncée dans les épaules,
est menacé d'apoplexie. Oui, répone
il bonnement. C'est aussi par-là que fi
mon Gouverneur, & avec lui son go
vernement. Quoi, si-tôt? reprîmes-nc
tous deux à la fois; ce n'étoit gu
la peine de nous rasseoir. Oh! je s
sûr, ajouta mon oncle, que vous nc
trompez. Point du tout, répondit
Chevalier. Il est mort, & vous save
Monsieur, que les morts ne parlent pl

Di

tes plutôt ceux qui ont envie de dor-
r, répliqua mon oncle; mais aupara-
nt apprenez-moi du moins s'il y a
parence de jamais faire usage des
ons de Politique que vous a donné
tre Gouverneur. Non assurément,
onsieur, répondit le Chevalier; & je
us prie même de ne jamais révéler
que je viens d'avoir l'honneur de
us raconter. Je suis content de mon
t. Je ne vivrois pas mieux, ni peut-
e si bien, avec tout le revenu de Ma-
noiselle de M. . . . . que je fais
ec le mien. Je tâche de profiter des
ons morales de mon Gouverneur.
ur les autres, je crois qu'elles me
oient plus de mal que de bien. Vous
ez raison, dit mon oncle en se le-
nt : je vous laisse dans cette bonne
position, & je crois en effet qu'il
tems de nous aller coucher.

e Chevalier ne demandant pas mieux,
un grand salut & disparut. Moi, je
retirai dans ma chambre, où mon

valet qui m'attendoit, fut ſurpris (
éclats de rire qui m'échapoient. En eff
je n'en étois pas le maître, quand
me rappellois la maniere dont le C
valier s'étoit preſque peint, & la bon
foi avec laquelle j'avois vu mon on
mordre à la grappe, lui ſur-tout qu
piquoit quelquefois d'être ſi conn
ſeur. Si ce que j'avois vu me paroiſſ
riſible, ce fut bien pis quand j'ap
du Chevalier que toute ſon hiſtc
n'étoit qu'une fable inventée ſur
champ pour ſon plaiſir.

Il avoit prévenu mon oncle d'
partie que nous avions formée, ſ
lui rien dire de plus. Il devoit ve
me prendre. Il le fit, mais fort ta
parce qu'il s'oublia au lit. Il y av
du tems que j'étois prêt quand il arri
Il ne prit que celui de ſaluer m
oncle, & de s'informer comment
avoit paſſé la nuit. Sur le champ n
partîmes. A peine me vis-je ſeul a
lui, que je tombai ſur ſon hiſtoire.

: vous nous racontâtes hier, lui dis-
m'a paru bien hardi & bien extra-
linaire. Je gage, répondit-il en me
;ardant fixement, que tu le crois.
mment, si je le crois! n'est-ce donc pas
vérité? Non, ma foi, me jura-t-il;
tout ce que j'ai dit, je l'ai imaginé
ır tuer le tems & amuser ton oncle.
ıel conte, m'écriai-je! Oui, répliqua-
, ce que je dis hier, mais non pas
que je dis à présent. J'eus toutes les
nes du monde à l'en croire, & ce
fut qu'en me promettant sa véritable
toire au retour de notre rendez-vous
nous étions près d'arriver.

En attendant, je me tins plus d'une
s les côtés à force de rire, & je le
ai de toute mon ame de prendre garde
: mon oncle ne s'apperçût jamais
il s'étoit moqué de lui, parce que
ement il n'en auroit résulté rien de
ı. Je ne me suis point moqué de
, répliqua-t-il, & il auroit tort de
prendre sur ce ton : je n'ai prétendu

que l'amuſer & le divertir. Soit, lı dis-je; mais quelque don que vous ayc de perſuader, je crois qu'il vaut mieu encore qu'il n'en ſache abſolumeı rien.

Enfin nous arrivâmes. Nos deux am nous attendoient déja. Les Comédienn étoient averties, & nous ne fîmes qı les aller prendre. Elles étoient quatr c'eſt-à-dire, deux Comédiennes & deı de leurs amies. Celles-ci monterei dans notre carroſſe; les deux Actric dans celui de nos amis, & fouetı cocher, nous allâmes deſcendre à Sain Cloud. Dans toutes ces premieres pa ties, je n'avois ordinairement que l rebut de cette vile marchandiſe. Plı d'une fois je m'en piquai, & penſ même me faire des affaires. Ce jour-là j'aurois peut-être commencé; mais l Chevalier qui me voyoit déja de maı vaiſe humeur, me prit en particulieı & me dit: Je vois bien que tu n'es pa content de ta chance; écoute, c'eſt i

u plus offrant & dernier enchériſſeur : ı as le gouſſet garni, ne te fâche pas, hoiſis ſeulement, & je me charge du eſte.

Mais ſi je te diſois, lui répondis-je, ue c'eſt à la tienne que j'en veux. Tant ıieux, interrompit-il, alors tu en ſeras uitte à bien meilleur prix. Je l'aime ourtant, à ce que je lui ai déja dit; ıais n'importe, viens, & je vais m'en édire. Non, non, Chevalier, lui ré- ondis-je, tu es trop généreux. Cette ıtre, ſous la protection de ce Mouſ- ıetaire me plaît bien autant; garde tienne, & tâchons d'avoir celle-là. u l'auras, me jura-t-il, mais il faut oſerver quelques meſures. Les Mouſ- ıetaires ne lâchent pas aiſément priſe ; faut avec eux de la ruſe, ou l'épée la main. S'il ne s'agit que de l'épée, partis-je avec feu, parbleu j'en ai une. ort bien, reprit le Chevalier, mais arde-la pour une autre occaſion. Tu voudrois pas peut-être que je te re-

portasse mort à ton oncle. Mort, m'é criai-je avec colere! c'est bien moi qu se laisseroit tuer! Etourdi, me dit-i alors, je vois bien que tu as besoin d mes leçons. Souviens-toi qu'il ne te fau que de l'argent, & que quand il te fau droit du sang, ce n'est pas ici le lie de le verser. Il n'appartient qu'aux fou de se battre pour les femmes. Je t'e dirai une autre fois davantage. Pour l présent, suis moi, & prépare seulemen tes louis.

Je m'appaisai, & fis docilement c que mon Pédagogue m'intimoit. Nou rejoignîmes la compagnie. Quoique c ne fût pas trop la saison de se promener nous allâmes pourtant faire un tou dans le Parc, en attendant le dîner Nous rîmes, nous batifolâmes; mai en revenant, le Chevalier céda sa com pagne au Mousquetaire, & prît la sienn en badinant. Si j'avois connu ce Mous quetaire, comme j'ai fait depuis, il ne m'en auroit pas coûté mes cinquante

uis pour les faveurs de cette Laïs. ais mon petit Grec, & moi, n'étions icore que de l'ancienne Grece.

Arrivés au lieu où nous avions it préparer à dîner, le Chevalier me :a encore à part. L'affaire eſt faite, e dit-il, tu joueras la comédie; mais eſt à toi à régler les ſcènes. Elles ſont :ut-être un peu cheres à la Cour, & Dame en queſtion ſe trouve quelıefois à celles des plus grandes Reines. ous nous mîmes à table. En prenant ɔs places, je m'apperçus que la Comédienne commençoit à jouer ſon rôle. le me donna l'un de ſes côtés, & :ndant le repas toutes ſes attentions :rent pour moi. Le Mouſquetaire ne :n formaliſoit point. Ils étoient enmble à pic-nic, & déja prévenu de n aubaine, il la laiſſoit faire.

Cependant, comme s'il y avoit eu ut à craindre, elle obſerva le plus 'and myſtere pour le tête-à-tête. Elle ignit que la promenade lui avoit donné

la colique, & ſe levant de table la pı
miere, elle ſe retira dans une chamb
voiſine, ſous prétexte d'être libre. M
qui ne craignois pas le bruit, je la ſı
vis officieuſement, & fis d'abord all
mer grand feu. Pendant ce tems,
Mouſquetaire troquoit déja avec m
Ma chance étoit pour lui du fruit no
veau, & ce n'étoit que faute de no
mieux connoître, que nous n'avions p
fait troc de Gentilhomme. Je parle po
moi; car pour lui, il y avoit du ten
qu'il avoit payé une fois pour toutes.

Ayant placé ma Malade près du fe
dans un fauteuil, une ſotte diſcrétic
me fit croire que je devois faire un to
à la ſalle. J'enfilai la porte. Elle qui cra
gnoit que ce ne fût là tout, me cri
d'un ton langoureux: Quoi, vous m'a
bandonnez! Je retournai ſur mes pas
& pour être d'un retour plus promp
encore, je lui donnai trois ou quatr
baiſers que j'avois oubliés.

Si ma diſcrétion étoit ſotte, elle n'é

t pas moins inutile. Entrant dans la le, je fus tout étonné de n'y plus trour que chiens ou chats, à qui la colie prit peut-être auſſi. Pour mes gens en tenoient déja & travailloient au nede. Plus content que je n'aurois dû tre, je ne fis qu'un ſaut pour rejoine ma Cléopatre. C'eſt là qu'avec mes uis je trouvai bientôt le véritable élixir. ous défilerent dix par dix ; c'eſt le taux e j'y mis. Un de moins, je craignois e le ſpécifique ne valût rien.

Le mal épidémique étant par-tout bien uéri, on ſe raſſembla par couple au u où l'on s'étoit ſéparé. Comme les us malades, nous n'y arrivâmes que s derniers. Chacun s'étoit déja deandé, comment on ſe trouvoit. On ous fit la même queſtion, & nous la mes à notre tour. Tous parurent ſatiſits, & le Mouſquetaire plus que pernne. La colique dont nous nous étions ébarraſſés, ne nous empêcha pas de reurner à la promenade. Nous y allions

alors pêle-mêle ; tout étoit commun & plus de particulier. J'en excepte pour tant ma Malade, qui me demandoit d tems en tems le bras, pour en cas d colique être ſans doute guérie au mêm prix.

Notre promenade ne fut pas longue Nous rentrâmes bientôt, & ne ſachar plus que faire, on propoſa de joue Il ne falloit plus que cela pour m'ache ver. De dix louis qui me reſtoient, j'e perdis la plus grande partie au qua drille, & j'eus à peine de quoi paye mon contingent de la dépenſe faite o à faire. Notre ſouper ne fut pas à beau coup près ſi jovial que le dîner. Nous n laiſſâmes pourtant pas de nous égayer mais ſans oublier notre départ. Nous re montâmes dans nos carroſſes, non pa dans le même ordre que nous étions ve nus. On s'accoupla, ſelon ſon goût ou plutôt ſelon le caprice de la dé bauche.

En arrivant, nous remîmes nos Maî

esses chacune chez elle. La mienne
roissoit si passionnée qu'elle ne pou-
oit me quitter. Cependant il fallut
ous séparer, mais avec promesse de
ous revoir, & même au plutôt. Nous
ous rejoignîmes, le Chevalier & moi ;
est-à-dire, qu'ayant été séparés, il des-
endit du carrosse où il étoit, pour re-
onter dans le mien, ou plutôt le nô-
e. Il demeuroit dans le même quartier
ue moi. Le tems que nous mîmes à
ous y rendre, fut employé à nous faire
ciproquement toutes sortes de quest-
ons. Apprenant ce qu'il m'en avoit
oûté, il me dit : Diable ! la sausse est
iere : mais passe encore pour la sausse,
ourvu qu'il n'y ait pas certaines épi-
es : Epices, répondis-je, qu'entens-
u par-là ?

J'entens, reprit-il, que si j'avois su
e que je sais, je me serois bien donné
e garde de te servir aussi mal que je
rains d'avoir fait. Là-dessus il ne m'ap-
rit pas seulement ce que c'étoit qu'é-

pices, mais que Mademoiselle Pousse
(c'étoit le nom de ma Comédienn
étoit une fameuse Épiciere, connue pc
telle; qu'en ayant déja ouï parler, il av
été extrêmement surpris & fâché, d'a
prendre par les femmes avec qui il ét
revenu, & son nom, & une quant
de poivrades qu'il savoit déja. La vér
est que cette pauvre Poussette av
ce méchant renom : mais qu'elle le n
ritât, c'est ce que je ne crois pas; c
elle étoit beaucoup plus retenue q
la plupart de ses pareilles Son plus gra
crime étoit d'être extrêmement jolie
séduisante, préférée par-tout où elle
trouvoit, & s'attirant par-là la jalou
& la rage de toutes ses concurrente
qui la déchiroient à belles dents.

Cependant, comme je ne savois p
encore toutes ces particularités, je
laissai pas que d'être fort inquiet, &
Chevalier pour l'amour de moi. Il r
conseilla d'abord une neuvaine; & pc
me consoler, il ajouta qu'il avoit da

: manche l'Esculape de Paris, dont il
voit été secouru plus d'une fois, &
oujours avec succès. En disant ces mots.
otre cocher s'arrêta. Je descendis, &
Chevalier fut en faire autant chez
i.

La neuvaine à laquelle il me condamna,
it plusieurs bons effets. Elle retint ma
ougue, je repris tant soit peu de goût
our mes exercices; je lus comme j'a-
ois coutume de faire sous mon Précep-
ur. Je me reposai enfin, & ce fut tou-
urs autant de pris pour le salut de
on corps, de ma bourse, & sur-tout
mon ame. Si les jeunes gens réfléchis-
ient qu'il n'y a pas le moindre déran-
ment qui ne fasse brêche à l'un de
s grands objets, & souvent à tous
ois à la fois, ils s'en abstiendroient
ut-être, ou du moins ils éviteroient
rtains désordres, qui joignent aux
convéniens que je viens d'indiquer,
perte de la réputation & de l'hon-
ur.

Je ſais, & il n'eſt que trop vra
qu'à ce dernier égard, la mode renve
tout & met le vice à la place de la vert
mais qui ne ſait en même tems que
renverſement d'ordre n'eſt venu, &
ſe ſoutient que par le dérangement
quelques cervelles, qui ſe font une
cupation & preſque un devoir de tourn
en ridicule tout ce qui a l'air de vert
& que leur nombre, auſſi petit q
mépriſable, ne peut être mis en par
lele avec la multitude de ceux qui pro
gent encore la vertu ?

Nous étions dans le cas, le Chev
lier & moi, & nous y fûmes dans
ſuite bien davantage, nous n'employio
la portion de bon ſens que le Ciel no
avoit donnée, qu'à nous rendre fou
qu'à ériger le vice en vertu, & en fa
parade, comme un homme qui ti
roit vanité, & ſe délecteroit à être ave
gle, ſourd & couvert de lépre. De
choſes en particulier peuvent faire to
ber les jeunes gens dans ce déréglem

esprit & de cœur, le tempérament & ducation.

Quelquefois les passions sont si vives, 'après avoir été retenues par bien des orts, elles se répandent ensuite comme torrent : c'est de quoi je pourrois vir d'exemple. Quelquefois aussi, ute de frein, elles ne se donnent pas ulement carriere, mais elles ramassent lroite & à gauche tout ce qui peut les ndre plus vicieuses. Souvent même rtains vices étrangers se mettent de partie, & deviennent bientôt comme turels. C'est ce que l'on pourra remarquer par la véritable histoire du ievalier, qu'il m'avoit promise au our de notre partie, & qu'il eut tout tems de me raconter, pendant la reite ou le relâche dont nous étions nvenus. S'il avoit eu pour veiller à a éducation un homme aussi sage & ssi surveillant que celui qu'on m'avoit nné, j'ai lieu de croire que son temrament, moins fâcheux encore que le

mien, auroit pu être réglé, & que de leçons pareilles à celles que j'avois re çues, ne trouvant pas tant d'obstac chez lui que chez moi, auroient vra ſemblablement produit plus d'effet. C qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eſ jamais été Tartuffe : caractere le pl déteſtable, mais qui étoit plutôt riſib en lui, parce qu'il ne lui ſervoit qu'à l divertir.

Suivant la réſolution que nous avior priſe, il vint me faire compagnie. D le premier jour, je le ſommai de m tenir parole, & de commencer nos r créations par le récit qu'il m'avoit pr mis. Je croyois, me dit-il d'abord que tu aurois oublié cette promeſſe. J regrette quaſi de te l'avoir faite. Deu choſes me peſent, mon cher ami, ajout t-il, le paſſé & l'avenir. Je me ſuis m ſur le pied de n'y ſonger que le moin que je puis, parce que cela m'empêch de goûter le préſent, où je tâche de trou ver le vrai bien. Cependant, continu

il, je ſuis prêt à te ſatisfaire, mais à ondition que tu garderas tout pour toi, ſur-tout que ton oncle, que je ne eux pas m'attirer à dos, n'en ſaura mais rien. Tu ſais trop, lui répon-s-je en riant, combien je t'aime, & ie tu n'as qu'à vouloir pour être obéi. omme mon oncle étoit ſorti, & que en ne nous empêchoit, nous prîmes iacun une chaiſe, & nous approchant un bon feu que j'avois fait allumer, commença.

Tout ce que tu m'as ouï raconter à n oncle n'eſt en effet qu'une fable, iais qui a néanmoins ſon origine com-ie toutes les autres. J'en ai bâti ſur ma aiſſance mille encore plus extraordi-aires, & qui le ſont peut-être moins ue les vérités qui me regardent.

Je ne ſuis pas ſeulement poſthume, omme il me vint l'autre jour dans l'eſ-rit de le dire, mais une eſpece de lelchiſédec, ſans pere, ſans mere, ins généalogie : je dirois même ſans

commencement de jours ni fin de vie
si une expérience journaliere ne m'ap-
prenoit que l'on naît & que l'on meur
Je ne connus jamais de parens, ni d
loin ni de près; j'en ignore jusqu'au
noms, & ne sais d'où m'est venu cel
que je porte.

Cependant, si je m'en crois, je su
né quelque chose : tout autre que mo
tireroit cette conjecture de la manier
dont j'ai été élevé, & des six cents pi
toles que je reçois réguliérement tou
les ans, tantôt d'une façon, tantôt d'un
autre, & toujours avec l'indication d
l'usage que j'en dois faire.

Outre que l'on prend toutes les pré
cautions du monde pour me remettr
cette somme, c'est qu'elle est toujour
accompagnée des menaces les plus ter
ribles, en cas que je marque la moindr
indiscrétion. Tu es le seul à qui j'aie
seulement osé jusqu'ici en ouvrir la
bouche; mais je ne sais, je te regarde
comme un autre moi-même, & c'est

oins pour m'acquitter de ma promeſſe
ıe je me confie en toi, que par un
:nchant invincible qui m'y porte. Pour
: pas omettre un mot de tout ce que
mémoire me peut fournir de mon
iſtoire, je vais la commencer dès l'âge
ı il eſt à peine permis de conſerver la
ıoindre idée d'aucune circonſtance.

Je n'ai, par exemple, qu'un ſouvenir
ès-confus d'avoir été en nourrice dans
n village ici autour, & d'y avoir eu
ıême trois ou quatre femmes. Je ne
ıe ſouviens pas mieux d'en avoir été
nlevé à l'âge d'environ trois ans, par
ne Dame vétue de noir, qui me prit
ans un carroſſe, & me baiſa mille &
ıille fois, juſqu'à ce que nous arrivâmes
:i dans un fauxbourg où elle me deſ-
endit. Cette époque m'eſt d'autant plus
enſible, qu'en deſcendant le pied lui
liſſa, & que tombant avec moi, elle
t des cris terribles, ſur-tout dans la
naiſon où elle entra, & où elle me
léshabilla elle-même de pied en cap,

pour voir apparemment ſi je n'éto point bleſſé. Heureuſement je ne l'éto pas : ſes baiſers recommencerent ; ell ſortit, & jamais je ne la revis plus.

Je me ſuis ſouvent rappelé cette aver ture : quelquefois j'ai cru que cett Dame ſi tendre ne pouvoit être que m mere. Mais quelle apparence que m'ayan amené-là, elle n'y eût jamais remis l pied ? C'eſt ce qui ne s'accorde pas, c me ſemble, avec la tendreſſe d'un mere. Il faudroit ou qu'elle fût morte ou qu'on lui eût fait accroire que je l fuſſe moi-même. Mais cela ne ſe peu encore : & ne fût-ce que le ſoin que l'or prend de ma ſubſiſtance, je juge le contraire. Quelque précaution qu'elle eût priſe, je doute que mes ſix cents piſtoles me parvinſſent auſſi réguliérement : & d'ailleurs à quoi ſerviroit tant de myſtere ? Un pere, ou tout autre, ne leveroit-il pas le maſque, du moins à mon égard ?

Quoi qu'il en ſoit, cette Dame me

ſſa dans les mains des deux autres.
étoit bien des Dames en effet, les
mparant aux femmes que je venois
quitter; mais je ne ſus jamais qui
es étoient, pendant quatre ans que
fus avec elles, & qu'elles m'enſei-
ıoient elles-mêmes ce qu'un enfant
: mon âge pouvoit naturellement ap-
endre. Elles me montrerent tour-à-
ur à lire, à écrire. Jamais l'une ne
e quittoit que l'autre ne prît ſa place.
e n'étoit que ſoins, qu'attentions : je
iſois tout ce que je voulois, à la ré-
rve de ſortir à la rue. J'eus beau le
emander, jamais on ne me l'accorda;
eſt vrai que la maiſon où j'étois, pe-
te en elle-même, mais bien ornée, &
ɔurnie de tout ce qui pouvoit m'amu-
r, ne me laiſſoit que cette ſeule choſe
ſouhaiter. Un grand & magnifique
ırdin qu'elle avoit derriere, avec de
elles allées, pouvoit, au lieu de la
ıe, ſuffire à me promener. Tout ce
ui me manquoit, c'étoit des enfans de

mon âge ; mais ne connoiſſant poi
cet agrément, il m'étoit facile de m'e
paſſer.

Sachant déja paſſablement lire &
écrire, un Précepteur vint me tirer del
pour pouſſer mon éducation. C'étoit u
Eccléſiaſtique, le premier de cette robe
& preſque auſſi le premier homme qu
j'euſſe jamais vu. Les Dames avec qu
j'étois m'embraſſerent en pleurant, &
me livrerent entre ſes mains. J'eus d
la peine à les quitter ; & la différenc
que je trouvai bientôt de la vie douc
que je menois auprès d'elles, avec l
tourment de la Grammaire, augment
mes regrets au point de chercher à le
aller retrouver. Mais comment ? mo
Précepteur m'avoit d'abord emmené à
Meaux, & delà prenant avec moi le
carroſſe public, nous étions arrivés à
Paris, comme ſi nous fuſſions venus de
Province. Tout cela s'étoit fait ſans
doute par précaution ; & dans cette
même vue, mon Précepteur m'avoit

:ja baptifé le Chevalier d'Arcis, & s'é-
it nommé l'Abbé de Fléville.

Nous prîmes un logement dans le ollége de Navarre : mon Précepteur 'y occupa d'abord depuis le matin ıfqu'au foir. Il n'y avoit ni pleurs ni émiffemens qui tinffent. Son pouvoir :oit abfolu, & fi je n'obéiffois, le ıâtiment fuivoit. C'eft dans un de ces ıalheureux jours, que rebuté à l'excès, : m'échappai de mon tyran, & me ıuvai par la ville. Je favois en général ue j'avois été à Paris, & que j'y étois ncore. Mon deffein étoit de tant courir, ınt chercher, & de frapper à tant de ortes, que je rencontrerois à la fin : paradis d'où j'étois forti. J'eus affez 'efprit pour courir d'abord bien loin : : favois qu'il ne paffoit prefque point e carroffes dans le quartier que je cherhois; cela, pour ainfi dire, me fervoit e guide. Je traverfai cinq ou fix fois 'aris d'un bout à l'autre. Je heurtai en ffet à mille & mille portes : on m'in-

terrogeoit, je ne ſavois que répondr
pluſieurs touchés de mes pleurs,
jugeant que j'étois un enfant égaré, r
prioient d'entrer; mais voyant que
n'étoit point ce que je ſouhaitois,
remerciois & allois plus loin.

Quatre jours ſe paſſerent ainſi, ſa
preſque manger ni boire, & coucha
où je pouvois. A la fin, mon Préce
teur, qui avoit fait courir par-tout,
qui étoit lui-même à mes trouſſe
m'attrappa dans le fauxbourg Sain
Marceau, où je cherchois depuis de
jours, & au même gîte où je m'éto
retiré la veille. En le voyant, tout m
corps friſſonna. Quelque pitoyable q
fût mon ſort, quel qu'il ait pu être, j
l'euſſe préféré au chagrin de retourn
ſous ſa diſcipline. Il s'approcha pou
me ſaiſir : je le repouſſai en jetant de
cris effroyables. Vous ne m'emmenere
pas, lui criois-je; j'aime mieux perdr
la vie. Si ce n'eût été le reſpect qu'im
poſoit ſon caractere, je ne crois pas qu
le

s bonnes gens chez qui j'étois l'euſſent mais laiſſé faire ; mais eux-mêmes 'encourageant, me firent monter avec i en carroſſe, & je retournai à mon ollége.

Soit inquiétude ou fatigue, ſoit in-ſpoſition venue de plus loin, mon écepteur tomba malade. Il ſe mit au , & ne s'en leva plus. Toutes les fois ie je réfléchis à cette perte, je crains ne l'avoir pas aſſez regretté. Ce ſé-re Eccléſiaſtique eût, je crois, fait moi tout autre choſe que je ne ſuis. eſt sûr au moins que je ne ſerois pas ignorant, & qu'ayant peut-être à la pris du goût pour l'étude, je n'en rois pas tant aujourd'hui pour la vie e je mene; vie qui m'ennuie quel-efois, & qui n'eſt pas ſans remords. eſt ainſi qu'au milieu de la débauche ême, la conſcience parle & nous eſſe. On ſent, malgré l'ivreſſe, le t qu'on a de s'y livrer; & pour peu 'elle paſſe ou diminue, on ne peut

s'empêcher de se haïr & de se détest
Malheureuses passions ! troublerez-vo
toujours le repos & la raison ?

Pendant la maladie de mon Préc
teur, continua le Chevalier, un au
Ecclésiastique vint d'avance occuper
place. Je ne sais comment cela se f
& se fait encore ; mais si jamais qu
qu'un eut lieu de croire aux Géni
c'est moi, par l'impénétrabilité des c
constances de ma vie, qui sont aut
de mysteres. Ce nouvel Ecclésiasti
étant entré, comme pour venir conso
mon Précepteur, s'approcha de son
& lui parla quelque tems à l'oreille.
crus que c'étoit un Confesseur : je so
même ; mais un moment après il v
me prendre par la main, & me condu
auprès du malade, qui d'une voix m
rante me fit ses derniers adieux. Voi
ajouta-t-il, le Précepteur que je vo
laisse : Dieu veuille qu'il n'ait pa
essuyer autant de peines & de chagr
que vous m'en avez donné ! Il ren
l'ame deux jours après.

Sa mort ne me fut pas à beaucoup rès auſſi ſenſible qu'elle l'eût été, ſi et homme de bien eût acheté, comme ont la plupart de ſes ſemblables à l'é-ard de leurs éleves, mon amitié par ne lâche complaiſance. La conſcience : l'honneur le guidoient ; & je puis ire, que moins je paroiſſois le regret-er, plus en quelque ſorte je faiſois ſon loge. Son ſucceſſeur ſembloit encore voir été fait exprès pour diminuer mes egrets. C'étoit l'homme dont j'ai fait : portrait dans ma fable précédente, : que j'ai tiré d'après nature, excepté ourtant ſa figure que j'ai un peu outrée. our faire la juſte comparaiſon de ces eux Eccléſiaſtiques, il ſuffira de dire ue tous deux, à tous égards, étoient e véritables antipodes.

Ghibelli, c'étoit le nom de mon nou-eau Maître, prit d'abord avec moi le tre de Gouverneur. Il ne pouvoit ſouf-rir qu'on l'appellât Précepteur. Je ne ais pourquoi ; car il étoit auſſi peu

digne de l'un que de l'autre : tel il m
prit, tel il me laiſſa; avec cette diff
rence pourtant, que ſans lui je n'auro
jamais ſi bien ſu déguiſer mes pencha
& me donner quelquefois la comédi
Il n'en étoit pas de même ſous ſa co
duite; tout étoit ſérieux & méthodiqu
& ſi jamais je n'eus de bruit pour n'a
voir pas été ſage, je m'en attirai ſo
vent faute de l'avoir paru. C'eſt à qu
ſe réduiſoient toutes ſes leçons. D
reſte, auſſi facile, auſſi complaiſa
que mon Prédéceſſeur l'étoit peu,
gagna bien vîte mon amitié; de ſor
que j'euſſe donné pour lui mon ſang
ma vie.

Je ne ſais d'où étoit venu à mon pr
tendu génie un pareil Gâte-Jeuneſſe
mais celui-là, & ayant d'autres ſu
veillans, notre conduite lui revint. Mo
Gouverneur en reçut de vives cenſures
je le fus, & voici comment : plus d'un
fois je l'avois vu triſte & rêveur; e
vain je lui en demandois la cauſe. Su

ant ſa réponſe, c'étoit toujours un
ıal de tête ou une migraine. Ce mal lui
:enoit à la fin ſi fort & ſi ſouvent, que
: jugeai qu'il avoit autre choſe. Peut-
:re m'en ſerois-je tenu là; mais dans
n de ces jours de criſe, je l'apperçus,
ıns qu'il me vît, une Lettre à la main,
: dès-lors je réſolus de m'éclaircir.

Pour y réuſſir, je feignis moi-même
être malade, & d'avoir beſoin de
ormir. C'étoit le ſeul moyen de l'éloi-
ıer, autrement il étoit toujours avec
oi, & peu m'importoit, puiſqu'il tra-
ailloit lui-même à me procurer toute
rte de plaiſirs. Voyant que je m'étois
is ſur le lit, il ſortit comme je l'a-
ois prévu, & fut voir un ami dans le
ollége. Moi auſſi-tôt je me leve, j'entre
ıns ſa chambre; & ſoit haſard, ſoit
ue n'ayant jamais eu aucun lieu de
: méfier de moi, il n'égligea les moin-
res précautions; je trouvai la clef ſur
on cabinet, & je n'eus qu'à tourner.
omme je n'avois que des Lettres en

vue, je mis d'abord la main ſur
paquet qui m'en promettoit. J'y en tro
vai en effet, & ce fut-là qu'en che
chant à ſatisfaire ma curioſité, je l'au
mentai à un point qui depuis ne m
preſque laiſſé aucun repos.

Ces Lettres étoient toutes ſans non
mais de deux mains; l'une d'homm
à ce qu'il me parut, & l'autre de femm
Par-tout je n'y voyois que le nom
fils & de cher fils. La matiere d'ailleu
me faiſoit aſſez connoître qu'il s'agiſſo
de moi, & ſur-tout les premieres, q
étoient ſans contredit les dernieres q
mon Gouverneur avoit reçues, & qu'
avoit miſes par rang l'une ſur l'autr
Les premieres, dis-je, ne reſpiroie
que colere & menaces. Je me ſuis repen
cent fois de ne les avoir pas emportées
mais la crainte & la hâte où j'étois, m
donnerent à peine le tems de lire; j
me preſſai de ſortir, pour n'être pas pri
ſur le fait.

Mon Gouverneur, qui ne me quittoi

nais pour long-tems, rentra pref-
l'auffi-tôt. J'étois déja retourné fur
on lit, mais en proie à tout ce que
venois de lire, ou plutôt à une cu-
ofité qui me dévoroit. C'eft donc-là,
'ois-je en moi-même, cet enfant
ouvé fous un chou, ou venu comme
ı champignon. C'étoit en effet les ré-
nfes qu'on avoit fait cent fois à mes
tites queftions enfantines; mais dont
tois depuis long-tems défabufé, fans
urtant être plus inftruit de ma naif-
nce. Cette rencontre me donna tel-
nent envie d'en favoir davantage,
e j'eus toutes les peines du monde
ne pas me trahir d'abord à mon Gou-
rneur. Tout ce que je pus faire, fut
me contenter ce jour-là; mais dès
lendemain je commençai à ne don-
r à mon Gouverneur non plus de re-
os que j'en goûtois. Il ne fe méfia ja-
ais de rien, & prit toutes mes inf-
nces pour un effet de l'âge, qui ne
e permettoit plus de m'ignorer moi-
ême.

Quelque chose que je fisse, il ti
ferme, & je n'en tirai jamais aucu
lumiere. Je suis sûr, lui dis-je quelq
tems après avoir lu ses Lettres, q
vous pourriez me tirer de la juste
cruelle démangeaison qui me dévoı
Vous ne le voulez pas, mais compt
que je me souviendrai éternellement
refus que vous me faites. Ecoutez, r
répondit-il alors, votre curiosité est
sa place. Je ne souffre pas moins q
vous de ne la pas satisfaire : mais save
vous ce qu'il nous en coûteroit infa
liblement & à vous & à moi ? Quo
lui répartis-je ? La vie, continua-t
en m'ouvrant des yeux & une bouc
comme pour m'avaler. J'avoue que
demeurai tout interdit. Il s'en apperçı
Hé bien, ajouta-t-il d'un ton plus m
déré, votre démangeaison se passe-
elle ? m'étourdirez-vous encore ? Vo
le pouvez, si vous êtes las de vivı
Je fus quelque tems sans dire mot ; ma
la parole me venant avec la réflexior

is une derniere tentative. Qui ſaura
nais, lui alléguai-je, ce que vous
urriez m'apprendre ? Nous ne ſommes
: nous deux. Fort bien, interrompit-
mais qui me répondra, ſi je ne ſais
taire, que vous le ſachiez mieux
: moi. Encore une fois, continua-
en colere, ne m'en parlez plus.
i je lui obéis, ce ne fut que pour le
ment. Dans la ſuite, & ſur-tout à
tains quarts-d'heure, je le démon-
. Mais il étoit Italien, & qui plus
Napolitain ; c'eſt-à-dire, un homme
naturellement impénétrable, l'étoit
ore plus par la crainte du fer ou du
ſon. Cependant je ne crois pas qu'il
uit échappé. Sa prétendue apoplexie
nt j'ai parlé, fut le nom qu'on donna
a mort ſubite : mais ſi l'on eût ſu
nme moi ce que l'on en devoit pen-
, & qu'on l'eût ouvert, je ſuis per-
dé que le poiſon s'y fût trouvé. J'en
e par diverſes occaſions, & ſur-tout
ce que ne démordant point de ſa

conduite avec moi, & se fondant pe
être sur ce qu'on n'oseroit jamais
congédier, il avoit manqué dès auj
ravant d'être assassiné. L'aventure
particuliere. Ce fut moi qui lui sau
pour cette fois la vie, au risque mê
de la mienne.

Parmi plusieurs habitudes, nous
avions une sur-tout à l'entrée du M
rais. De ce quartier, au Collége de N
varre, il y a loin. Un soir, lorsq
nous nous retirions, & que nous p
sions par la place de Greve, on arré
notre fiacre. Il falloit bien que m
Gouverneur s'attendît à quelque cho
de semblable. Il s'élança aussi-tôt ho
du carrosse, porta la main à deux p
tolets de poche qu'il avoit, les tira
hasard, & pour surcroît d'accident per
la jambe de notre cocher. Moi, sa
savoir de quoi il étoit question, j'éto
sauté à bas comme lui, & ma peti
épée à la main je tins tête à trois assa
sins. Prenez garde, cria l'un d'eux

nous trompons point. Pendant qu'ils
rchoient à mesurer leur coup, un
re carrosse avec deux flambeaux sur-
t. Il passoit à toute bride ; mais mal-
cela mon Gouverneur qui craignoit
t pour lui & rien pour moi, sauta
riere avec les laquais & me laissa-là.
l étoit si certain qu'on n'en vouloit
à lui, que d'abord qu'il fut échappé,
assassins mirent bas les armes, &
faisant des juremens en forme de
eres, me persuaderent de rengaîner,
le me confier à eux pour me remener.
n-gré, malgré, je ne pus les empê-
r. Ils me prirent à brasse-corps, me
erent dans mon même fiacre, &
ignant le Guet, ils obligerent le co-
r, tout blessé qu'il étoit, de fouetter
our de bras au Collége de Navarre.
x-mêmes donnerent l'ordre ; ce qui
uve qu'ils étoient bien instruits. J'étois
mu, & de l'action qui venoit de se
ser, & d'entendre encore mes grivois
er, tempêter de ce qu'ils avoient

manqué leur coup, que j'arrivai ſ
preſque avoir ſoufflé.

L'un d'eux étant deſcendu, ſonna;
le portier qui avoit coutume de n
attendre, ouvrit, mais ſans chandel
par bonheur; car s'il avoit vu mes co
ducteurs maſqués, comme ils étoie
il eût peut-être refermé, & m'aur
laiſſé avec mes ſcélérats. Comme il ét
à demi endormi, & qu'il faiſoit p
obſcur encore ſous la porte que d
la rue, j'entrai ſans qu'il s'apperçût
mon Gouverneur manquoit. Le bonh
voulut que malgré mon émotion, j'e
aſſez de préſence d'eſprit pour ne
rien dire. Je gagnai ma chambre, &
que j'étois je me mis ſur le lit, où ap
avoir repris mes ſens, je m'endorm
juſqu'à ce que mon Gouverneur l
même vint m'éveiller.

Je fus ſi ravi de le revoir, que
ſautai à ſon col, comme ſi je le revoy
des morts. Lui de ſon côté, ne l'ét
pas tant. Voyez, me dit-il, les riſqu

ue je cours; mais laiſſons cela, & ap-
enez-moi comment vous vous êtes
ndu. Je le lui racontai. Il m'applaudit
: n'avoir rien dit au portier. Il en
voit fait de même, & nous convînmes
: ne pas lâcher le moindre mot de
otre aventure. Etant tranquilles de ce
té, il m'apprit à ſon tour comment
avoit paſſé la nuit. Le carroſſe derriere
quel il étoit monté, s'étant arrêté près
: la Place des Victoires, il étoit deſ-
ndu avec les laquais. Le maître bien
onné l'avoit prié d'entrer, & enten-
int ſon aventure, dont lui-même avoit
ı frayeur, il lui avoit offert, peut-être
ır reſpect pour ſon caractere, un lit
ı'il avoit accepté.

Après nous être mutuellement ſatis-
its, mon Gouverneur ſe répandit en
aintes ameres ſur ſon ſort. On veut
a mort, s'écria-t-il, je n'en doute
us. Mais ne devroit-on pas à préſent
aindre ma vengeance. Je crus que
étoit le tems de tirer de lui ce que

je n'avois pu lui arracher jusques-là
Pourquoi ces alarmes, lui dis-je? N
porrois-je donc pas vous mettre à l'a
bri, si de vous à moi vous me déve
loppiez ce que je vous ai demandé tan
de fois? Non, reprit-il, ma perte es
jurée, & tout ce que vous pourrie
ne la retarderoit pas, & ne feroit au
contraire que l'avancer. Son affliction
sa tristesse, étoient si grandes, que m
curiosité se changea en compassion, &
qu'au lieu de le presser davantage j
me mis à le consoler.

Cependant cette affaire ne le rendi
pas seulement triste & rêveur, mai
beaucoup plus retenu & circonspect
Nous négligeâmes nos habitudes, sur
tout nous ne nous retirâmes plus la nuit
Malgré cela, je n'en crois pas moin
qu'il a été dépéché pour l'autre monde
Outre cette aventure, qui me fait croir
qu'on avoit en effet résolu de s'en dé
faire, c'est que deux heures avant qu
de tomber, je savois déja qu'il devoi

ιourir. Il eſt vrai que je n'y penſai ı'après coup : mais ſi j'y avois bien fléchi d'abord, peut-être y auroit-il ı encore du remede, & que je l'euſſe ıuvé une ſeconde fois.

Le matin du jour ou de la nuit qu'il ourut, étant ſortis enſemble, nous 'ons été arrêtés à dîner. C'étoit chez ıe femme, où pluſieurs femelles jeunes jolies, nous appelloient ſouvent. Je : ſais ſi c'étoit par preſſentiment, mais réſiſta à mille inſtances qu'il n'avoit ıs coutume de faire. Peut-être même ıt-il tout-à-fait réſiſté, ſi lui faiſant le :tail de tout ce qui pouvoit flatter ſon oût, on ne lui eût nommé un petit ın aux champignons. On ſavoit qu'il ι étoit amateur & friand par-deſſus ut. Enfin, pour ſon malheur, il de-eura, & je crois qu'on ſe ſervit de ſa iandiſe, non-ſeulement pour l'em-iſonner; mais encore pour faire croire, ı cas de ſoupçon, qu'elle avoit ſeule uſé ſa mort. La Matrône chez qui je

m'échappai un jour pour lui en parle: me paya de cette monnoie.

Quoi qu'il en ſoit, le ragoût qu'(laiſſa, je m'en ſouviens encore, to entier à Ghibelli, ne ſe fit point (tout ſentir juſqu'à ce qu'il le tua.] même ſoir, ſoupant au Collége, il bu mangea à ſon ordinaire, & paroiſſ(ſe porter auſſi-bien qu'il eût jamais fa Après le repas, lui dans ſa chambre, moi dans la mienne, j'entendis ouv1 doucement ma porte. Je tournai la tê pour voir ce que c'étoit; j'apperçus 1 petit homme maſqué, qui s'avança une Lettre à la main, me faiſoit ſig: de l'autre, & me diſoit *chut*, *chut*. j'avois été moins accoutumé aux myſt res, je ſerois peut-être tombé d'effro ou j'aurois crié. Tout au contrair(je me levai, non pourtant ſans un p(d'émotion; mais n'importe, j'avanç & je reçus la Lettre. *Bravo*, s'écr doucement le petit homme en me la 1 mettant, cela va bien. Adieu, j'eſpe

ous revoir demain. Il partit, & me aiſſa-là.

A peine eût-il tourné le talon, que je ourus à la lumiere pour lire la Lettre : lle n'avoit pas même d'adreſſe. Je l'ou- ris, & je reconnus ſans peine la même criture de femme, que celle que j'a- ois vue dans le cabinet de mon Gou- erneur. Je me flattois quaſi d'y trouver uelque éclairciſſement. Point du tout, e n'y lus pas même les doux noms de ils & de cher fils. Ce n'étoit qu'un ſim- le ordre de me rendre ſeul à une telle eure dans le jardin de l'Hôtel de Condé; & des réitérations de n'y pas manquer. Hélas! par malheur pour le pauvre Ghi- elli, on ne ſavoit que trop, comme je e crois, qu'il ne me tiendroit pas com- agnie. Je n'eus pas achevé la lecture de ma Lettre, ou du moins de réfléchir à la maniere dont je l'avois reçue, & à ce qu'elle contenoit, que je crus l'enten- dre ſe débattre & tomber. Je ſaiſis la chandelle, je courus à ſa chambre, &

je le vis en effet par terre & presque dé
sans vie.

Il est aisé de s'imaginer que si j'avo
eu toute la liberté de penser, & que
l'eusse fait secourir sur le champ,
en fût peut-être revenu ; mais je fı
si effrayé, que je tombai moi-mêm
sans connoissance, & que je ne la re
couvrai que pour le voir tout-à-fai
mort.

Nous n'avions jamais eu de domes
tiques que le portier du Collége, & u
Savoyard pour faire nos commissions
Celui-ci étant venu le matin, selon s
coutume, trouva nos portes ouvertes
& passant de ma chambre dans celle d
mon Gouverneur, nous trouva tou
deux étendus ; il courut avertir le por
tier ; tout le Collége le sut bientôt, &
s'assembla auprès de nous. Le Médecin
qui vint ensuite nous examina, & jugea
d'abord que je n'étois pas mort ; mais
venant à mon Gouverneur, il n'y trouva
aucun signe de vie. Pour moi, je res-

ſcitai bientôt, quelques eſſences en
ent l'affaire ; mais quel ſpectacle !
rſqu'ouvrant les yeux, je vis Ghi-
lli qui les avoit fermés pour jamais.
J'ai déja dit que ce Gouverneur m'é-
it cher. Sans examiner alors ſi j'avois
rt ou raiſon, je m'abandonnai à la
us vive douleur; je fis des extrava-
nces ſur ſon cadavre, que j'aurois
nte de réciter. Enfin on m'en arracha;
ce qu'il y a de particulier, c'eſt que
rmi ceux qui m'obligerent à me reti-
r dans ma chambre, l'un d'eux reſ-
nt le dernier, me mit un billet
ns la main, & s'enfuit avec les au-
s : je n'étois pas en état de le lire,
le gardai plus de deux heures tel que
l'avois reçu, ou plutôt je le mouillai
mes larmes, comme s'il en eût été
ſource. A la fin je l'ouvris, & je vis
e ce n'étoit que pour m'intimer de
uveau le rendez-vous qu'on m'avoit
nné la veille : on préſumoit ſans doute
e je pourrois l'oublier, en effet, je

n'y penſois déja plus ; mais malgré ı nouveau ſujet de mortification, je . laiſſai pas que de m'y rendre.

Juſques-là il ne m'étoit pas ſeuleme tombé dans la penſée de m'emparer d papiers de mon Gouverneur ; cel idée me vint tout-à-coup, après av lu ce dernier billet, je me levai, & ſ me ſaiſir de ſes clefs ; mais ouvrant ſ cabinet, je trouvai les moineaux (nichés. La douleur où j'étois ne m'er pêcha pas de ſentir ce nouveau coup ; m'imaginer que Ghibelli les eût brûlé cela ne ſe pouvoit, non-ſeulement n'avoit aucune raiſon pour le fair mais pluſieurs au contraire devoic l'obliger à les garder. Ce que je croi c'eſt que mon petit homme n'étoit p fort loin, quand j'entendis mon Go verneur tomber & ſe débattre, qu attendoit peut-être dans un coin de r tre antichambre le moment de la trag die, pour enlever les papiers, quelque maniere que ce fût ; mais q

ayant vu moi-même étendu, & ju-
ant qu'il n'y avoit rien à craindre
ur moi, & peut-être que je ne reste-
is pas si long-tems dans cet état, il
'oit fait son affaire, & étoit décampé
revenu. Je dis revenu, parce que je
ois encore que c'est lui qui me fourra
dernier billet dans la main, & qui
enfuit après, comme je l'ai dit.

Quoi qu'il en soit, incertain de mon
rt, & accablé de mille douleurs, je
e rendis au lieu marqué. Arrivé, &
éja assis sur un banc, le même petit
omme que j'avois vu la veille, vint
resqu'aussi tôt se placer à mon côté.
Ialgré l'obscurité, il avoit encore son
iasque; c'est moi, me dit-il, qui vous
onnai hier ce rendez-vous. Il est arrivé
epuis un grand changement. Votre
Gouverneur n'est plus, je le sais; mais
oin de vous en attrister comme il se
ourroit, vous devez vous en réjouir.
e pensai le battre, quand j'entendis
e début. Je l'eusse du moins laissé,

s'il ne m'eût arrêté; en me prenant p
la manche & m'appaiſant. Raſſéy
vous, ajouta-t-il, & m'écoutez. Qu'a
lez-vous faire à préſent? Je vais,
répondis-je bruſquement, tenir co
pagnie à mon Gouverneur, juſqu'à
qu'il ſoit en terre; après, le Cie
pourvoira. Il y a déja pourvu, inte
rompit-il: tenez, prenez cette bourſ
& faites-en l'uſage que vous indique
un billet que vous y trouverez; vo
recevrez la même ſomme exactemε
tous les trois mois; mais prenez gard
il y va de votre vie, ſi vous ne vo
conduiſez pas comme on le veut,
vous marquez la moindre curioſité,
ſur-tout ſi jamais vous parlez: vo
n'aurez plus déſormais de Gouverneu
continua-t-il; il eût mieux valu qu
vous n'en euſſiez jamais eu, mais l'c
y ſuppléera par des avis qu'il faut ſuivr
ou mourir.

Mourir, repris-je, il n'y aura pa
grand mal, auſſi-bien je ne vis qu'

ai. Je me levai pour m'en aller. Il
ırrêta encore, & tandis qu'il conti-
ıit à m'endoctriner, deux perſonnes
ıs joignirent, & s'aſſirent auprès de
ıs. Elles étoient maſquées comme
; mais l'une d'elles levant ſon maſque,
mbraſſa avec un tranſport de ten-
ſſe qui n'eût jamais d'égal. Je ſentis
même tems des pleurs couler. Elle
rima auſſi quelques paroles d'une
ҳ baſſe & entrecoupée. Tout ce que
tendis de plus diſtinct, fut: *Mon*
, *mon cher fils*, *fais ce qu'on exige*
oi ; c'eſt pour ton bien, *on t'aime*,
'e ſauras peut-être mieux un jour.
ıtre perſonne qui étoit ſurvenue,
ontenta de me prendre la main, de
la ſerrer, & tous deux ſe retirerent,
laiſſant encore avec mon petit hom-
Je crois qu'il n'étoit demeuré que
r m'obſerver, & empêcher que je
ſuiviſſe ces tendres perſonnes pour
ıer de les connoître. J'en juge,
:e qu'il ne me dit preſque plus mot,

& qu'en se levant il marmotta se ment entre ses dents ; ils ont eu le t de se rendre. Adieu.

Je me levai presqu'en même tems lui. Je le suivis des yeux tant que je p mais craignant qu'il ne s'imaginât je le suivisse en effet, je le perdis b tôt de vue, & repris en droiture le min de mon Collége. Je trouvai chambre & celle du mort remplies. fus ravi ; car s'il n'y eût eu qu'un deux personnes comme je m'y attend le spectacle eût été trop lugubre p que j'y eusse résisté. J'aurois cepen bien voulu visiter ma bourse ; ma me contentai d'en tirer le billet, & m'éloigner un moment pour le lire. trouvai à peu près une répétition de ce que m'avoit dit mon petit hom outre cela il y avoit une direction p ma conduite, qui consistoit en c » Qu'après avoir rendu les derniers » voirs à Ghibelli, mon Gouverne » j'abandonnerois le Collége ; que j » quitte

quitterois pas moins toutes les habitudes que j'y avois, ou celles que je pouvois avoir d'ailleurs; qu'il falloit, en un mot, que je vécusse d'une toute autre maniere, & que je commençasse à me retirer à l'Hôtel d'Anspach dans la rue Jacob, jusqu'à nouvel ordre ».

Je suivis ponctuellement tous ces or-
es. Mon Gouverneur, mort, enterré,
ut le Collége l'étoit pour moi. J'étois
ême bien-aise de m'en éloigner, pour
avoir pas éternellement sous les yeux
s objets qui ne pouvoient qu'entrete-
r ma douleur. Je fis faire à Ghibelli
s obseques magnifiques; & à mes
ais. Tout le Collége y assista, comme
l n'y avoit eu rien à dire sur son
mpte. Cependant, outre plusieurs scan-
les que notre conduite avoit causé,
st que voulant approfondir qui nous
ons, il s'étoit débité diverses calom-
s infâmes & capables de lui faire re-
ser la sépulture. Mais monnoie fait

tout, plus encore parmi le Clergé qu'a
leurs ; & notre argent qui avoit jufqu
là couvert nos défauts, fervit encor
les enterrer.

La cérémonie faite, j'abandonnai
Collége dès le même jour. En paffa
la porte, je remis les clefs de m
chambres au portier. Je lui donnai
récompenfe de fes bons fervices, to
ce qu'il y avoit ; & fuivi de mon S
voyard que j'avois chargé de quelqu
bagatelles, je me rendis au lieu qu'
m'avoit prefcrit. On m'y attendoit dé
J'eus à peine parlé, que l'on me co
duifit dans un appartement magnifiqu
J'y trouvai même un grand va
qui me falua comme fon maître,
que je gardai comme tel fans lui fa
aucune queftion. Pour ne conferver a
cune idée de mon Collége, & fur-to
pour n'avoir rien qui me rappellât
trifte fouvenir de mon cher Ghibell
je récompenfai mon Savoyard & le re
voyai.

La premiere action sérieuse que je fis ins ma nouvelle demeure, fut de vi-er ma bourse. Je l'avois bien déja fait, ais seulement pour y puiser; ce n'étoit is assez. Mon petit homme m'en avoit omis autant tous les trois mois. Je vois à peu près ce que j'en avois ôté, je voulois calculer pour savoir quel urroit être mon revenu. J'y trouvai ux cents louis, & cinquante environ le j'en avois tirés, cela me faisoit r an mille louis. Bon, m'écriai-je, urai-là du móins de quoi me divertir. ette somme me fut réguliérement yée pendant deux ans que je de-urai-là. Toutes les fois que mon tit homme se montroit à moi, soit soir à la promenade, soit de bon atin chez moi, c'étoit toujours la ême bourse de louis. Il n'en eut rien battu sans doute, si j'en eusse fait un n usage; mais une Demoiselle de Pro-nce étant venue loger dans mon hôtel, m'en amourachai. Non-seulement je

dépenſois pour elle tout mon reven
mais elle me fit faire beaucoup de d
tes. J'empruntois à droite & à gaucl
Mon génie en fut averti, cela lui c
plut, & il m'en fit faire des rép
mandes.

S'il n'y avoit eu que cela, peut-ê
ne m'eût-on rien rogné, & qu'on
payé mes dettes, à condition de n'
plus faire : mais j'étois ſi occupé de r
paſſion, que je négligeois tous les ex
cices qui m'étoient preſcrits. Mon gén
me fit faire des plaintes là-deſſus, p
vives encore que ſur tout le reſte. El
me furent réitérées trois, quatre fc
Voyant qu'elles ne produiſoient rie
on fit enlever & conduire ma Prov
ciale je ne ſais où. On m'ordonna
ſortir de mon hôtel, on m'indiqua cel
où je ſuis, avec des menaces terrib
ſi je ne m'y rendois pas au plutôt,
m'exerçois réguliérement à l'Acadén
de la Guériniere. J'obéis, & je le f
encore tous les jours, le déſeſpoir da

cœur, ſur-tout quand je me rappelle
a chere Provinciale qui m'a été ravie,
que je ne compte plus de revoir
mais.

Je ne ſus d'abord qu'une partie de
es malheurs; c'eſt-à-dire, que je n'ap-
is la réduction de mon revenu que
rſque je le reçus, ſix ſemaines après,
mon petit homme. C'eſt ici près au
rdin du Luxembourg que j'eus ſa pre-
iere rencontre. Il ne m'en parla point.
ne le connus que trop au poids de la
urſe; & lorſque pour m'en aſſurer
ieux, je voulus la viſiter, j'y trouvai
billet avec ces mots: *Pour vous ap-
endre à être ſage.* Je n'ai donc plus,
puis ce tems-là, que cent cinquante
ſtoles tous les trois mois. Je m'en
nſole aiſément. C'eſt même plus qu'il
m'en faudroit pour vivre content,
attendant mieux, ſi l'on s'en fioit
ſez à moi pour me croire capable d'un
cret qui m'intéreſſe autant que celui-
. Mais au lieu de cela, ce ne ſont

que menaces, au cas ſeulement que
marque la moindre envie de me co
noître. Cependant rien n'eſt plus nat
rel, & je trouve dans les marques
tendreſſe que j'ai reçues, & que
reçois, une cruauté inouïe qui les
ment.

Quelque raiſon qu'on ait pour
myſtere, c'eſt me ſacrifier que de
m'en pas faire part. Suppoſons que l
auteurs de ma ſubſiſtance, & qui
ſont ſans doute de ma naiſſance, vie
nent à mourir, où en ſuis-je! Me voi
non-ſeulement pour jamais ſans aucu
connoiſſance de pere ni de mere, ma
réduit à ne ſavoir que devenir. Quai
même je parviendrois à découvrir m
origine, comment la perſuader, con
ment faire reconnoître mon rang, c
répéter mes droits; tandis que toute
terre m'aura ignoré! C'eſt l'ouvra
d'un fatal honneur, dont je ſerai
victime. Se peut-il qu'une chimere pr
vale ainſi ſur les ſentimens les plus i

imes de la nature ! Ces réflexions m'accablent ; & lorſque j'enviſage l'avenir, e ne cherche pour m'étourdir qu'à jouir u préſent.

Le Chevalier finiſſant ainſi ſon hiſtoire, je lui marquai la vive part que y prenois ; & quoique je ne fuſſe guere ropre au perſonnage de conſolateur, e ne laiſſai pas que de le faire en ſa aveur. J'eſpere mieux que vous, lui is-je. Comptez que votre Génie ne ous abandonnera pas plus pour l'avenir ue pour le préſent, & qu'il préviendra ous les malheurs que vous redoutez. e plus grand, répliqua-t-il, ſeroit de emeurer éternellement une eſpece de *Melchiſédec.* J'aimerois mieux être Saetier & connoître mes parens, qu'être otentat & ne ſavoir d'où je viens. Quand je vous entends quelquefois dire ion oncle, & que je ſonge qu'il n'y pas un être au monde que je puiſſe ulement qualifier de couſin, cela me avre juſqu'à l'ame. En effet, je ne

ſache rien de ſi triſte, que de n'avo
aucun parent dont on puiſſe ſe récl
mer. Le Chevalier, quoiqu'iſſu d'un
des maiſons de France, les plus illu
tres & les plus nombreuſes, étoit néa
moins comme étranger dans le monc
entier. Je laiſſe à ceux qui le ſont, c
qui l'ont été ſeulement d'une Provin
ou d'un Royaume à l'autre, à juger c
ce qui en eſt. Eux ſeuls le peuven
Pour moi je vis encore actuellemen
dans cette diſgrace, je trouve que
mort eſt préférable.

Il étoit heure de dîner quand le Ch
valier eut fini, & que nous eûmes fa
toutes nos petites réflexions. Comm
mon oncle en ſortant m'avoit dit qu'
ne rentreroit que le ſoir, j'avois o
donné le dîner dans ſa chambre. Il éto
prêt, & nous nous mîmes à table. J'
le goſier aſſez ſec, dit d'abord le Che
valier, pour boire un coup, & pou
te conſoler, interrompis-je; ma foi t
as raiſon, c'eſt une bonne choſe qu

vin. Il s'en verſa lui-même, & ſur champ il en fit l'épreuve. Les jeunes ns font aiſément divorce avec le chan. Nous perdîmes inſenſiblement ſon it de vue, & la gaîté n'en laiſſa ntôt preſque aucune trace.

De la table, nous fûmes, malgré le id, en divertir le reſte au Luxemurg. Je ne ſai ſi Mademoiſelle de.... oit auſſi quelque idée triſte à diſſir, mais nous l'y trouvâmes accomgnée de deux Dames, & je me ſouviens le Chevalier me dit : *Je voudrois e ce fût-là mon génie.* Nous la ſaâmes en nous croiſant ; mais nous ant retournés à quelque diſtance, nous s ſurprîmes toutes trois déja tournées les-mêmes & qui nous regardoient ler.

De quelque part que vienne une cerine attention, l'amour-propre, tours prêt à juger favorablement, s'y aît ; mais je remarquai que le Chelier prit un ſingulier plaiſir à celle

qu'avoit pour nous Mademoiselle de.
Loin que notre action interrompît
sienne, elle ne cessa de nous regarde
& l'on pouvoit même distinguer qu
y avoit chez elle quelque chose de pl
qu'un simple attrait de curiosité. Héla
tant dans l'un que dans l'autre, c'éto
la nature qui agissoit. Quoiqu'aveug
chez le Chevalier, elle ne se faiso
pas moins sentir que chez Mademo
selle de.... où elle étoit éclairée. Que
ques années après les masques tomb
rent, les mysteres s'éclaircirent;
comme il arrive presque toujours d'u
fruit illégitime, le Chevalier fut sacı
fié, comme il le craignoit.

Nous passâmes lui & moi le res
de ma neuvaine comme nous l'avior
projetté; c'est-à-dire, à faire trêve ave
le plaisir, & à n'en prendre qu'à no
exercices. La vérité est qu'il n'avoit pa
le sou, & que m'étant déja redevab
de quelques louis, il attendoit l'appa
rition de son petit homme pour me le

ıdre, & nous divertir à frais com-
ıns. Il en uſoit ainſi ſans que je le
ſe; mais lorſque je l'appris, je m'en
hai, & dans la ſuite nous fîmes
urſe commune. La conformité d'in-
ıations, qui forme ordinairement les
iſons, nous unit ſi étroitement, qu'il
eut pas ſeulement entre nous com-
ınauté d'eſpeces, mais que nous ne
ſions pour ainſi dire qu'un corps &
une ame. Malgré mon changement
tat, qui arriva bientôt, il n'y en
aucun dans notre amitié. Les nœuds
s'en ſerrêrent pas moins, & l'abſence
arrivoit quelquefois, ne ſervoit qu'à
ıs revoir avec plus de plaiſir.

Avant que mon eſpece de retraite fût
e, mon oncle, qui avoit vu plus
ne fois M. le Comte de J.... avoit
ris de lui que Madame la Comteſſe
C. . . . avoit deſſein de me faire
ge de M. le Duc d'Orléans. Mon
le avoit goûté cette propoſition. Il
onna même qu'étant aſſez connu du

Prince, cette penſée ne lui fût pas
nue auſſi-tôt après ſon arrivée; n
il aimoit encore mieux que cela ſe
par le canal de Madame la Comte
La premiere fois qu'il m'en parla,
fut avec toute ſorte d'avantages. Il
dit, que je n'en ferois pas moins
exercices, que j'aurois par-là un I
tecteur, non-ſeulement déja puiſſa
mais qui ayant la perſpective de
Régence, pouvoit un jour mieux qu
cun autre m'avancer & faire ma
tune. Tu ſeras là, ajouta-t-il enco
avec de jeunes éveillés comme toi,
Dieu ſait comme tu vas te réjouir.

Le parti me parut ſi beau, que j'
rois déja voulu que l'affaire eût été fa
Mon oncle avoit écrit ſur le champ à n
pere pour l'en informer, & nous n
tendions que ſon avis pour voir M
dame la Comteſſe de C.... & la p
de mettre les fers au feu. La mani
dont mon oncle s'y étoit pris à l'ég
de mon pere, les couleurs qu'il av
do

onné à ce dessein, comme pouvant re un jour avantageux, & à moi & toute ma famille; de plus, l'espé-nce de me posséder également dans . vieillesse, le flattoit trop agréable-ent pour ne pas recevoir bientôt le onsentement que nous espérions. Nous reçûmes en effet. Le seul obstacle après la étoit le Chevalier, que je craignois : perdre, & qui témoigna pour moi même crainte, lorsque je lui fis l'ou-rture du parti qu'on m'offroit. Il est r que j'y eusse renoncé plutôt qu'à i; mais nous trouvâmes que ce n'étoit u'une terreur panique, & qu'à l'ex-ption de nous voir sans cesse, ce qui plupart du tems fait naître le dégoût, otre séparation n'empiéteroit rien moins ue sur notre union.

Nous ne songeâmes donc, mon oncle moi, qu'à profiter de l'heureuse dis-osition de Madame la Comtesse de C... omme la proposition nous étoit venue ar M. le Comte de J...., nous passâmes

d'abord chez lui. Il offrit de nous a
compagner. Nous acceptâmes sa po
tesse, & sur le champ nous allâm
nous faire annoncer. Il est inutile de d
l'accueil plein de charmes & de gra
que nous fit Madame la Comtesse
C..... connue pour la Dame la pl
galante de la Cour, elle en eut to
jours les manieres. Enfin nous dînâm
chez elle. A la fin du repas, elle ordon
de mettre les chevaux à son carross
& à l'instant elle partit pour aller co
clure l'affaire.

Elle s'y prît si bien, que dès le le
demain nous fûmes avertis de nous re
dre chez M. le Comte de J.... No
le fîmes, sans différer. Un mome
après, Madame la Comtesse y arriv
& nous prenant dans son carrosse, e
nous conduisit elle-même au Palai
Royal. Elle y avoit alors les grand
entrées. Comme M. le Duc d'Orléa
étoit déja prévenu, nous fûmes d'abo
introduits. Il étoit avec l'Abbé du Boi

Monseigneur, dit elle en me montrant de la main, voici le jeune Gentilhomme dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Avouez, continua-t-elle, qu'il paroît propre au mystere : ma foi, si vous n'en voulez pas, je le garderai pour moi. *Il te conviendroit mieux qu'à moi*, répondit le Prince en riant. *N'est-ce pas Abbé? qu'en dis-tu?* Hélas! répondit celui-ci, le respect, Monseigneur, m'empêche de vous contredire.

Après ce badinage, le Prince lui-même m'ordonna d'avancer. J'obéis. Il me fit quelques questions, auxquelles je répondis. Mon oncle qu'il reconnut, l'empêcha peut-être d'en faire davantage. J'en fus ravi; car tout résolu que je pouvois être ailleurs, je l'étois fort peu devant un si grand Prince. L'idée remplie de son rang & de son mérite, je n'étois pas le maître d'une sotte timidité, qui me coupoit pour ainsi dire le sifflet. Mon oncle ayant pris ma place, je me retirai presque derriere lui. M. le

Duc d'Orléans s'entretint quelque tei avec lui, & ſans me jetter dans ı nouvel embarras, il lui dit qu'il pa leroit à M.... ſon Ecuyer, & que n'avois qu'à venir endoſſer l'habit quai je voudrois.

J'accepte votre Page, dit-il à Madan la Comteſſe, qui paroiſſoit s'échauff avec l'Abbé du Bois. *Je le prends ſur v tre parole, mais à condition que vo me le dreſſerez.* Oui, oui, Monſeigneu répondit-elle; s'il ne tient qu'à cela, j'ı fais mon affaire. Nous nous rétirâme: mon oncle & moi, & la laiſſâmes avı Monſieur le Duc & l'Abbé.

Le lendemain nous ne manquâmı pas d'aller la remercier. Elle me tiı mille diſcours égrillards, auxquels je n ſavois trop que répondre; & quoiqu j'euſſe voulu déja être chez l'Ecuyer elle l'envoya inviter à dîner, pour n nous pas laiſſer aller, & pour, diſoit elle, ſe recommander à lui, afin qu'i m'envoyât de tems en tems chez elle

ous demeurâmes confus de ſes poli-
ſſes. Monſieur l'Ecuyer vint. Madame
Comteſſe lui apprit le motif de ſon
vitation. Il la remercia, & me dit à
oi qu'il croyoit en effet me voir le
atin, que Mr. le Duc d'Orléans lui
'oit parlé, & que je ſerois Page quand
me plairoit. Dès aujourd'hui, Mon-
:ur, lui répondis-je, crainte de man-
ıer. Bon, dit Madame la Comteſſe,
ime cette vive ardeur.

Auſſi-tôt que nous eûmes quitté la ta-
e, nous prîmes congé. Monſieur l'E-
yer nous emmena chez lui. Il envoya
r le champ chercher le tailleur. Je pris
ſſeſſion en attendant, & ce jour même
ſoupai avec les Pages. Me voilà donc
ns une nouvelle école. Ciel, que va-
n voir! Un jeune homme abandonné
ous ſes ſens, eſclave des plaiſirs, &
i court en triomphe à ſon précipice,
mme une victime couronnée de fleurs.
:las! pouvoit-on s'attendre à rien
bins, non-ſeulement de mon tempé-

rament, ou du commerce libertin d[e]
mes camarades, mais plus encore d[u]
dangereux exemple de mon illuſtre Maî
tre ?

Si les plaiſirs des ſens, ſi la volupt[é]
pouſſée & rafinée à l'excès pouvoit con
tribuer quelque choſe au caractere d'u[n]
grand Prince, aucun ne mériteroit mieu[x]
ce titre que Philippe Duc d'Orléans. I[l]
eſt rare qu'un génie auſſi ſupérieur qu[e]
le ſien, ne tombe dans un excès o[u]
dans l'autre. Le tout dépend du pen
chant ; lui ſeul décide, ſur-tout quan[d]
il peut ſe donner carriere, & que rie[n]
ne l'arrête.

Philippe avoit du goût pour le plaiſir[.]
Il n'avoit pas moins d'eſprit, & ſavoi[t]
d'ailleurs qu'il étoit au-deſſus du *qu'e[n]
dira-t-on*, & des loix. Il diſoit lui-mêm[e]
que celles-ci n'étoient pas faites pou[r]
lui, qu'elles n'étoient que pour ceux qu[i]
n'oſoient ou ne pouvoient ſe ſatisfaire[.]
Voilà juſqu'où la raiſon s'égare, quan[d]
le cœur la ſéduit.

Un autre motif de ſéduction pour ce
ince, c'eſt l'exemple que l'on ſuit or-
ıairement plutôt dans le mal que dans
bien. Elevé & nourri à la Cour du
onarque le plus galant qui ait jamais
, il franchit ſans peine des bornes
e la ſcrupuleuſe ignorance ou le tem-
rament de ſes modeles limitoit. Il ſe
ouva d'abord comme de niveau avec
x, & bientôt il paſſa des égaremens,
ja légitimes, par l'exemple & la
ode, aux plus illicites ou illégitimes.
: cœur chez lui ſembloit n'avoir été
it que pour dominer ſur l'eſprit; celui-
ne lui ſervoit que pour approuver
lui-là, ou pour s'étourdir, quand le
éjugé & les réflexions lui ſuſcitoient
ıelques remords.

J'oſe dire que depuis Céſar, aucun
ince n'a mieux mérité ce qu'on dit de
i, qu'il étoit grand juſque dans ſes
ces; que quoiqu'il en eût beaucoup,
avoit tant de qualités, que dans quel-
ıe état qu'il fût né, il l'étoit pour

gouverner. Mais ſes qualités, d'ailleu ſi connues & ſi rebatues, n'entre point dans le ſujet qui m'oblige à parl de lui. La place que j'occupe dans c Mémoires, ne permet guere que je peigne en homme de génie ou d'Eta Il s'agira plutôt d'amours & de volu tés; je pourrois dire de vices : mais s' y en a qui puiſſent être ennoblis, tolér par le rang ou par la maniere de s' livrer, c'eſt ſur-tout ceux que j'aurai décrire. Jamais on n'en vit dans cett Cour de ſi prêts à s'ériger en vertus. I alloient déja de pair avec elle. Peut être l'euſſent-ils tout-à-fait ſupplanté, perdant tout-à-coup leur ſupport, ell n'eût repris ſes droits & ſa place dan l'ordre naturel.

C'eſt choſe étonnante, que l'influenc que les mœurs d'un Souverain ont dan tous les Etats du monde ſur celles d leurs ſujets. On peut de prime-aborc reconnoître leur goût par celui de leu Cour. Il ne ſe borne pas-là; mais à

ſure que le regne eſt plus long, il
ſe de la Cour à la Ville, & de la
lle à la Campagne. Une mode alors
nble juſtifier pour un tems ce qu'une
tre vient bientôt détruire.

Le Duc d'Orléans, pour ne rien
nettre de ce que je penſe, avoit reçu
ciel un génie & un cœur incapables
médiocrité. S'il n'atteignoit pas au
us haut degré de vertu, il falloit qu'il
nbât dans un abîme d'égaremens. Le
uvais exemple, qu'il ſuça comme
ec le lait, & le malheur d'avoir eu
ès de lui un homme de mœurs pour-
s, firent que ſes talens, qui auroient
ſe tourner du bon côté, prirent le
auvais. Si le choix des ſujets eſt né-
ſſaire lorſqu'il s'agit d'éducation, il
ſt ſur-tout à l'égard d'un jeune Prince,
pelé à être le modele de tout un
uple.

L'Abbé du Bois, centre du vice, ne
uvoit guere manquer de faire du
ince, ſon pupille, un autre lui-même,

& de donner lieu à cette épitaphe qu
quelques plaisans firent pour être mi
sur le tombeau de son illustre mere
Ci gît l'oisiveté, ou *la mere de tous l*
vices.

Enfin le libertinage, sous la protec
tion de ce Prince, ne pouvoit malheu
reusement être mieux pour prospére
Son esprit sur-tout enjoué, plein d
graces & de vivacité, savoit donner
ses passions le tour le plus propre pou
les faire applaudir & goûter. Tout e
imposoit chez lui, l'éclat du rang
l'agrément. On ne pouvoit l'écoute
sans penser comme lui, & sentir quel
quefois beaucoup plus, sur-tout ver
les dernieres années de sa vie, où c
n'étoit plus qu'un cours habituel d'ex
pressions désanimées de passion. Ce n'es
pas, comme on sait, qu'il fût fort avan
cé en âge; mais quand on a vécu en
poste, la fatigue fait sur ceux-ci ce qu
l'âge fait sur les autres. Je rentre dan
ce qui me regarde : qu'on me pardonn

ſi je me ſuis peut-être un peu trop écarté.

Le Tailleur étant venu m'ajuſter un habit ſur le corps, M. l'Ecuyer me préſenta au Prince. Il prit le tems que Madame la Comteſſe de C... étoit avec lui. Je parus, & je puis dire qu'on n'eut jamais lieu d'être plus ſatisfait que je le fus, dès cette premiere fois, de l'affabilité & de la bonté de ce généreux Maître. On me dira peut-être que la Comteſſe en eut toute la gloire. Je pourrois le croire, ſi ſon regne qui finit bientôt, & qui ne changea rien à ſes aimables qualités, ne démontroit qu'elles tenoient du naturel. En effet, tout vicieux qu'il étoit à certains égards, il étoit à d'autres, comme je l'ai déja inſinué, des plus grands, des plus nobles & des plus généreux. Pluſieurs aujourd'hui brillent encore de ſes bienfaits. Si je ne ſuis pas de ce nombre, c'eſt que je n'ai ſu en profiter à tems, ou plutôt que la Providence ſe réſervoit à faire

de moi un modele de pénitence & châtimens.

Malgré cet abord riant, je n'oub pas mon cher Chevalier. Auſſi-tôt je pus, j'allai le voir en habit de c monie, & prendre en même tems co de la Guériniere, de ſon manege & toutes les connoiſſances que j'y av Le Chevalier voyant que c'étoit tout bon, ſembloit perdre courage, & voir rien à eſpérer après cet adieu. m'abandonnes, me dit-il, mon c ami. Si j'avois cru que ce dût être ſit je me ſerois bien donné de garde me préparer tant d'ennui & de regr Il eſt sûr que s'il n'eût dépendu que lui, au lieu d'avoir lui-même des Pag comme ſa naiſſance le demandoit eût poſtulé pour l'être avec moi. eſt quelquefois le caprice du ſort, ne relever ſes avantages que pour n priver des moindres douceurs, ou mi accomplir notre malheur.

D'où te viennent ces triſtes idé répondi

ondis-je au Chevalier ? Pourquoi du
oins ne me les avoir pas communi-
ées, quand je te fis part de ce qui
uſe aujourd'hui ta peine ? Tu ſais que
n'euſſe jamais paſſé outre ; mais ſi tu
veux encore, parle, & je romps.
on, interrompit-il. Je n'aurois jamais
u à la vérité qu'entre dire & faire, il
eût une ſi grande différence : juſqu'ici
moins je ne l'avois pas encore ſi
en ſenti ; mais le ſort en eſt jeté. Tout
que je te demande, c'eſt de continuer
n'aimer, & de me le prouver en nous
yant le plus ſouvent que faire ſe
urra. Ce marché, qui n'étoit qu'un
nouvellement, fut derechef conclu,
ſcellé de mille proteſtations, qui ne
démentirent preſque jamais.

On ſe plaint ordinairement que les
ais amis ſont rares. Je le crois, & j'en
ſouvent fait l'expérience. Mais ſi on
fléchit combien les fondemens de la
part des liaiſons ſont peu ſolides, &
combien d'endroits ils ſont outre

cela ébranlés, on ne s'étonnera pas q
le nombre en ſoit en effet ſi petit. (
pourroit réduire ces fondemens à de
principaux; l'intérêt, qui eſt le gra
reſſort qui remue les cœurs, & l'ag
ment qui les chatouille. A l'égard
premier, l'expérience ne trouve que tr
combien il eſt fragile. Pour le ſecon
il le ſeroit peut-être moins, ſi l'on ét
toujours dans une égale aſſiette, &
état de contribuer au plaiſir ou d'en
cevoir. Mais comme cela ne ſe trou
guere, & que ce fondement, au cc
traire, chancele deçà & delà, il arri
qu'il n'eſt pas moins ſujet à crouler q
le premier.

Pour peu qu'on mette enſuite
fondemens en oppoſition avec ce c
peut les attaquer, l'intérêt, par exe
ple, qui détruit ſouvent d'une main
qu'il édifie de l'autre, la perfidie,
jalouſie, le caprice, une foule de tı
caſſeries, & le reſte, on ne s'étonne
pas ſeulement que les vrais amis ſoie

res, mais qu'il puiſſe s'en trouver
ux, comme on verra peut-être, le
hevalier & moi. Il eſt vrai que le dé-
on de l'intérêt ne nous domina ja-
ais ni l'un ni l'autre, & que l'agré-
ent même n'étoit entre nous deux
l'un acceſſoire. Quelle que fût notre
ſiette, gaie ou inquiete, nous nous
lérions. Du reſte, jamais de tergiver-
tion. S'il arrivoit que l'un crût avoir
u de ſe plaindre de l'autre, il le fai-
it, mais avec cordialité, & ſur-tout
ns qu'il échappât rien qui ſentît la ré-
imande, ou une certaine ſupériorité.
nfin, toujous tendres, fideles & francs,
us n'eûmes jamais qu'une diſpute pour
us être un peu relâchés. Nous le re-
nnûmes, après néanmoins nous être
eſurés; mais cet écart ne ſervit qu'à
us aimer davantage, &, comme je
i déja dit, pour jamais.

Le Chevalier, qui ne pouvoit ſe réſou-
e à me quitter, & qui connoiſſoit
ailleurs un Page nommé de Gréves,

voulut m'accompagner au Palais Roy:
pour le voir & me lier d'abord avec lı
Mon oncle, que je n'avois pas d'abo
trouvé à ſon logis, s'y étoit rendu,
nous le ſaluâmes. Après s'être réjo
avec moi du premier accueil que m'
voit fait Mr. le Duc d'Orléans, lorſq
ſon Ecuyer m'avoit préſenté en habit
Page, il nous laiſſa pour aller dîner av
Mr. le Comte de J... & lui en fai
part. Ce Seigneur n'étoit pas bien à
Cour de mon Maître. Malgré cela je ı
laiſſai pas dans la ſuite que de le ſervi
en repréſailles de l'intérêt qu'il avoit pı
à moi, & des politeſſes que j'avois r
çues de lui. Le Chevalier ayant trou
de Gréves, nous fûmes de notre cô
faire une partie de cabaret. Je liai doı
avec ce nouveau camarade. Cela ne m
fut pas inutile; parce qu'il me mit d'
bord au fait de bien des choſes, qu
je n'aurois pu apprendre qu'avec l
tems.

Nous paſſâmes toute l'après-midi à n

ırler que de Pages, & de leur rou-
ne. De Gréves, déja ancien, ne pou-
›it que me bien inſtruire. C'étoit celui
: tous que j'euſſe préféré, ſi je me fuſſe
ouvé dans l'embarras du choix, pour
›nſulter quelques camarades ſur mon
:voir. Ses inſtructions furent interrom-
ıes par un autre Page, à qui il avoit
›nné le mot, & qui vint nous avertir
ıe le Prince alloit coucher à St. Cloud.
ous vuidâmes néanmoins encore main-
s bouteilles, en attendant l'heure.
ıfin elle arriva, & nous prîmes congé
ı Chevalier, en lui faiſant promettre
· venir nous voir le lendemain.
Nous avions calculé le tems ſi juſte,
ıe le Prince étoit déja en carroſſe, &
ıe nous eûmes à peine celui de nous
›tter & de courir avec lui. Arrivé à
. Cloud, de Gréves recommença ſes
ſtructions. Je n'eus beſoin d'en rece-
›ir ni du Gouverneur, ni de per-
nne; & dès que mon tour vint pour
rvir mon Prince, je m'en acquittai ſi

bien, que je m'attirai ſes propres élog
Madame la Comteſſe de C.... q
quelques raiſons avoient obligée à ne
pas tenir compagnie, n'arriva que fo
avant dans la nuit. Elle avoit trop a
faire pour ſonger d'abord à moi; ma
le lendemain elle s'en ſouvint, & m'en
pêcha même de jouir du Chevalier co
me j'aurois voulu.

A peine fut-il arrivé, que ſans avo
preſque le tems de l'embraſſer, on m'
vertit de la part du Prince d'aller l
parler. J'obéis, ſans difficulté. Je gagn
ſon appartement, & en l'abordant
me dit d'un air riant, *que ce n'éto
pas lui qui avoit beſoin de moi, ma
Madame la Comteſſe*. Je n'étois plus
timide que je l'avois été la premie
fois. Monſeigneur, répondis-je, je ſu
ici pour obéir, ſoit à votre Alteſſe, ſo
à Madame la Comteſſe. Je n'attens qu
l'ordre, & ſuis prêt à tout. *Parbleu*
dit le Prince alors en éclatant, *on n
peut rien de plus*. *Parle*, ajouta-t-il

a Comtesse, *& vois ce que tu veux.* Oh! pour le présent, répondit-elle, je ne veux rien que sa bonne volonté; & j'en profite, Monseigneur, pour vous prier que si vous avez jamais quelqu'un à m'envoyer, vous le préfériez à tout autre. *Diable!* reprit ce bon Prince, *je ne sais trop si je dois m'y fier.* Oui, oui, Monseigneur, vous pouvez vous y fier; c'est moi, au contraire, qui n'oserois, crainte qu'il ne me trahît. Cela ne fut pourtant jamais vrai; & s'il y avoit quelque risque à courir, c'étoit bien plutôt de l'inconstance de mon Maître, pour qui la nouveauté fut toujours un des plus grands attraits. Pour qu'une femme l'eût fixé, il eût fallu qu'elle eût été un Prothée, & Madame de P. . . . . . . qui est celle qu'il aima le plus, ne le garantit pas de mille infidélités.

Ayant passé très-long-tems à répondre à plusieurs questions, soit du Prince, soit de Madame la Comtesse, on me

donna campo, & je me retirai. Le Ch
valier & de Gréves languiſſoient apı
moi. Que diable avez-vous fait ſi lon
tems, me demanda celui-ci ? Je ne ſai
lui dis-je : on m'a parlé ; j'ai répondı
& il y a plus de deux heures que j'a
rois voulu avoir du pied au cul & n
voir avec vous. Mais encore, reprit
Gréves ? Ma foi, interrompis-je, j'
déja perdu toutes les queſtions qu'
m'a faites ; & tout ce que je puis voı
dire, c'eſt qu'on s'eſt diverti, je crois
de mon air novice. Je ne l'étois néaı
moins pas aſſez, pour ignorer que
myſtere où je prévoyois que j'entrero
bientôt, demandoit au moins quelqu
ſecret. Mais, ſans le ſavoir, ou
j'euſſe été d'un autre caractere, j'e
aurois eu beſoin ſur-tout à l'égard d
de Gréves, qui étoit l'agent des amouı
du Prince, qui avoit par-là ſa confidence
& qui n'étoit ſi curieux que parce qu'
craignoit tout à la fois de perdre l'un &
l'autre. Son preſſentiment ne ſe vérifi

e trop. Je fus même tout prêt, voyant tort que je lui faisois, de quitter la rtie; mais Madame la Comtesse acnmoda l'affaire. De Gréves étoit puis long-tems Page; le Prince en oit toujours été content. Elle obtint ur lui une récompense, & il me laissa champ libre.

Ne sachant encore ni ce qui en étoit, ce qui en devoit être, nous fûmes isiblement nous divertir tous trois au ìme cabaret, où nous avions fait, le ievalier & moi, notre partie de Coédiennes. Nous la rappellâmes & la ntâmes beaucoup à de Gréves, qui avoit pas été de la fête. Sur-tout us rîmes à gorge déployée de la colie qui nous avoit tenu tous. Il n'y pas de doute qu'elle ne nous eût is encore si les Comédiennes y eussent é; mais nous nous en dédommageâes à force de boire & de chanter. Au u de colique, nous n'eûmes qu'un al de tête, qui se passa par bonheur, ns avoir besoin de neuvaine.

Le Prince étant venu pour quelqu
jours à St. Cloud, notre ami le Chev
lier s'en retourna à son gîte, mais po
prendre mieux ses mesures, & ve
passer le reste du tems avec nous.
retour au Château, on dit à de Grév
que le Prince l'avoit fait chercher.
courut recevoir ses ordres. C'étoit po
une commission qu'il devoit faire le le
demain à Paris. A peine fut-il part
qu'on m'en donna une autre. Elle
gardoit Madame la Comtesse, &
pouvoit manquer d'être bien faite,
de Gréves l'avoit reçue ainsi que m
Comme j'étois parti presqu'en mêm
tems que lui, que je n'avois qu'u
commission, & qu'il en avoit plusieur
je fus de retour beaucoup avant lu
& sans que nous nous fussions re
contrés.

Le Chevalier que nous attendions
& que je surpris mettant pied à ter
au lieu où nous nous étions divertis
veille, s'étonna lui-même de me voir

:val & arrivant au galop. Quoi, me -il, déja aux champs ? Ma foi, aux :s près, je te prendrois quaſi pour Dieu Mercure. Pas encore, lui ré- ıdis-je ; mais avec le tems cela pourra ıir. Je ſuis à toi dans l'inſtant, au oir. Je piquai & allai rendre ré- ıſe de ma Commiſſion. Madame la mteſſe en parut ſi contente, qu'elle ›mit d'en faire ma cour au Prince. ıs le fond le ſujet n'en valoit guere peine, & encore moins de nous :e courir à deux, puiſqu'il ne s'a- ›oit que d'avertir le correſpondant du :etier de Hollande, de ne pas donner s qu'elle fût venue ſe délaſſer de is à St. Cloud. Elle craignoit ſans ıte quelque conjecture fâcheuſe. Je ı vis pas moins dans les Gazettes que us exprès, qu'elle avoit non-ſeule- ıt ſuivi le Prince, mais que S. A. ›it eu quelques accès de fievre.

)e Gréves étant arrivé demi-heure :ès, je l'attendis pour aller enſemble

joindre le Chevalier. Il ne ſavoit
que j'euſſe été en commiſſion. Chem
faiſant il ſe plaignit à moi de la fatig
des ſiennes, & peſta entr'autres con
celle que j'avois eu comme lui & q
avoit trouvée faite. C'étoit bien la pe
me dit-il en maugréant, de me fa
courir là pour une pareille fadaiſe,
core eſt-ce un bonheur pour moi
avoir été, un autre auroit pris les
vans & m'auroit peut-être trahi. C
pourtant un Page, continua-t-il, & ſ
doute un tel, que nous avons laiſſ
Paris. Non, répondis-je alors, c
moi-même; je ne fais point diffic
de vous le dire, parce que je n'enr
pas moins que vous d'avoir galoppé p
un pareil ſujet. Ce ſeroit bien le diab
reprit-il. A quelle heure êtes vous d
parti? Un moment après vous, ré
quai-je, & nous arrivons preſque
ſemble.

De Gréves, qui avoit déja pris
mouche de ce que j'avois demeur

lo.

ng-tems la veille dans l'appartement
ı Prince, l'auroit ſans doute pris bien
ıvantage, ſi je n'avois ajouté que c'é-
it apparemment une ſuite du diver-
ſement qu'on s'étoit donné avec moi
veille. Comme je penſois en effet à
dernier égard, je tempêtai de ſi bonne
ace, que de Gréves ſe le perſuada.
ous nous trompions néanmoins tous
ıx. C'étoit une eſpece d'eſſai que
ıdame la Comteſſe avoit voulu faire,
ır l'uſage qu'elle m'avoit promis;
ſt-à-dire, pour en faire ma cour au
nce ſur-tout. La ſuite le vérifia bien-
. Cependant nous ne nous divertî-
; pas moins avec le Chevalier, que
ous euſſions eu tout lieu d'être con-
s. Nous lui fîmes part de nos griefs.
n rit, s'en moqua, & nous en fîmes
ant.

e Prince ayant paſſé à Saint-Cloud
:ms fixé, il reprit le chemin de Paris,
ıous avec lui. Nul ne fit d'abord
de commiſſions chez la Comteſſe

que moi. Elle ne s'en tint pas là ; mai elle m'établit si bien dans l'esprit d mon Maître, que je devins son ager presque universel. De Gréves ne doutar plus de sa disgrace, me fit connoîtı à sa mine seule que j'occupois sa plac Comme je ne l'avois ni briguée ni souha tée, sur-tout à son préjudice, je résolı de le prévenir. Ecoutez, lui dis-je u jour, je ne puis souffrir que tu me r gardes plus long-tems de si mauvais œi As-tu quelque chose contre moi, parle & je suis prêt à te satisfaire ? Surpri il ne savoit quasi que me répondre. N sois point embarrassé, continuai-je ; po moi, je ne le suis que de ta moue, il n'y a rien que je ne fasse pour ne plus voir. Moue, s'écria-t-il après mo crois-tu que je n'aie pas bien lieu te la faire ? Non, interrompis-je, & crois, au contraire, qu'il vaut mie que tu t'expliques. Hé bien donc, 1 prit-il, sache, si tu ne le sais déja, q j'étois ci-devant auprès du Prince ce q

:u es aujourd'hui. Prends maintenant ma ›lace à tous égards, & juge ſi au milieu le ta faveur tu ſerois bien aiſe qu'on ɾînt te damer le pion, & t'envoyer ›our ainſi dire paître.

N'eſt-ce que cela, m'écriai-je; je n'en doutois déja. Quelqu'autre, ſans 'embarraſſer du reſte, t'allégueroit peut-:tre que chacun eſt ici pour ſoi, & que a faveur eſt une attrape qui peut. Pour noi je penſe autrement, & pourvu que u ne croies pas que j'aie fait le moindre as pour te ſupplanter, ni même que : me ſois plu à le faire, compte que ıous ſerons bientôt auſſi bons amis que amais. Il m'aſſura que non, & que s'il ı'avoit cru le contraire, il n'auroit pas été retenu, & m'auroit depuis long-tems ropoſé de vider l'affaire. Là-deſſus je aſſurai que je ceſſerois plutôt d'être 'age, que de continuer à jouir de ſa aveur, & que j'emploierois même le eu que j'en avois pour le faire rentrer ans toute la ſienne.

Piqué de ma générosité, il ne voul
pas paroître en avoir moins. Je ne pe
mettrai jamais, me dit-il, que tu te s
crifies pour moi. Ayant à être suppla
té, je me réjouis de l'être par un au
brave garçon que toi. Du reste, je pren
mon parti, & j'attendrai que le Prin
se souvienne de moi, pour la récom
pense qu'il m'a toujours promise & qu
j'espere de lui. Récompense! interrom
pis-je : moi-même je me flate de te fai
tenir parole; & si le Prince étoit assez i
juste pour y manquer, je le croirois ind
gne d'être servi par des gens comme not
De Gréves étoit en effet un brave Gent
homme, & je l'étois trop de mon cô
pour jouir de son poste, s'il n'en avo
un qui le dédommageât.

Incertain de ce qui pourroit enco
arriver, je fus trouver Madame la Com
tesse. Je lui communiquai l'entretie
que j'avois eu avec de Gréves, & l
protestai que je remercierois plutôt
que de continuer à lui faire tort ou

ui être un obstacle. Madame la Comtesse avoit elle-même l'ame trop grande pour ne pas m'approuver, & se porter comme nous à la générosité. Dès sa premiere entrevue avec M le Duc d'Orléans, elle obtint pour de Gréves une promesse positive d'une Compagnie de Dragons, & deux jours après il en eut e brevet.

Sa joie, la mienne, & celle du Chevalier qui avoit appris notre démêlé, ut si complette, que nous la célébrâmes uit jours entiers le verre à la main. Nous invitâmes aussi nos Maîtresses à enir la partager; c'est-à-dire, de Gréves, une vieille inclination qu'il avoit; e Chevalier, sa belle Joueuse du Pharaon; & moi, Poussette, cette charmante Comédienne que j'avois promis e revoir, & qui gronda même de ce ue le délai avoit été si long. On peut uger à quels transports nous nous livrâmes. Bacchus, l'Amour, Cartes ou ez, car il en falloit à la Maîtresse du

Chevalier, se relevoient tour-à-tou
Par caprice quelquefois, l'un se passioi
noit en particulier aux genoux de s
Maîtresse, l'autre se désaltéroit, & l
troisieme remuoit le Cornet.

On se lasse de tout. De Gréves voulai
d'ailleurs joindre son Régiment, à
prendre possession de sa Compagni
avant l'ouverture de la campagne
nous terminâmes la joie commune pa
le Bal de l'Opéra. Ce plaisir ne m'éto
pas nouveau; je me l'étois donné que
quefois, & j'y avois pris goût. Nou
fûmes donc achever de nous y metti
sur les dents. Le matin, quoique nou
n'eussions besoin que de repos, nou
le renvoyâmes encore. De Gréves &
moi, ayant trouvé au Bal quelques-un
de nos camarades, nous les emmenâme
déjeûner. Une nuit de plaisir pour de
Pages, n'est rien. Ceux-ci qui étoien
frais, nous firent passer presque tout l
jour à rire, chanter & boire. Enfin
épuisés de toute façon, nous reme

âmes nos Maîtresses chez elles, &
ìmes nous reposer tranquillement chez
: Chevalier.

Comme j'étois dans le voisinage de
ıon oncle, je fus le lendemain lui
onner le bon jour, & lui demander
dîner pour nous. Il me trouva si abattu
: si défait, qu'il me jura qu'il avoit
eine à me reconnoître. Il me fit même
ne vive mercuriale. Fi, me dit-il, est-
:-là se divertir ? c'est plutôt s'assommer.
: ne suis pas, continua-t-il, ennemi
:s plaisirs; mais peut-il y en avoir
ıand on les pousse à cet excès, & qu'on
sque sa santé & peut-être sa vie ? Mon
ıer oncle avoit bien raison. Les jeunes
:ns, que les passions aveuglent, ne
énagent souvent ni corps ni ame. Ils
quent effrontément l'un & l'autre;
usieurs même s'en font gloire. Mais
ı'il est à craindre pour eux d'être un
ur cruellement ramenés de cet abus !
:s infirmités, la maladie, suites iné-
tables de leurs excès, les attaquent,

Le corps souffre, l'ame gémit, & masque tombant, il ne reste que honte, les regrets, & quelquefois désespoir.

Quoique je n'eusse pas fait alors to tes ces réflexions, je ne laissai pas q de sentir mon tort, & de le reconnoît avec mon oncle. Je ne doute pas q je ne lui eusse déguisé la cause de m air abattu, s'il ne m'avoit appris qu avoit été me chercher plusieurs fois Palais Royal, & qu'on lui avoit dit q j'étois à me divertir avec de Gréve Il ignoroit encore la récompense celui-ci, & son départ. Je le réjou de cette nouvelle. Elle le calma, & envoya ordonner à dîner pour no quatre. Je retournai à mes amis, je l amenai; mais ce fut la comédie av le Chevalier, lorsque mon oncle, q ne savoit pas qu'il eût été des nôtre s'en apperçut à son air, presqu'au délabré que le mien. Quoi, vous auss Monsieur, lui dit-il? Moi, répondit

hevalier; je ne ſai, Monſieur, ce que
ous entendez par-là. J'entends, reprit
on oncle, que vous ſerez bien heu-
ux tous tant que vous êtes, ſi vous
e crevez pas de la débauche que je
ous ſoupçonne d'avoir faite.
Débauche, interrompit le Chevalier,
Turément, Monſieur, vous vous trom-
ez, du moins à mon égard. Il eſt vrai,
outa-t-il, que ces Meſſieurs m'ont en-
aîné au Bal, & que n'ayant point
utume de paſſer les nuits, je vous
rois peut-être un peu fatigué. Du
ſte, je ne voudrois pas avoir à me
procher ce qu'ils peuvent avoir mé-
té. Un éclat de rire qui nous prit à
Gréves & à moi, auroit démonté
ut autre. Pour lui, il ſe tourna vers
us, & nous défiant d'un ſérieux à
acer : Parlez, dit-il, ſi vous oſez, eſt-
que j'ai fait le libertin comme vous?
h que nenni, répondit de Gréves, vous
es un Saint ; & ſi nous diſions le
ntraire, je gage que Monſieur ne
us croiroit jamais.

En effet, ſi mon oncle n'avala
la pillule, du moins il le parut. Il
ſervit de l'exemple du Chevalier, p
renouveller la morale qu'il m'avoit d
prêchée, & pour conclure que des p
ſirs capables de donner l'air que n
avions, nous ouvroient d'emblée
petites-maiſons. En attendant, il o
à chacun de mes amis une place
près du feu, & nous en approcha
la converſation changea. De Gré
en fut preſque l'unique objet. Mon or
le félicita d'être Capitaine comme l
mais comme plus ancien, il lui do
tous les avis que l'expérience auto
toujours dans un vieil Officier. Pend
ce tems-là le dîner qui s'apprêtoit
ſervi. Nous nous oubliâmes aſſez lo
tems à table. Mon oncle eut la co
plaiſance de nous tenir compagnie j
qu'à la brune; mais après il fut en ch
cher une plus ſortable pour lui, & no
laiſſa nous trois.

Ne ſachant que faire, de Gréves p

ſa de retourner au Palais Royal, de
r repoſer encore juſqu'au lendemain,
ſe préparer enſuite & de partir. Nous
nes ce qu'il voulut. J'appris en arri-
nt que le Prince m'avoit fait deman-
r le même matin. Il s'étoit ſouvenu
paremment que le congé de huit jours
'il m'avoit donné étoit expiré, & que
devois être rendu. Pour me donner un
d'exactitude, je courus recevoir ſes
dres. Ils ſe bornerent à m'envoyer
ez la Comteſſe, qu'il n'avoit preſque
s vue, diſoit-il, faute de moi, &
ur lui dire de venir ſouper avec lui.
fis ma commiſſion ſur le champ. Ma-
me la Comteſſe me ſuivit de près,
algré une nombreuſe compagnie,
'elle congédia ſans doute. Je les ſervis
e-à-tête à ſouper. Je demeurai ſeul
ec eux un moment au deſſert. Je ne
ſi l'on ne s'étoit pas encore apperçu
mon air haraſſé; mais il n'en fut
eſtion qu'alors, & il fallut ſatisfaire
mille jolies queſtions.

Le Prince me demandant si de Grév
étoit parti; je répondis que non; qu
ce ne feroit que le lendemain, & qu
si j'osois je supplierois encore pour qu
me fût permis de le conduire. Oh
pour cela non, répondit Madame
Comtesse. L'air fatigué que je vo
vois, me fait craindre que nous n
vous reverrions plus. Cependant ma d
mande me fut accordée. Sur le cham
je me retirai, pour venir en faire pa
à mes amis, & me reposer, afin d'êt
en état de célébrer les derniers adieu
Plusieurs Pages se joignant à nous
nous fîmes le lendemain cortége à d
Gréves. Nous l'accompagnâmes en fiac
jusqu'au Bourget, où il prit la post
pour se rendre à Mézieres, lieu de s
Garnison. Avant que de nous quitter
nous dînâmes encore ensemble; & s'
y eut des larmes répandues, je cro
qu'elles ne pouvoient guere être qu
de vin.

De retour au Palais Royal, & libr
dan

ıns mes fonctions, je nageois comme pleine eau. Je goûtois dans ma fa-ur tout ce qu'un jeune homme peut ouver de plus flateur ; mais bientôt e fut troublée par la disgrace de ma enfaitrice, que je supportai peut-être oins patiemment qu'elle. Pendant son il, mon illustre Maître ne laissoit pas e de voltiger çà & là. A la fin Ma-me la Comtesse perdit le droit de le er ; c'est-à-dire, autant qu'il pouvoit tre. La Desmares, fameuse Comé-enne, prit sa place. Ce n'étoit pour-ıt qu'un amour renouvellé des Grecs. y avoit maintes années que le Prince n étoit lassé ; mais faute d'autre, il it déja retourné là plus d'une fois, c'est ce qu'il fit encore. Ce retour, ıt je m'apperçus bientôt, me navra qu'à l'ame. Je le trouvois si indigne, j'en eusse volontiers fait la leçon à n Jupin ; mais je craignois que cela boutit qu'à m'attirer aussi sa foudre : lgré bon-gré il fallut changer de route.

Pénétré de l'inconſtance qui m'
obligeoit, je ne pus m'empêcher d'all
marquer ma douleur à celle que
croyois devoir être encore plus afflig
que moi. Point du tout : loin d'êt
triſte, comme une poule qui aurc
perdu ſon coq, je la trouvai auſſi ga
que ſi elle en eût déja recouvré quatı
Avancez, avancez, me cria-t-elle de
loin qu'elle m'apperçut; pourquoi do
ne vous vois-je plus ? Ah! Madam
m'écriai-je. Je ſais, interrompit-ell
ce que vous voulez me dire; mais
bon chat, bon rat. Ah! Madame, r
pris-je encore; quel goût, quel capric
le ciel éclaira-t-il jamais rien de parei
Bon, bon, ajouta-t-elle, je ſuis ſu
qu'en pareil cas un jeune Plumet comn
vous cauſeroit beaucoup plus de regr
que je n'en ſens & que je n'en ſenti
jamais. Cela eſt bien flateur, Madam
que n'eſt-il auſſi vrai! mais il y a ta
de choſes qui me diſent le contrair
que je n'en ſens pas moins la doule

qui m'amene. En effet, ce compliment ne servoit qu'à me rendre plus équivoque ce que j'en devois penser; & je ne l'en eusse jamais crue, si elle n'en fût venue à d'autres preuves qui ne souffroient point de difficulté. Plus constant dans ma reconnoissance que mon Maître dans ses feux, je ne lui en donnai pas seulement alors de vives marques, mais encore plusieurs fois depuis.

Ce changement du Prince, comme je l'ai déja remarqué, n'en apporta aucun dans la faveur où j'étois auprès de lui. Bien-loin d'y donner la moindre atteinte, il l'augmenta jusqu'au point de me rendre le compagnon de ses plaisirs, plutôt que le messager. C'est sans doute à mon caractere facile & prompt à goûter tout ce qui pouvoit flater les sens, que j'eus en partie cette fatale obligation. Le Prince n'eut peut-être jamais trouvé, malgré ma jeunesse, un Page qui se moulât aussi-tôt & si

parfaitement à ſon goût & à ſes ma-
nieres. Triſte éloge ; malheureuſe va-
nité ! De tant de beaux talens, il ne m'en
reſte aujourd'hui que le regret de les
avoir eus.

Le ciel, à qui ſeul appartient de tirer
du mal un bien, s'y eſt plu à mon égard.
Mes talens ne ſervirent qu'à ma ruine.
Le Prince me chériſſoit trop pour m'é-
loigner par quelque récompenſe ſolide;
& moi trop enivré, je ne laiſſai pas
ſeulement échapper les occaſions, mais
je diſſipai encore follement ſes libéra-
tés. Sa mort ne fut pour moi qu'un pre-
mier abîme ; mille autres s'ouvrirent
enſuite ſous mes pas. Tombant enfin
dans le plus horrible de tous, j'y trouvai
& trouve encore la juſte expiation de
mes égaremens.

L'Abbé du Bois, j'ai tremblé juſqu'ici
à le nommer, ne ſervit pas peu à me
dreſſer. Il devint mon Pédagogue, à
peu-près comme il avoit été celui du
Prince. Si ſes maximes, fort différentes

e celles que j'avois reçues jusque-là, ·ouvoient quelquefois de l'opposition n moi, il savoit me les faire goûter e façon à me faire rougir d'un reste e retenue qui pouvoit encore faire ma loire. La Religion, la Morale dans les ıains de cet Ecclésiastique, étoient .res qu'un couteau dans celles d'un ırieux. Son caractere ne servant qu'à lever l'horreur de ses préceptes, j'en ıs plus d'une fois saisi en les écoutant. : Prince m'eût dit les mêmes choses, ıe je n'en eusse pas été à beaucoup près frappé. La raison de cela est, je crois, ıe le vice, toujours laid, l'est infiniment davantage dans un homme vêtu ı défenseur de la vertu. A la fin, j'eus malheur de m'y accoutumer tellement, que l'habit même de l'Abbé servit à m'en imposer.

Depuis long-tems il avoit l'intendance s plaisirs ou des voluptés du Prince: oi, je n'en fus d'abord que le cour:r; mais, graces à mon goût, j'en

devins bientôt comme lui le précurseu
& quelquefois mon avis prévaloit mên
sur le sien. Il fut pourtant toujours bea
coup meilleur limier que moi, ou plut
je ne le fus jamais; mais lorsqu'il avo
découvert le gibier, j'allois souvent
reconnoître; & si mon rapport s'acco
doit avec le sien, on lui lâchoit le trai
& il alloit l'arrêter. Combien de jeun
filles, qui peut-être seroient toujou
demeurées vertueuses, tomberent da
le vice attirées & séduites par cet i
triguant Ecclésiastique.

Le Prince trop constant dans son i
constance, ne se lassoit jamais de no
veauté. Quelquefois l'Abbé ne pouva
suffire à lui en trouver, nous allio
tous trois en chercher dans les lieu
publics, bravant les inconvéniens.
est vrai que le Lieutenant de Polic
toujours averti par l'Abbé, avoit so
de pourvoir à notre sûreté. Une escoua
d'Archers, sans que le Prince en s
rien, environnoit ordinairement le li

ì nous étions; pour du reſte, nous
lions à la garde de Dieu. Ce manege
'oit commencé long-tems avant mon
ıil. Jamais le Prince n'y avoit eu au-
ıne mauvaiſe aventure : mais cette
·écaution dont j'ai parlé nous ayant
ıe fois manqué, il nous en arriva
ıe qui penſa nous coûter cher, & où
Prince & mon collegue me dûrent
ı quelque ſorte la vie.

Un ſoir ayant revêtu nos habits cou-
ır de muraille, & étant ſortis ſans
'uit par la fauſſe-porte ordinaire, nous
ous rendîmes à la porte Saint-Roch,
ıez une digne connoiſſance de l'Abbé.
'étoit ſur-tout dans ces ſortes de parties
ì le Prince prenoit le plus de plaiſir,
ırce qu'il y trouvoit plus de diverſité.
omme l'envie lui étoit ſurvenue tout-
coup, le Lieutenant de Police n'avoit
alheureuſement pu être averti. Nous
en fûmes pas moins notre train. Ar-
vés, nous entrâmes. Tout étoit tran-
ɯille dans ce lieu. On paroiſſoit n'at-

tendre que notre pratique, & nous fûmes reçus avec joie. Après la visite « toute la marchandise qui étoit là, Prince, qui n'étoit pas encore conte de cette variété, envoya par la vill La Maquignonne elle-même sortit : ur demie-heure après elle revint avec r renfort de quatre, & on s'en tint-là.

Comme elle avoit apparemment d peuplé le quartier, trois Officiers che chant à prévenir les besoins de la can pagne, & ne trouvant rien à leur g nulle part, vinrent à la piste où no étions. Ils frappent, on ne répond poin Ils redoublent, mot encore. A la fin i jurent, tempêtent & enfoncent la port Il n'y avoit là ni qualité ni rang qu tînt : d'ailleurs il n'en étoit pas question & le Prince en avoit laissé toutes le marques à son Palais. Il n'y a point d doute que nous n'eussions tous ensembl partagé tranquillement le plaisir, si o ne s'étoit avisé de vouloir le garder por nous seuls, Mais ces Officiers, qui n'en

ıdoient pas raillerie, piqués non-ſeu-
nent de ce qu'on n'avoit pas voulu
ır ouvrir, mais de ce que nous avions
t fois plus de butin qu'il ne nous en
.oit, tomberent ſur nous l'épée à la
ıin, & vouloient commencer par nous
filer.

L'Abeſſe de ce ſaint lieu, & toutes
; Nones, pouſſerent des cris horribles.
ɔtre Abbé, auſſi poltron qu'elles, en
de même; mais le Prince & moi, ſau-
ıt à nos épées, nous nous mîmes en
t de défenſe. Le danger où je le
yois, & ſur-tout ſon exemple, m'a-
nerent tellement, que du premier
.ıp d'épée que je portai de ma vie,
.ı jettai un ſur le carreau. Ce n'eſt
; que je fuſſe alors grand Grec, les
nes à la main, ni que je l'aie même
ıais été: mais comme dit Rodrigue
ıs le Cid de Corneille, on a tou-
rs *aſſez de force*, quand on a *aſſez
cœur*. Les deux braves qui reſtoient,
nirant mon courage, ou peut-être

craignant pour eux le même ſort
leur camarade, rengainerent & me t
dirent la main en ſigne de paix. N
parbleu, Meſſieurs, leur dis-je, la
tie eſt a préſent égale ; il faut ou déc
per & enlever même votre compagn
ou voir ce qui en ſera. Le Prince
beſoin de m'arrêter. Comme je le dev
çois de deux pas pour le mettre à c
vert, & que j'étois ſeul, pour a
dire, à faire face, il me prit le b
& me dit : » Non, il faut toujours f
» quartier à l'ennemi, quand il le
» mande ». C'étoit mon Maître,
béis.

La paix étant faite, nous en pr
tâmes pour nous retirer. Ce ne fut
pendant qu'après avoir attendu le C
rurgien. Je ſuis sûr que s'il n'en
point venu, le Prince, de retour,
roit eu la générosité d'envoyer le ſi
mais bientôt il en arriva un. La p
du bleſſé fut ſondée. Quoiqu'à d
doigts du teton, elle fut jugée n'

;mortelle. Là-dessus le Prince sortit, nous le suivîmes.

L'Abbé, revenu de sa frayeur, & plus itent que le Prince, lui dit pres- 'en sortant : Que dites-vous de ce :ve, Monseigneur? ne mérite-t-il pas n que nous lui fassions avoir un Ré- nent ? » Sans doute, répondit le Prince; mais poltron comme tu es, : suis surpris que tu ne parles pas plutôt de le garder ». Fort bien, re- t-il, gardons le, & faisons-en un r un Capitaine des Gardes. Passe ır cela, répliqua le Prince. Mais si bravoures les mieux placées sont elquefois mal récompensées, il n'est étonnant que celle-ci ait été ou- ée.

Cependant elle ne le fut pas tout-à- :. Etant rendu, & ayant vu mettre Prince au lit; je fus chercher le mien. lendemain que j'y étois encore, mon :le & le Chevalier que je n'avois vu puis quelque tems, vinrent m'y sur-

prendre. Je me levai, & comme j'ét
à ma toilette, on vint me demander
la part du Prince. Ne sachant ce q
ce pouvoit être, je laissai ma comp
gnie, & me dépêchai d'aller. En e
trant, j'apperçus deux Messieurs qui r
saluerent, & que je crus reconnoît
pour mes Officiers de la veille. C'ét
eux en effet, qui ayant apparemme
été instruits, après notre sortie,
celui à qui ils avoient eu affaire, étoie
là pour demander excuse, ou gra
Le Prince me l'apprit lui-même. » Voi
» me dit-il, tes amis d'hier; qu'
» veux-tu faire » ? Moi, Monseigneu
rien de plus que ce qu'ils savent e
mêmes; c'est-à-dire, leur montrer,
le faut, l'intérêt que je prens à m
Prince, & que je sais imiter sa b
voure. » Qu'en pensez-vous, Messieu
» reprit-il, en s'adressant à eux? N'e
» ce pas là un garçon aussi génére
» que brave? Assurément, Mons
» gneur, répondirent-ils. Hé
» ajouta-t-i

ajouta-t-il, puiſqu'il ne vous veut point de mal, je ne vous en veux point non plus. Pour de ſon ſecret, j'en ſuis sûr, & du vôtre auſſi; car je ne crois pas que l'affaire vous faſſe aſſez d'honneur pour que vous en ouvriez la bouche. Allez donc; mais attendez un moment. » Il tira en même tems une ɔurſe de deux cents louis, qu'il m'a-ɔit déja préparée. « Tenez, pourſuivit-il, ſoyez témoins de la récompenſe que je lui donne, & tâchez cette campagne d'en mériter autant contre l'Ennemi. » Ils ſe retirerent confus, moi je fus joyeuſement, avec ma urſe, rejoindre mon oncle & le Chelier.

Voilà de quoi vous donner bien à ıer, leur dis-je en la jettant ſur une ɔle, & faiſant là-deſſus une pirouette. l'un ni l'autre ne ſavoit ce que cela uloit dire; je le leur appris. Le Chelier m'embraſſa & me félicita. Pour ɔn oncle, peu s'en fallut qu'il ne me

battît. Je ne voudrois pas, me di
d'un grand sérieux, qu'il vous vînt to
les jours une pareille bourse au mê
prix. Et moi bien, répondis-je un p
trop machinalement. Cela le fâcha à
point qu'il pensa s'en aller sans que
pusse l'arrêter. Il demeura pourtan
mais en me faisant convenir que j'av
tort, & que si Monsieur le Duc d'O
léans avoit besoin de quelques av
ce seroit de ne pas s'exposer ainsi,
personne avec lui. Je voulus leur
nir parole, & les régaler à dîner. J'
voyai au *Mai* dans la rue de Ric
lieu. Cependant nous fûmes faire
tour dans le Jardin, & l'heure é
venue, nous nous rendîmes au b
quet, où nous achevâmes de nous
commoder, mon oncle & moi.

Le Prince néanmoins, prenant de
même l'avis dont mon oncle préten
qu'il eût besoin, rabattit un peu de
goût pour les lieux publics. La D
mares s'en trouva mieux pendant q

ıe tems ; Pouſſette de même : c'eſt
nſi que s'appelloit ma Comédienne,
ıi par un haſard, que je nomme au-
urd'hui fatal, ſe trouva niece de celle
: mon Maître, & par conſéquent un
u trop à ma portée. Mes premiers
uis m'avoient tellement frayé le che-
in de ſon cœur, que non-ſeulement
n'en fut plus jamais queſtion, mais
ı'elle ne vouloit pas même d'autres
éſens. Elle congédia auſſi pour l'a-
our de moi ſon Mouſquetaire. Elle
fit en ma préſence, & d'une façon
ſſi comique que franche. Ecoutez, lui
t-elle un jour que nous étions en-
mble, tu n'es pas vieux, mon pauvre
iquenai, mais pourtant tu es ſi uſé,
ı'un vieillard & toi reviennent bien
même. J'aime les jeunes gens, tu
ſais, mais ce n'eſt pas tout, il me
ut auſſi quelque choſe de plus que
pparence. Tu conviendras que c'eſt
ut au plus ce qui te reſte aujour-
ıui. Ainſi contente-toi du paſſé, &

laisse-moi, finit-elle en se tournant d
mon côté & m'embrassant, jouir ici c
ce que je regrette en toi, & que tu n'a
plus.

Briquenai (c'étoit le nom de c
Mousquetaire) répondit à-peu-près si
le même ton. Je suis fâché, ma che
Poussette, de ne pouvoir plus faire to
affaire. On ne sauroit, comme tu le sai
être & avoir été. C'est ce que je r
grette encore plus que toi. Mais qu
faire ? je sens trop que tu as raison
& qu'usé comme je suis, il me fa
aussi du plus neuf. Enfin quittons-nous
puisque le destin le veut; mais si je n
puis être ton amant, souffre au moin
que je demeure ton ami. Oh! pour ce
oui, répliqua-t-elle. Elle lui tendit
main, & le marché fut conclu.

Poussette, jolie, aimable, étoit en
core dans le plus bel âge. Loin de n
coûter, elle m'eût donné du sien; ma
avec tout cela, elle n'en faisoit p
moins un fort sot marché. Elle ne po

'oit tout au plus compter ſur moi, qu'autant que la Deſmares pouvoit ompter ſur le Prince; c'eſt-à-dire, quelquefois en paſſant, & bientôt point du out. Mais aimer & raiſonner, ſont eux choſes incompatibles. En conluant ſon marché avec Briquenai, nous cellâmes le nôtre. Il fut témoin des roteſtations que les jeunes gens ne ont que trop facilement en pareil cas, i cela ſe peut dire ici, où il ne s'aiſſoit que de ſe voir, de s'aimer : à lus forte raiſon quand il s'agit de ce u'il y a de plus ſérieux, & où l'on e débite pas ſeulement des proteſtaions, mais des ſermens, comme une nonnoie courante. A moins que la mode 'efface le crime, je ne le crois pas noins grand dans le cas d'amour, qu'en 'autres; & quelquefois bien plus, uand on trompe & ſéduit par-là de eunes perſonnes incapables de l'être utrement. Je ſai que cette monnoie ſt en diſcrédit; mais il s'en trouve

néanmoins tous les jours qui ſavent l
donner de la valeur, ſans beaucoup s'e
enquérir pour la conſcience.

Le Prince, après le riſque qu'il avo
couru, ne faiſoit diverſion à la De
mares, que par les nouveautés qu
l'Abbé pouvoit lui procurer. Comme
n'en étoit pas tout-à-fait alors, comm
il fut depuis pendant la Régence,
fruit nouveau étoit moins commun a
Palais-Royal. C'eſt ce qui le rendo
plus aſſidu auprès de ſa Comédienne
où il trouvoit tout-à-la-fois les charme
de la Grece, de Rome, & d'ailleurs
ce qui a même fait croire qu'il l'aimoi
alors autant qu'il eût jamais fait. Ce
pendant l'Abbé, qui n'étoit pas moin
rebuté que le Prince, des lieux publics
faiſoit tout ſon poſſible pour le guéri
de cette envie. Il trottoit & galoppoi
de tous côtés, & moi ſouvent aprè
lui. Quand il étoit bien ſûr que le gibie
étoit de miſe, je n'avois pas cette peine
& il l'amenoit tout de ſuite. S'il étoi

quivoque, alors il falloit ma voix, on ne tentoit rien que je n'eusse décidé. Ce qui m'avoit attiré ce pénible emploi, c'est que l'Abbé, qui n'étoit rien moins que délicat, & qui piquoit toute sorte de haridelles, avoit voulu plusieurs fois faire passer une laidron pour belle, & une Messaline pour une Vestale. Moi qui n'avois le goût ni gâté ni usé, & qui devenois tous les jours plus connoisseur, j'étois pris pour arbitre, & par-là on évitoit au Prince la dépense & le dégoût.

Parmi celles que l'Abbé coucha de ce tems-là en joue, je me souviens d'une grisette assez jolie pour qu'il l'eût amenée d'emblée, si elle n'avoit résisté à toutes ses épreuves. Malgré cela il en étoit tellement enjoué, qu'il ne cessoit presque d'en parler, & toujours avec une espece de transport. Le Prince las de l'entendre, me députa pour aller voir ce qui en étoit, & si elle valoit la peine qu'on passât en sa faveur le taux or-

dinaire. Je me rendis donc aux Cha
niers des Innocens, où elle tenoit u
petite boutique de galanteries. Je
trouvai en effet, non pas belle, ma
assez jolie pour que je m'intéressasse
son sort. Mon inspection en avoit dé
sauvé plusieurs, qui avoient même
tiré de la dispute entre l'Abbé & mo
La pitié m'eût encore fait sauver cell
ci, si notre débat, plus fort qu'à l'o
dinaire, n'eût porté le Prince à voulo
s'éclaircir par ses yeux. Ce fut le malhe
de cette pauvre fille. L'aventure est si
guliere, & montre tout ce que pe
l'amour, le caprice, ou plutôt la biza
rerie.

Il suffisoit que le Prince regardât
résolution comme un jeu, pour ne pens
qu'à l'exécuter. L'Abbé ne pouvoit l'a
compagner, parce qu'il eût tout gât
Pour moi, qui ne m'étois montré à
Grisette que pour lui acheter quelque
bagatelles, je le conduisis à sa boutique
Il s'étoit mis à la Bourgeoise; & mo

Petit-Maître, tel que j'avois paru premiere fois. Chemin faisant, le ince songea que pour bien jouer la médie, il falloit nous donner des ms postiches. Il prit celui de Lucas, ec ordre de ne point m'y tromper; pour ne pas tomber dans le cas, il outa qu'il m'appeleroit le Chevalier. ous arrivâmes; je parus le premier, la Grisette ne me remettoit seulement s.

Monsieur Lucas qui étoit derriere moi, montra. Voici, Mademoiselle, dis-je la Grisette, un chaland que je vous nene. C'est un Bourgeois de mes amis, rt galant-homme. Il a besoin de tout que vous avez de plus beau, palaes, manchons, rubans, coëffures de ıze, le tout pour faire présent à sa aîtresse. « Non, non, Mademoiselle, répondit le bourgeois Lucas, Monsieur le Chevalier est un Petit-Maître qui se moque; je n'ai, graces à Dieu, point de Maîtresse » Quoi, point de

Maîtresse, interrompit gaîment la jeu
Marchande ! il faut, Monsieur, en fai
une, & m'acheter, s'il vous plaît, tou
ma boutique. « Passe pour votre bo
» tique, répondit Monsieur Lucas, q
» me paroît belle & jolie ; mais po
» de Maîtresse, à moins qu'elle n'a
» vos charmes, ne m'en parlez pas.
Voyez-vous, interrompis-je ? Vous ai-
menti, Mademoiselle, quand je vo
ai dit que Monsieur Lucas étoit galan
Vraiment non, reprit-elle, & d'ailleu
son air le dit assez. Mais ce n'est p
de quoi il est question ; il s'agit, Me
sieurs, de ce que vous souhaitez.

« Je souhaite, répondit Monsie
» Lucas ; ma foi, Mademoiselle, vo
» me l'avez fait oublier ; montrez to
» jours ce que vous avez de plus bea
» ainsi que l'a dit Monsieur le Chev
» lier ; c'est ce que je veux. » M
encore, reprit-elle en riant, que vo
faut-il, à quel usage ; est-ce po
homme, est-ce pour femme ? « No

» non, ma foi, répartit férieufement » Monfieur Lucas, pas pour femme, » mais pour homme. » Là-deffus la petite Marchande déploya tout ce qu'elle voit, tabatieres, couteaux, cifeaux, oucles, jarretieres, cordons de canne; : de tout cela, Monfieur Lucas & 1oi, remplîmes nos poches.

La petite Marchande n'avoit jamais rouvé de pareils chalands. Pour moi, : lui dis que je n'étois pas Monfieur .ucas, que j'avois une Maîtreffe, & ue je voulois tout au moins lui faire réfent d'une palatine, d'une boëte à 1ouches, & fur-tout d'une piece de uban couleur de feu, pour mettre en éfefpoir. Tout cela n'étoit que pour longer le tems, & donner à Monfieur .ucas celui de lorgner tout fon faoul, : de faire l'agréable. Perfonne ne s'y ntendoit mieux que lui, quand il vou-)it s'en donner la peine. La petite Marchande lui plaifoit; & il réuffit fi ien à plaire lui-même, qu'elle lui

demanda s'il étoit donc marié, pu
qu'il n'avoit point de Maîtreſſe, & da
quel quartier il demeuroit. «Pour mar
» répondit Monſieur Lucas, non; m
» pour mon quartier, quoiqu'il ſoit f
» éloigné, cela n'empêchera pas que
» ne vienne quelquefois vous acheter
Acheter, répondit-elle! Oh Monſieu
ſans même qu'il ſoit queſtion de ce
vous pouvez, comme bien d'autre
venir quand il vous plaira vous repo
dans ma boutique, ou même y entre
ſi cela vous fait plaiſir. C'eſt tout
que Monſieur Lucas demandoit; il n'
falloit pas davantage. Cela dit, no
ſortîmes, en promettant d'uſer de
courtoiſie.

On ne peut s'imaginer à quel po
le Prince paroiſſoit ſatisfait, après av
quitté cette Griſette; il en faiſoit pr
qu'autant d'éloges que l'Abbé. « (
» diable avois-tu les yeux, me dit-
» pour ne pas voir que cette fille
» une des plus jolies de Paris? «]

ffet, Monſeigneur, répondis-je tout
apot, je crois que j'avois la berlue.
N'importe, ajouta-t-il, la place ne
me paroît pas imprenable, & je veux
l'attaquer dans les formes. » Hélas!
mateur de nouveautés, c'en étoit bien
ne pour lui; & ſans une ſingularité
uſſi burleſque, peut-être n'eût-il jamais
›ngé à filer le parfait amour.

Arrivé au Palais-Royal, l'Abbé nous
attendoit. Ce fut alors qu'il triompha
: l'éloge que le Prince avoit fait de
›n goût, en dépit du mien. Mais c'eſt
›ut ce qu'il en eut. Il ne pouvoit en-
er dans le projet qu'avoit formé le
:ince; il eut tout le tems de barbotter
ıns les rues, tandis que pendant ſept
huit jours j'eus la plus facétieuſe
›médie. Le Prince, ſans rien démordre
ı plaiſir qu'il avoit réſolu de ſe donner,
'ordonna de me tenir prêt pour re-
urner dès le lendemain voir ſa Gri-
:te. Et moi, dit l'Abbé, que devien-
ai-je pendant ce tems-là? « Tout ce

» que tu pourras, répliqua le Princ
» Pour moi je pousse mon aventu
» avec le Chevalier, & j'aime mie
» en conter à ma Grisette, & m'e
» tendre appeller Monsieur Lucas, q
» de jouir des distinctions & des f
» veurs de la Dame la plus hupp
» de la Cour. » Ah! ah! s'écria-t-
en voilà bien d'un autre; il ne no
manquoit plus que cela. Hé bien, vo
irez donc de votre côté & moi du mie
« Oui, dit encore le Prince; mais pren
» garde de ne pas t'aller faire coup
» la gorge, comme tu sais l'avoir d
» échappé une fois. »

Le lendemain, sans y manquer, no
courûmes à la même heure que la veill
jouir des offres de la Grisette; c'est
dire, nous reposer dans sa boutiqu
& attendre qu'elle eût auné quelq
peu de ruban pour y entrer. L'ava
tage que nous tirâmes de ce petit
tardement, fut d'apprendre qu'elle s'a
pelloit *Gothon*. « Votre serviteur, M

demoiſelle Gothon, dit Monſieur Lucas, en mettant le pied dans la boutique; nous ne négligeons pas, comme vous voyez, de profiter de votre honnêteté. Voilà ce que c'eſt, vous d'avoir tant de charmes, & moi qui ne voulois point de Maîtreſſe, de ne ſavoir à préſent ce qui en ſera. » Quoi, ṙpondit-elle, ſeroit-ce bien-là le ſujet ẹ votre viſite? « Aſſurément, répliqua mon Maître Lucas, demandez plutôt à Monſieur le Chevalier. » Oh! pour ẹla répondis-je auſſi-tôt, je puis vous ſſurer, Mademoiſelle, que depuis hier ſonſieur Lucas n'a ceſſé de me parler ẹ vous, & qu'aujourd'hui il ne m'a oint laiſſé en repos que je ne vous aie amené. Quel conte, répondit-elle vec un petit air de ſatisfaction; je ſerois op glorieuſe, ſi je croyois que mes oibles charmes euſſent tant de pouoir.

Il ne fut pas difficile à Monſieur Lucas e battre en ruine cette précieuſe mo-

destie. Il le fit d'une maniere si natu relle & si coulante, que Mademoisell Gothon ne prit peut-être jamais tan de plaisir à s'entendre contredire. Ce pendant se croyant obligée de déguiser elle appella par minauderie une de se amies de la boutique vis-à-vis. On s'i magineroit quasi que ce mal-à-propo devoit déranger nos affaires. Nous l crûmes d'abord, mais rien au contrair ne pouvoit mieux les accommoder. J croirois même que Mademoiselle Gotho l'eût fait à dessein, si son amie entrant n lui eût dit en approchant de son oreille mais assez haut néanmoins pour qu nous l'entendissions : J'ai promis pou toi & pour moi, & l'on viendra nou chercher. Monsieur Lucas, faisant l'a gréable & l'inquiet, voulut savoir d quoi il s'agissoit. Mademoiselle Gotho pria son amie de n'en rien dire ; mai celle-ci, qui étoit une bonne petite re jouie, & qui ne s'imaginoit pas qu sa camarade voulût faire la réservée

s'écria : Bon, bon! plus on eſt de foux, plus on rit. Nous allons, Meſſieurs, continua-t-elle, ce ſoir au Bal, ſi vous voulez être de la partie, je vous dirai où c'eſt. Tu me le paieras, Babet, tu me le paieras, cria la méchante Gothon; mais on voyoit bien au travers de cette menace, que l'indiſcrétion la chatouilloit.

Mademoiſelle Babet, c'étoit le nom de cette petite indiſcrette, remarquant comme toute autre auroit fait, que le danger n'étoit pas ſi grand, acheva, & nous apprit le lieu du Bal. Elle s'offrit même de nous y mener. Trouvez-vous, nous dit-elle, vers minuit à la porte du Charnier, vous nous verrez monter en carroſſe, & vous nous ſuivrez. Monſieur Lucas remercia Mademoiſelle Babet d'une maniere à lui faire approuver encore davantage ce qu'elle avoit oſé dire. Je fis auſſi de mon mieux pour qu'elle n'eût rien à ſe reprocher à mon égard; & afin de me mettre aſſez dans

ses graces pour que je pusse m'amuse avec elle en cas de besoin. La terribl Gothon néanmoins tenoit toujours bon & paroissoit souffrir mortellement d toutes les avances de son amie. A l fin elle s'appaisa, & faisant la géné reuse, elle dit, que puisque le vi étoit versé, il falloit bien le boire.

Monsieur Lucas ne manqua pas d s'épuiser à reconnoître ce grand effor de générosité. Pour y faire paroli, o plutôt pour n'échapper rien de ce qu pouvoit le signaler, il offrit masques dominos, carrosses, & le reste. Il s trouva par malheur qu'elles n'avoien besoin de rien de tout cela, & Made moiselle Gothon moins encore qu l'autre ; car elle poussa la sévérité d ses remercîmens, jusqu'à dire qu'elle e avoit trois ou quatre de rechange. Mon sieur Lucas fut donc obligé de rengaîner & de recevoir gratuitement l'honneu qu'on vouloit bien lui faire. Sûr de n le devoir qu'à lui-même, il n'en étoi

e plus flatté. Je le dis, parce que dès e nous eûmes quitté nos Grisettes, ne fit aucune difficulté de l'avouer, de se plaindre, comme d'un malheur ıe dans le rang où il étoit né, on ne ›uvoit jamais s'assurer sur quoi tom›ient les moindres égards, & qu'on :rdoit par-là ce qu'il pouvoit y avoir : plus satisfaisant.

Ayant donc pris congé du Charnier : de nos deux Innocentes, nous fûıes patiemment attendre au Palais-.oyal, l'heure de les rejoindre. L'Abbé :oit sans doute à tenir parole au Prince, : à se vautrer dans quelque sale bourier. Du moins nous ne le trouvâmes as. Faute de lui, que le Prince eût eut-être amené sous le masque avec ous, nous prîmes un valet-de-chambre. ?'étoit un drôle au poil & à la plume; homme de l'Abbé, lorsqu'il s'agissoit e quelque coup de main, & que la rudence en quelque sorte obligeoit e prendre. Le Prince l'ayant fait venir,

je lui fournis un habit de masque, il eut ordre de nous suivre. Moi, j'a vois déja pourvu à un carrosse de louag ou plutôt j'en avois fait arrêter un pa mon valet, & ordonné qu'il m'attend dans le cul-de-sac de l'Opéra. Nous l' trouvâmes ponctuellement. Le Princ monta. Je le suivis, après avoir dit a valet-de-chambre où il falloit qu'il f fouetter.

Je rappelle cette circonstance, parc que le valet-de-chambre étant venu s placer dans le carrosse, le cocher nou mena en effet aux Charniers des Inno cens, mais à une porte au lieu de l'au tre. Sans songer à cette méprise, l Prince ordonna seulement au valet-de chambre d'avertir quand il sortiroit quel qu'un. Précaution inutile. Nous demeu râmes là depuis avant minuit jusqu'à une heure après. Enfin, las d'attendre, le Prince me dit de descendre & de voir. Je le fis. A peine fus-je à bas, que je m'apperçus que le valet-de-chambre,

le cocher, s'étoit trompé. Je parlai celui-ci; il jura qu'il avoit ſuivi ſes dres. Je remontai, & dis au Prince quoi il étoit queſtion. Il falloit qu'il t bien cette partie à cœur, puiſque croyant manquée, il entra dans une lere où je ne le vis jamais. Ah! que grands hommes ſont quelquefois pe-s, quand on les voit de près!

Le Prince ne pouvant s'en prendre 'à ſon valet-de-chambre, peu s'en llut qu'il ne le jettât par la portiere du rroſſe. Je ne l'arrêtai qu'avec bien de peine, & ſur-tout en l'aſſurant que trouverois le lieu du Bal. En effet, me ſouvins que les Griſettes avoient diqué tout près de-là l'Egliſe S. Méri, la rue de la Verrerie. Ce fut un onheur pour le valet-de-chambre. Il fut quitte pour aller, ſuivant mes dres, écouter de porte en porte, & enir avertir dès qu'il entendroit quelques inſtrumens. Il ne tarda pas de re-enir. Le cocher nous mena au lieu

qu'il avoit remarqué. Nous entrâme & tout ainſi qu'un enfant qu'un ri fâche & qu'un rien appaiſe, le Prin ſe calma tout-à-fait.

Comme la foule n'eſt pas grande da ces ſortes de petits bals bourgeois, que d'ailleurs on n'y garde guere maſque, nous n'eûmes pas de peine reconnoître nos Griſettes, & à no accrocher à elles. Bien m'en prit d'avc fait le gracieux avec Mademoiſel Babet; car ne connoiſſant là ame q vive, j'aurois couru riſque de paſſer u fort mauvaiſe nuit. Pour M. Lucas, s'en donna à cœur joie; mais cependa ſans lever le maſque; car quoiqu'av des bourgeois, il eût pu être dégra de ſa bourgeoiſie, d'où il faiſoit av raiſon dépendre ſon bonheur.

Mademoiſelle Gothon aimoit la dan & le bal : ſi M. Lucas n'étoit pas au danſeur qu'elle, elle trouva à s'en d dommager d'ailleurs, & par des choſ mêmes qui avoient rapport à ſon goû

Outre un air libre & aisé, des allures & un jargon de mascarades plus nobles & plus enjoués que tout ce qu'elle avoit encore vu; outre cela, dis-je, M. Lucas brilloit sur-tout par son ajustement, qui quoiqu'un de ses plus médiocres, étoit néanmoins le plus riche & le mieux ordonné de toute l'assemblée. Cela ne pouvoit manquer de donner à Mademoiselle Gothon une haute idée de sa bourgeoisie, & de seconder vivement le penchant qu'elle pouvoit avoir pour lui. Quoi qu'il en soit, M. Lucas avança tellement ses affaires cette nuit, qu'il devint l'idole de son cœur, & qu'il eut déja tous les erres de ce que l'Abbé n'avoit pu lui procurer.

Cependant l'heure étant venue, il fallut se retirer. Mademoiselle Gothon se trouva si traitable, qu'elle ne fit aucune difficulté de laisser son carrosse pour monter dans celui de M. Lucas, tandis que Mademoiselle Babet, rigoureuse à son tour, crioit à tue tête, &

j'eus bien de la peine à lui faire suiv
son exemple. Ce fut un bonheur, si l'
peut appeler ainsi un malheur tant so
peu différé; car dès-lors peut-être il e
été consommé. Après les avoir remis
la porte du Charnier, le Prince m'en
de vives plaintes. « Pourquoi, dit-i
» ne m'avoir pas laissé seul avec cet
» fille ? ne voyois-tu pas qu'elle éto
» dans son quart-d'heure ? » Héla
Monseigneur, répondis-je, avez-vo
peur qu'elle vous échappe ? Nous re
trâmes, qu'il y songeoit encore. « V
» te coucher, me dit-il amérement,
» prends garde une autre fois à mieu
» jouer ton rôle. »

Cette réprimande ne m'empêcha pa
de bien dormir, & de ne me lever qu
lorsqu'il me fit appeler. J'ai lieu de croi
qu'il n'avoit pas si bien reposé que moi
car n'ayant que son fol amour en tête
il m'envoya sur le champ au Charnier
pour lui apporter des nouvelles de l
Grisette, & lui faire agréer un bal qu'
voulo

ouloit donner lui-même, pour tâ-
ıer, me disoit-il, de retrouver le
ıart-d'heure que je lui avois fait per-
:e. Il me donna cet ordre en riant,
aignant de me voir pester; mais je ne
fis pas moins, & sur-tout contre l'Ab-
é qui étoit là, & qui pour se venger
ımoit encore le Prince à ne me point
isser en repos. Oui, oui, Monseigneur,
soit-il, il faut le faire trotter, ne fût-ce
ıe pour le punir de ce qu'il semble
ous envier cette jouissance, & vouloir
:ut-être la garder pour lui. « Est-il
vrai, Chevalier, reprit le Prince? »
a foi, Monseigneur, si j'avois quelque
ıe, ce seroit pour la laisser telle qu'elle
t; mais afin de vous prouver que je
y pense, & que je n'y ai jamais pensé,
m'en vai aussi-tôt que j'aurai les yeux
sez ouverts m'acquitter de votre com-
ission.

Pour peu que la Grisette eût été aussi
ıl disposée que moi, Monsieur Lucas
t été obligé de venir lui-même faire

réussir son projet; mais je la trouvai d
si belle humeur, qu'il sembloit qu'el
eût juré son malheur. A peine m'eû
elle apperçu, qu'elle demanda où éto
Monsieur Lucas. Il est malade, Mad
moiselle, de la fatigue d'hier; & comm
je lui ai dit que je viendrois voir si vo
ne l'étiez pas, il m'a prié de vous salue
& de lui rapporter de vos nouvell
Malade, s'écria-t-elle! Qu'a-t-il don
Pas grand'chose, Mademoiselle; & si
tout point de pluréfie. Oh! pour
pluréfie, interrompit-elle, il ne s'est p
beaucoup mis en risque. Si peu,
pliquai-je, qu'il ne demande que la
cidive, & que je vous offre un Bal
sa part. Bal! s'écria-t-elle; il est bi
honnête ce Monsieur Lucas. Fort ho
nête, repris-je assez séchement; sa
un grain de paresse, peut-être seroi
venu lui-même vous le marque
mais ce n'est pas de quoi il est questio
il s'agit d'un Bal; & si vous voulez l'
cepter.

Je voyois bien que la chose étoit con-
ue, & qu'il ne tenoit seulement qu'à
petit barguignage. Elle appella Babet
mme pour la consulter. Babet accou-
. Toutes deux firent encore quelques
agrées. Enfin elles se rendirent. Fort
n, Mesdemoiselles, dis-je alors, je
charge de la fête & du lieu; c'est
vous à choisir le tems, & à faire
ertir votre monde : car je vous dé-
re que ni Monsieur Lucas ni moi
menerons personne. Pourquoi donc,
rirent-elles? C'est, répondis-je,
outre l'éloignement de notre quar-
, où ce n'est guere la peine de venir
is égarer, Monsieur Lucas a des rai-
s pour que personne de sa connois-
ce ne sache qu'il donne ce divertis-
ient. Mademoiselle Gothon entra la
miere dans ce que je disois. Elle nous
a les maîtres de tout. Je leur indi-
i un lieu que j'avois déja en vue,
es quittai en leur disant de se tenir
es, elles & leur suite, pour le len-
ain.

En rentrant au Palais-Royal, j'app
que le Prince étoit ſorti. Comme je
doutai pas qu'il ne fût allé chez
Deſmares, je fus auſſi me récréer av
ma petite Pouſſette. J'aurois bien
la mettre de la fête qui alloit ſe donn
mais réfléchiſſant qu'il y auroit pe
être du riſque, je me contentai d'al
enſuite prendre le Chevalier, dont j'ét
sûr, & qui pouvoit m'aider à ordonn
Je ne pouvois ignorer que tout ro
leroit ſur moi. Sans même en atten
l'ordre, nous nous rendîmes, le Cl
valier, & moi, au lieu que j'avois
diqué à mes Griſettes. Nous y ord
nâmes tout, juſqu'à la Muſique, &
laiſſai des erres.

Le Chevalier ſe divertit beaucou
lorſqu'en le mettant du ſecret de ce
partie, je lui en dis la cauſe. Il n
péroit pas moins du lendemain. Je
priai ſeulement de bien prendre ga
à lui; d'entrer en maſque, comme
étoit du nombre des Bourgeois invit

e s'accrocher à qui il pourroit, & ır-tout de ne rien dire ou faire qui ût démasquer Monsieur Lucas. Je l'emıenai avec moi au Palais-Royal, pour ıi faire part de ce que me diroit le rince. Il étoit de retour à m'attendre. Ion rapport fut bientôt fait. Tout suc:de à vos vœux, Monseigneur, dis-je ı l'abordant. Jamais on ne vit Grittes mieux disposées. Le Bal est déja :donné : musique, ambigu, rafraîchissmens, tous sera prêt pour demain au ıir, & je doute que pour cette fois ladémoiselle Gothon vous attrappe.

En effet, elle se précipita le lendemain ıns ses bras, lorsque nous fûmes la endre à l'heure. Éblouie d'abord du ɔn ordre que j'avois mis par-tout, & entôt échauffée de la danse, attendrie ır la Musique & le reste, Mademoille Gothon, qui n'avoit jamais voulu ıtendre parler de Monsieur le Duc Orléans, se rendit à Monsieur Lucas. utre la salle du bal, il y avoit à côté

une chambre pour l'ambigu, les rafraî chiſſemens, & plus loin une autre petit chambre où nos Amans ſe gliſſerent C'eſt-là où Mademoiſelle Gothon étal toute ſa boutique, & ceſſa d'être vierge ſi elle l'étoit encore.

Notre plus grand plaiſir, au Chevalie & à moi, fut l'attention que nous pré tâmes à leurs allures. Dix fois la petit chambre toujours ouverte avoit été mar quée. L'un ou l'autre ſurvenoit. A l fin nous y voyant ſeuls d'importans, l Chevalier & moi, nous décampâmes & ſur le champ elle fut fermée. La ſeul pitié qui me reſtoit pour cette fille, fu d'empêcher qu'on ne s'apperçût que l moins qu'il ſe pourroit de ſa diſparition Le Chevalier me ſecondant, nous ra ſemblâmes tout le Bal pour faire un danſe en rond, & nous la continuâme ſi long-tems, que donnant à la fin u coup-d'œil dans la ſalle des rafraîchiſſe mens, j'y apperçus Monſieur Lucas & Mademoiſelle Gothon, qui, du moin

uſſi échauffés que nous, s'y rafraîchiſ-
oient. J'entrai. Tous les Danſeurs étant
is & altérés, fondirent preſque en
nême-tems, & toute la ſalle fut remplie
ans qu'on ſût peut-être qu'il y fût de-
neuré quelqu'un. Hélas! à quoi bon
ant de précaution! Cette petite cham-
re ſi commode n'en fut pas quitte pour
tre viſitée une fois. Non-ſeulement
Monſieur Lucas y retourna, mais plu-
eurs de nos Bourgeois y entrerent avec
eurs Bourgeoiſes. Cela devint même ſi
ommun le matin, qu'on ne prenoit
lus la peine de fermer la porte, & qu'il
'y eut pas juſqu'au Chevalier & moi,
ui trouvant notre tour, bravâmes cette
récaution.

Tous étant peut-être plus que ſatis-
aits, on ſe retira chacun chez ſoi. Le
Chevalier, qui étoit venu ſeul, s'en re-
ourna avec la Bourgeoiſie dont il s'étoit
mouraché. J'euſſe bien voulu quitter
out, & aller plutôt avec lui, pour rire
l'aiſe de tout ce qui nous avoit réjoui;

mais il fallut terminer la fête en recon
duiſant Mademoiſelle Gothon avec Mon
ſieur Lucas, & je le devois d'ailleurs à
Mademoiſelle Babet. Notre ſéparation
fut des plus tendres. Les nœuds de la
connoiſſance venoient de s'unir & de ſe
ſerrer de la façon la plus étroite. Mille
baiſers la ſcellerent encore, & ſerviren
d'erres pour ſe rejoindre au plutôt.

« Quelle jouiſſance, me dit le Prince
» après qu'elles nous eûrent laiſſé ! Non
» de ma vie je n'en eus une pareille. Je
» ne crois pas que jamais je m'en laſſe »
Quel conte, Monſeigneur, répondis-je
ſi vous vous tâtiez bien, peut-être vous
le trouveriez-vous déja. « Non, ma
» foi, reprit-il, & je ne me ſens que
» plus en goût ». Je le félicitai, & lui
avouai que pour moi j'avois plus beſoin
de dormir que d'autre choſe. Le ſom-
meil m'accabloit en effet; & dès en ar-
rivant j'allai m'y livrer tranquillement
Malgré ce que m'avoit dit le Prince, &
qui me faiſoit craindre d'être trop-tôt

veillé, j'eus le tems néanmoins de ne être que de moi-même. Du matin juſ-u'au ſoir je ne fis qu'une pauſe. Jugeant u'il devoit être tard, je me levai pour ller voir comment alloit le Prince. Je le rouvai de même humeur qu'en quittant ıos Griſettes. Peut-être que s'il n'avoit raint de déranger la mienne, il ne n'eût pas laiſſé ſi long-tems au lit. J'en uge par le projet qu'il me communiqua l'abord, & qu'il avoit dirigé avec 'Abbé.

« Il faut, me dit-il, à préſent que tu » es frais, aller voir comment vont nos » Griſettes. Ce n'eſt pas le tout, il faut » que tu les réſolves à venir au Bal de » l'Opéra; & comme Gothon m'a dit » elle-même qu'elle n'y étoit jamais ve- » nue, il nous ſera aiſé de la faire en- » trer dans le Palais. Je l'aime, pour- » ſuivit-il; elle m'aime; j'ai lieu de le » croire. Je veux, quand je la tiendrai » une fois, en faire ma Sultane, & re- doublant ſon amour me faire con-

» noître à elle. Que diable, ajouta-t-il » si elle m'aime comme Monsieur Lucas » ce sera bien pis quand elle saura qui je » suis »! Ce fut bien pis en effet, ainsi que le lui montra bientôt son projet.

Je me rendis, suivant les ordres du Prince, au Charnier des Innocens. Je trouvai nos Grisettes toutes deux ensemble. Elles m'accueillirent, comme l'instrument de leurs plaisirs & de leur bonheur. Je leur parlai du Bal de l'Opéra; je leur en relevai le charme; & alléguant que le premier qui se donneroit seroit le dernier de l'hiver; je les sollicitai à faire cette partie. Je vous viendrai prendre, ajoutai-je, avec Monsieur Lucas. Pour nous venir prendre, répondit la Gothon, non; parce que je n'oserois dire à ma mere que je vais encore au Bal, & sur-tout à celui de l'Opéra. Quoi, interrompis-je, est-ce donc que vous avez une mere? Assurément, reprit-elle. Babet, bien plus heureuse, n'en a pas. Si j'étois comme

lle, je ne ferois guere en peine; mais
faut que je prenne des mefures; &
omme je ne fai pas bien l'heure que
: ferai libre, trouvez-vous feulement
u Bal, & nous nous y rendrons. Fort
ien, lui dis-je. La chofe, encore plus
acile pour Monfieur Lucas, fut arrê-
ée & conclue. Je vins lui en faire le
apport; fa joie fut extrême, & juf-
u'au lendemain au foir je fus me di-
ertir chez ma petite Pouffette avec
: Chevalier.

M'étant enfin rendu de bonne heure,
allai prefque du même pas faire fen-
nelle au Bal. Bien m'en prit; car au
eu d'onze heures ou minuit qu'il com-
ıença, il n'en étoit que dix, ou tout
u plus dix & demie, quand mes Gri-
ettes arriverent. Gothon avoit peut-
tre donné une petite dofe d'opium à
ı mere, pour l'envoyer bien vîte dor-
ıir. Sans m'en embarraffer, je les plaçai
outes deux dans une loge, & dès que
:s inftrumens commencerent à ronfler,

je fus les mettre en train de danse
Pour Monsieur Lucas, il prit si bien
commodité, qu'il n'arriva qu'à minu
passé. Il nous reconnut sans peine,
nous le reconnûmes de même. Cepe
dant il étoit obligé de garder là pl
de mesures que dans nos Bals Bourgeo
Certains yeux familiers ne l'auroie
pas manqué, & encore moins ce q
se seroit passé avec les Grisettes. Po
obvier à tout, il se plaignit à nous
particulier d'un mal de tête, nous mo
tra une loge, s'y retira, & nous dit
l'y venir trouver quand nous serions
de danser.

Il étoit bien trois à quatre heure
avant que Gothon se trouvât lasse
pensât à le joindre. Elle jetoit seulem
de tems en tems un coup-d'œil sur l
comme pour lui demander quarti
Tout dépendoit d'elle, & il falloit
tendre son bon plaisir. Enfin elle
trouva non-seulement lasse, mais a
rée, & c'est ce qu'il nous falloit. Al

elle joignit M. Lucas. Se plaignant de la fatigue, & sur-tout de la soif, il lui offrit des rafraîchissemens. On pouvoit en avoir sans sortir, mais ils ne valoient rien. On lui dit qu'il y en avoit tout près de bien meilleurs, & où l'on seroit beaucoup plus à son aise. Son cher Lucas, qu'elle brûloit peut-être d'embrasser, n'eut pas grand'peine à la persuader. Nous passâmes donc tous quatre du bal dans le Palais Royal : il falloit qu'elle fût bien lasse, ou bien occupée d'ailleurs; car passant par certains endroits, elle auroit dû naturellement faire quelques questions. Cependant elle n'en fit aucune, jusqu'à ce qu'elle fut assise dans l'appartement même du Prince.

Où sommes-nous, dit-elle alors ? cela me paroît si magnifique, qu'on diroit un Palais. « C'en est bien un en effet, dit M. Lucas, & que je vous offre, ma Charmante, pour y passer vos jours avec moi. » Quoi! reprit-elle

en ſe levant, c'eſt ici chez vous? C
mouvement, que le Prince regarc
comme l'effet naturel d'un étonneme
qui frappe, ne l'empêcha pas de pou
ſuivre. « Oui, continua-t-il, ce Pala
» eſt à votre cher Lucas, ce Lucas q
» vous aime, & qui, ne pouvant viv
» ſans vous, vous prie d'y demeurer.
Je gage, dit-elle alors, que c'eſt ici
Palais Royal? « Oui, répondit le Princ
» & moi, ajouta-t-il, le Duc d'Orléans
Ah! s'écria-t-elle, que je ſuis malhe
reuſe! je ſuis trompée, Babet, & ı
voilà perdue!

« Quoi donc, répliqua le Prince bi
» étonné? pourquoi ſeriez-vous p
» due? » Oui, s'écria-t-elle encore,
la ſuis, & vous n'êtes qu'un fourbe,
trompeur. « Trompeur, ajouta le Pr
» ce; ſi je le ſuis, ce ne ſera que p
» vous rendre plus heureuſe, & v
» prouver que le Duc d'Orléans v
» aime encore plus que Lucas. » Prin
Duc, Lucas, que tous s'en aillent

u'on me laiſſe auſſi aller. Là-deſſus lle ſe leva. Le Prince l'arrêta. Cela eſt ıutile, lui dit-elle, à moins que vous e vouliez me faire violence. « Pour violence, répliqua le Prince, jamais je n'en fis à perſonne : mais au moins dites-moi vos raiſons, & que je ſache ce qui vous fait tant d'horreur. » Moi-ıême, interrompit-elle, après ce qui ı'eſt arrivé. La premiere fois que je ous vis, continua-t-elle, vous me ûtes ; la ſeconde, je vous aimai ; la oiſieme, vous m'avez rendue folle. A éſent que je le reconnois, je veux ırtir de ce lieu, & ſur-tout ne vous voir jamais. Adieu. Elle prit Babet ır-deſſous le bras & décampa.

Comme j'étois ſeul auprès du Prince, pris des bougies pour les mieux éclai-r. Elles couroient comme des folles, moi après elles. Mes bougies s'étei-ıirent : Adieu donc, Babet, criai-je, je retournai ſur mes pas. Le Prince ut ſtupéfié me demanda ce que je

penſois de cette aventure. Moi, Monſeigneur, répondis-je, j'y trouve, comme chez la plupart des femmes, uaſſemblage d'amour, de caprice & dbiſarrerie. Lucas la charmoit, & lPrince lui fait horreur. Elle aime, elldéteſte le même homme pourtant; main'importe, elle fuit, lorſqu'au lieu d'uattrait, elle en a cent pour demeureAujourd'hui je croirois qu'elle auroeu quelque raiſon, ſi déja couverte dblâme, on pouvoit s'imaginer qu'elne fût pas venue pour s'en ſurchargeC'eſt peut-être ce que le Prince, quimalgré ſes fougues, avoit toujours ſens droit, entendoit par la réponqu'il me fit; que tout ce qu'on pourroajouter à ce que j'en diſois, n'étoit pcapable de la juſtifier. « Je ſuis pourta» fâché, ajouta-t-il, qu'elle m'ait plan» té-là; il eſt vraiſemblable que je » la reverrai plus. Je ne veux pas mên» le tenter; mais j'ai trouvé tant » charmes dans mon intrigue avec cet

» fille, que je veux m'en dédommager
» par quelque autre ſemblable. »

Le Prince, en matiere de plaiſirs, n'en imaginoit aucun qu'il ne fût prêt à ſe le procurer. Le goût qu'il avoit pris à la griſette, ne permettoit pas de douter qu'il ne cherchât à remplacer celle qu'il venoit de perdre. Auſſi-tôt que l'Abbé ſe préſenta, il ne ſe divertit pas ſeulement à lui raconter ſon aventure, mais il lui ordonna encore de chaſſer au Palais, ou ailleurs, & de lui fournir quelque nouveau gibier digne de le mettre lui-même aux abois. La Griſette prit donc la place de la Grivoiſe; mais avant que l'Abbé eût pris langue, & qu'il eût frayé la route, j'eus le tems de me reconnoître, & de ſuivre mon goût avec mes amis.

Depuis que le Prince m'avoit fait préſent de cinq cents louis, j'étois riche, à ne ſavoir que faire de mon bien. Faute d'occaſion, je ne les avois pas ſeulement tous dans la même bourſe, mais j'étois

encore embarraſſé de ce qu'on m'allouoi
pour mes menus plaiſirs. Voulant alle
voir le Chevalier, j'en pris cent, dan
le deſſein de m'en divertir avec lui. J
le trouvai, & je lui dis tout net le ſuje
de ma viſite. Sois le bien venu, me dit
il, car ma foi je ſuis à ſec, & ne ſavoi
que devenir. Pauvre garçon! eſt-ce qu
tu ne ſais donc pas me trouver quan
cela t'arrive, & ſur-tout quand tu ſai
que je puis y remédier? Tu mériteroi
que je te laiſſaſſe mourir d'une auſſi v
laine mort : mais non, partageons, &
voyons qui de nous deux tirera le meil
leur parti de ces eſpeces. Moi, je ſu
sûr, répliqua-t-il; car faute d'en avoir
je viens d'échapper une occaſion où j
puis encore les faire aller grand trai
Voilà ce que je recherche, lui réparti
je : dis-moi vîte ce que c'eſt, & parton
Il m'apprit qu'il n'y avoit pas dem
heure que quatre amis, dont Briquena
étoit l'un, l'avoient ſollicité pour un
partie toute ſemblable à celle que nou

avions faite pour célébrer les adieux de Gréves ; c'eſt-à-dire, des Femmes, du Jeu & du Cabaret. Bon, m'écriai-je, où ſont-ils ? Décampons & allons les trouver. Pitoyable emportement ! Il n'y avoit que deux jours, pour ainſi dire, que je m'étois condamné moi-même de mon déréglement, & je m'y précipite néanmoins de rechef. Le cas eſt trop commun parmi les jeunes gens, pour ne pas les avertir de mieux employer le retour que leur permet quelquefois le calme de leurs paſſions. C'eſt ſur-tout le tems de raiſonner, & de ſe fortifier plus qu'ils n'ont malheureuſement coutume de faire.

Bien éloigné alors d'avoir reçu cet avis, nous volâmes pour ainſi dire, le Chevalier & moi, où il s'imaginoit trouver encore ſes amis. J'entrai néanmoins en paſſant chez mon oncle. J'avois un air ſi preſſé, qu'il ne pouvoit manquer de m'en demander la raiſon. Je n'avois garde de la lui dire. Un petit

menſonge me tira d'affaire. Je lui allé-guai une commiſſion que je venois de faire, & dont il falloit promptement ré-ponſe. Loin de me retenir, il me preſſa lui-même. Sans me le faire dire deux fois, je le ſaluai, & d'un ſaut je joigni le Chevalier qui m'attendoit au coin de la rue.

Nous galoppâmes d'abord chez Bri-quenai, à l'Hôtel des Mouſquetaire Gris. C'eſt-là où nous nous imaginion de trouver encore la bande joyeuſe mais elle étoit partie. N'importe, m dit le Chevalier, je ſai où elle doit ſ rendre. Tout ce qu'il y a, c'eſt qu'a lieu d'attendre ici, pour avoir comm eux chacun notre chacune, nous iroı les ſurprendre-là. Où donc là, interron pis-je ? A Ménimontant, reprit-il : cou rons ſeulement chercher nos Maîtreſſe & nous les joindrons avant même qu'i aient eu le tems de ſe reconnoître. Nou fûmes donc, lui chez ſa Joueuſe, moi chez ma petite Pouſſette. Ni l'une

'autre ne ſe trouverent. De les attendre, ious courions riſque, ou d'arriver trop ard, ou même de ne pas aller du tout. Paſſons-nous-en, dîmes-nous, pour cette ois, nous irons brochans ſur-tout. Ni plus ni moins nous partîmes.

Plus heureux, en ſtyle de jeunes gens, que nous ne nous y attendions, nous ne trouvâmes pas ſeulement nos amis, mais deux filles de relai, amies des leurs, & qui s'étoient jointes à elles. La ſurpriſe & la joie ſe manifeſterent de part & d'autre. Nous nous accrochâmes ſur le champ aux Nymphes que le haſard nous avoit deſtinées. Si c'étoit une trouvaille pour nous, ce n'en étoit pas moins une pour elles. Tombans ſans choix chacun ſur la nôtre, le vuide fut rempli. Bien nous en prend, dit Briquenai en s'adreſſant à moi; car je ne me ſens pas d'humeur à lâcher ma proie, comme tu te ſouviens qu'il arriva à St. Cloud. Nous ne nous connoiſſons que d'hier, ajouta-t-il à ſa Dulcinée, & foi de Mouſque-

taire je l'aimerai encore tout aujourd'hui. En fidele Page, répondis-je à Briquenai, je jure pour autant : ainſ tout ira bien, & ne ſongeons qu'à nou divertir.

Pour commencer le branle, nous envoyâmes chercher des violons. Tou mauvais racleurs qu'ils étoient, nou nous mîmes à danſer, ou plutôt à gambader. Nous dînâmes, & après le dîne nous recommençâmes. Échauffés alors & par le vin & par les ſauts, nous fîme mettre à nos Maîtreſſes leurs vertugadins à bas, & nous les obligeâmes, boı gré mal gré, à jouer à pet-en-gueule. C jeu n'eſt pas moins burleſque ou poliſſoı que le nom. Ceux qui ſavent ce que c'eſt peuvent ſe divertir de l'idée ſeule ; mai rien n'approche du plaiſir original qu nous y eûmes. Cent fois nos nez ſe trouvans au lieu que la décence ne perme pas de nommer, c'étoient des éclats d rire à laiſſer tomber celle que l'on tenoi au riſque de lui caſſer le col. La Maî

reſſe de Briquenai penſa ſur-tout avoir
e tragique ſort. Soit peur, ſoit qu'il
a preſsât trop vigoureuſement, il lui
chappa malheureuſement une vapeur ſi
ruyante, qu'il la laiſſa non-ſeulement
omber, mais qu'il la jetta par terre
vec violence. Si la pauvre fille ne ſe
ût retenue ſur ſes mains, elle eût cer-
ainement eu la tête fracaſſée. Malgré
ela, tombant d'une autre côté ſur le
erriere, elle fut toute mutilée. Cet ac-
ident ayant fait ceſſer le jeu, il donna
e lui-même occaſion à un autre, où
riquenai ne manqua pas de viſiter la
ontuſion que ſa Maîtreſſe s'étoit faite,
c de nous en divertir encore après.

De l'humeur avec laquelle nous avions
ommencé, il n'étoit pas apparent que
ous quittaſſions ſitôt la joie. Non-ſeu-
ement ſans la quitter, mais ſans y faire
 moindre interruption, nous fîmes
enir des cartes; & les uns au piquet,
s autres au quadrille, nous la conti-
uâmes juſqu'au ſouper. Quoique je

préféraſſe le piquet, que je croyois ſ
voir mieux, la plus grande partie
mes louis n'en changea pas moins
maître. Je n'en fus pas moins gai
table. Au lieu de la poliſſonnerie
mains, nous en commençâmes une
contes & de chanſons. Si je n'y faiſo
pas chorus comme les autres, c'eſt q
je n'étois pas encore tout-à-fait inſtru
Je ne pouvois comprendre d'où po
voient venir tant de vilenies. Rien n'
plus propre à gâter l'eſprit & le cœur d
jeunes gens. Y prêter l'oreille, c'
s'expoſer au danger manifeſte de d
venir bientôt auſſi véreux que ceux q
l'on écoute, & quelquefois autant q
les auteurs mêmes de ces puantes pr
ductions.

Briquenai tirant un Sottiſier de
poche, digne recueil de ſes débauche
nous paſsâmes juſqu'à quatre heures
matin à le feuilletter. Las de chante
rire & boire, nous rentrâmes dans Pari
Briquenai nous mena, le Chevalier

mo

noi, coucher avec lui. Après quelques ıeures de mauvais repos, nous nous evâmes, & je les emmenai au Palais-Royal. Apprenant qu'il n'y avoit rien e nouveau, je leur proposai à dîner hez ma petite Poussette. Nous y allâmes. Le soir voulant quitter, elle me it que le Prince devoit venir souper hez la Desmares. Restez, ajouta-t-lle, & vous retournerez ensemble. Je ıs séduit; j'oubliai que j'avois besoin e me reposer. Le Prince étant venu en ffet, je pris congé à son départ; & laissınt ma Poussette & mes amis, je rentrai vec lui au Palais Royal.

Comme le Prince étoit accoutumé à ıe faire rendre compte de mes plaisirs, le divertis de notre jeu de pet-en-ueule. Il ne savoit ce que c'étoit, & fallut que je lui promisse de le jouer evant lui avec quelques uns de mes camarades. Dès le lendemain il me fit tenir arole. L'aventure que je lui avois racontée lui parut alors si comique, qu'il

penſa étouffer de rire, & qu'il jura d
ſe procurer une pareille ſcene avec de
Femmes. L'Abbé paroiſſant ſur ces er
trefaites, il le chargea de la lui ména
ger. Quelle diable de fantaiſie, répor
dit l'Abbé! Ne voudriez-vous pas
Monſeigneur, jouer auſſi vous-même
Que t'importe, répliqua le Prince. Il eu
beau s'oppoſer, il fallut obéir. Il e
vrai que pour l'engager, il eut la permi
ſion d'amener quelles filles il voudroi
Sa commiſſion devenant par-là facile,
peut-être agréable, il ſortit ſur le ſoir
& une heure après il amena deux filles

Ce n'étoit pas le tout. Il n'avoit pa
ſongé qu'il falloit quatre acteurs;
que faute d'un de plus, il ſeroit oblig
de l'être lui-même. Sans cela le plaiſ
n'eût été que de la peine pour moi; ma
j'en eus un véritable, lorſque malgré
réſiſtance, il fut obligé de ſe mettre
quatre comme un chat, & une des fill
à côté de lui me recevoit avec l'aut
ſur ſon dos. Ses reins uſés avoient de

eine à nous ſupporter. Il le fallut pourant, non pas une fois, mais pluſieurs, : par conſéquent aſſez long-tems. Qu'il ai.oit beau voir un futur Prélat ou Carinal ſe prêter à une pareille poſture!)uand on ſonge que c'eſt encore la ıoindre choſe qu'il fit pour s'en rendre ıdigne, on ne peut trop applaudir à ette épitaphe qui courut après ſa mort: *'ome rougit d'avoir rougi le M... qui gît ·i.*

Tandis que le Prince paroiſſoit prenre tout ſon plaiſir à nous voir renverſer : culbuter, je n'avois qu'à faire ſentir Mr. l'Abbé tout ce que je pouvois pe·r. Tombant ſur lui, chaque fois je le ıiſois crier hai! A la fin, il s'en rebuta ·llement, que rien ne put l'obliger à ıire plus long-tems le bas dos. Le Prince ıi n'inſiſtoit plus que pour la durée, le .iſſa. Pour moi, qui en voulois encore, éprouvai bientôt que le divertiſſement .ene toujours plus loin qu'on ne penſe, . que j'étois réellement fatigué. Le jeu

finit, les donſelles furent congédiés
L'Abbé tout moulu faiſoit griſe min
Malgré cela, le Prince, qui ne chercho
qu'à voltiger d'un plaiſir à l'autre, l
demanda s'il n'avoit pas encore déco
vert quelque nouvelle Griſette au Palai
Le tems au fond n'étoit guere favor
ble, auſſi n'en tira-t-il qu'une bru
querie.

Pour dédommager le Prince, je m'o
fris, en cas de diſette, de lui procur
quelque choſe de nouveau. A peine eu
je lâché le mot, qu'il voulut ſavoir c
que c'étoit. L'Abbé lui-même dérida ſo
front pour m'obliger de parler. Oui
me dit-il, vous nous apprendrez, s'
vous plaît, votre beau projet, ou vo
irez tout droit aux arrêts. » Là, là, ré
» pondit le Prince, tu es bien méchant
» donne-lui au moins le tems de reſpi
» rer. » C'eſt bien tout au plus, ſi lui
même me le donna. Sans repriſe il fall
m'expliquer. En promettant quelqu
choſe de nouveau, dis-je alors, j

rois, Monſeigneur, pouvoir tenir parole, mais *item* c'eſt tout. N'ayant pas les talens de Monſieur l'Abbé, mon miniſtere ne produira pas grand choſe. Il s'agit ſimplement, ajoutai-je, d'une partie de Soubrettes.

En effet, je n'avois en vue que celle que m'avoit fait faire le Chevalier chez la Maîtreſſe du Pharaon. La racontant au Prince, il arriva ce à quoi je ne pouvois que m'attendre; c'eſt qu'il ne me laiſſa aucun repos que je ne l'euſſe mené dans ce noble endroit. L'Abbé voulut être auſſi de la partie. A cela ne tienne, lui dis-je; mais gare que vous, qui êtes connu parmi cette gent, comme le loup gris, ne nous trahiſſiez. » Non, » non, répliqua le Prince, je ſuis per» ſuadé que ſe mettant en homme d'é» pée, jamais perſonne ne le reconnoî» tra. Il le ſait; c'eſt une métamorphoſe » qui ne lui a jamais manqué. Pour moi, » ajouta-t-il, je prendrai ſa place; » c'eſt-à-dire, que je me traveſtirai en

» Abbé, & je compte de n'être pas plu
» reconnoiſſable que lui.

La partie ainſi conclue, c'eſt tout c
que je pus, que d'obtenir quelque tem
pour la rendre auſſi riante qu'elle pou
voit l'être. Je fus trouver le Chevalie
Repoſe-toi ſur moi, m'aſſura-t-il d'a
bord, & ne t'embarraſſe que d'amene
le Prince demain, entre ſix & ſept heu
res du ſoir. Je pouvois me tranquilliſe
ſur ſa parole, & je le fis. En attendan
je profitai de l'eſpece de vacance qu
je gagnois par-là, & je vis mon oncl
plus à loiſir que je n'avois fait depui
long-tems. Il étoit ſur le point de par
tir pour la campagne. Tu viens tout
propos, me dit-il; je penſois à toi pou
mes adieux. L'air & le ton mélancoli
que dont il prononça ces mots, m
ſurprirent. J'aurois pu croire que c'étoi
un effet de tendreſſe; mais ne lui ayan
jamais vu de pareils ſymptômes, je lu
demandai ce qu'il avoit. Je ne ſais
répondit-il, j'ai un preſſentiment que je

ne reviendrai pas de cette campagne. Bon, répliquai je ! pourquoi moins de celle-ci que de tant d'autres ? Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, la crainte d'y demeurer qui m'inquiete ; ce ſont certains arrangemens que je n'ai pas pris, & que le tems ne me permet plus de prendre.

Je combattis de toute ma force une triſteſſe ſi mal fondée ; je la croyois telle alors : mais outre que ce preſſentiment ne ſe verifia que trop, j'ai la preuve de tant d'autres auxquels l'événement à répondu, que je ne ſais plus que penſer. Mon oncle ſe ſentoit tellement menacé, que quelque choſe que je puſſe dire ou faire, il ne changea ni de ſituation ni d'idée.

Non, me répéta-t-il, je n'eſpere plus de te revoir ; mais tu auras de mes nouvelles avant, ou même après ma mort. Après votre mort, interrompis-je ! ſongez-vous bien, mon cher oncle, qu'il y a là du paradoxe ! Pas tant, reprit-il,

tu en conviendras un jour ou l'autre ; mais en attendant, gouverne-toi toujours en brave garçon. Sous ce mot, continua-t-il, je comprends tout, ſageſſe, valeur, & tout ce qui convient à un jeune homme de ton eſpece. Domine-toi, regle tes penchans, & ſouviens-toi qu'il n'y en a aucun, qui pouſſé à un certain point, ne précipite tôt ou tard celui qui a le malheur de s'y livrer. Le téméraire ne tombe pas moins dans le mépris que le lâche, & que le prodigue dans l'indigence : l'intempérant, à l'égard des femmes, du jeu ou du vin, tout au moins tombe dans l'infamie ; & ainſi du reſte. Voilà comment mon cher oncle, récapitulant les penchans, attaquoit directement les miens. Fondé ſur l'expérience, il n'en parloit pas moins juſte. C'eſt ſur-tout dans un vieil Officier comme lui que ſe trouve l'école du monde, & les regles les plus approuvées de la Société.

M'ayant chapitré en quelque ſorte, il

l'embrassa la larme à l'œil. Quoique je
usse le revoir encore avant son départ,
: que je ne songeasse à rien moins qu'à
e le revoir jamais après, je ne laissai
as que d'être extrêmement ému. Le
Chevalier que j'attendois, & qui arriva
ır ces entrefaites, interrompit cette
cène. La conversation changeant, mon
ncle parut abandonner ses tristes idées.
Mon émotion aussi se dissipa, & bien
n'en prit ; car je n'aurois été guere
ropre à me prêter à ce que le Chevalier
venoit m'apprendre, & encore moins
ı la partie qu'il s'agissoit d'exécuter. Je
a communiquai à mon oncle, pour
ıchever de le distraire. C'eût été bien
ıutre chose, s'il eût pu en être ; mais il
étoit trop connu du Prince.

Le Chevalier me fit, en sa présence,
le détail de la maniere dont il avoit conclu & arrangé les choses. Il me dit que
la Maîtresse du Jeu avertiroit les Banquiers pour qu'ils augmentassent leur
banque, qu'elle inviteroit ses plus belles

Joueuſes, & tiendroit un magnifiqu ſouper tout prêt. Voilà à quoi cela pou voit aboutir. Du reſte, c'étoit ſur mc que le Chevalier avoit remis les hon neurs. Il avoit prévu que j'y meneroi deux amis de Province en état de joue gros jeu ; que le ſouper néanmoins ſe roit ſur mon compte, malgré le gaii que pourroient faire les Banquiers ; mai que la compagnie ſeroit entiérement d mon choix.

Après ce détail, mon oncle parla d Comédie, & nous y mena. J'y vis ma petite Pouſſette qui m'invita à ſouper mais la partie étoit déja faite. Nous avions en paſſant ordonné chacun notre plat chez un Traiteur, & ſans attendre la fin de la petite Piece, nous ſortîmes pour nous y rendre. Le Chevalier à qui j'avois donné le mot, mit mon oncle en ſi belle humeur, qu'il paroiſſoit parfaitement guéri du funeſte preſſentiment qui l'avoit agité. Il parla néanmoins de ſon départ. Nous bûmes au

uccès de la campagne, à ses adieux; & ous ayant recommandé d'être toujours ons amis, le Chevalier & moi, nous ous levâmes de table, & fûmes le remettre chez lui. Ravi de le voir tranuille, je me retirai, & fus partager le t du Chevalier.

Le lendemain m'étant rendu au Palais Royal, j'instruisis le Prince de ce qu'il ttendoit avec impatience. Je lui dis u'il n'y avoit qu'à se préparer, qu'on 'étoit déja pour le recevoir, ou du noins qu'on le seroit entre six & sept eures. Il fut sur le champ appeller 'Abbé. On convint d'abord des noms. Le Prince jugea qu'il n'en avoit pas besoin, & qu'il suffisoit de celui que lui lonneroit son déguisement. « Pour toi, » ajouta-t-il à l'Abbé, tu m'embarrasses ». Point, point, Monseigneur, interrompis-je; s'il n'y a que le nom, je le tiens léja. « Hé bien, reprit-il, voyons, » quel nom lui donnes-tu »? Le plus scénique, Monseigneur; &, si je ne

me trompe, Monſieur du Trot. « Fo
» bien, s'écria le Prince. Qu'en dis-tu
» l'Abbé » ? Ma foi, Monſeigneur, r
pondit-il, je m'en rapporte à vous; vo
le ſavez, & je ne crois pas que vo
puiſſiez vous y tromper. Ce nom ayai
paſſé, on n'attendit que l'heure; & d
qu'elle fut venue, on s'habilla & l'o
partit.

Nous trouvâmes en arrivant la Banqu
ouverte, & le Banquier les ponthes déj
aux mains. Comme l'on s'attendoit
nous voir jouer gros jeu, trois perſonne
qui occupoient des places pour nous ſ
leverent, & nous n'eûmes qu'à nous a
ſeoir. Monſieur l'Abbé s'occupa d'abor
à lorgner. Monſieur du Trot & moi
nous ponthâmes. Malgré mes prépara
tions, ou celles du Chevalier qui étoien
là, nous penſâmes être vendus & entié
rement dérangés. Je ne ſai comment l
Garde-du-Corps avec qui je m'étoi
trouvé la premiere fois, ne nous étoi
pas venu dans l'eſprit. Il y avoit cen
contr

contre un qu'il reconnoîtroit Monſieur l'Abbé, & que n'étant pas prévenu il pourroit tout gâter. Par bonheur encore, c'étoit lui qui tailloit. Trop occupé pour dire mot, il ſe contentoit de remoucher de tems en tems Monſieur l'Abbé. C'eſt à ſes diſtractions, ſes regards, que je me rappellai le danger. Je lui fis d'abord ſigne de l'œil; mais craignant que cela ne ſuffît pas, je me levai & allai le prévenir à l'oreille. Tranquille, je ne ſongeai qu'à ponther. Monſieur l'Abbé à la fin prit auſſi une carte, & tirant un rouleau de louis, il le mit deſſus. Le Garde-du-Corps, Banquier, qui connoiſſoit le ponthe, & qui craignoit qu'un *ſept & le va* ne fît ſauter la banque, demanda quartier. Pardon, dit-il à Monſieur l'Abbé, nous ne tenons pas ſi gros. « Fort bien, répondit-il, que voulez-vous »? Vingt louis, Monſieur, tout au plus, reprit le Banquier. Monſieur l'Abbé rompit donc ſon rouleau, & prenant ſans compter, il

maſſa ce qui ſe trouva dans ſa main. Que diable, dis-je alors, Monſieur l'Abbé! permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Eſt-ce ainſi qu'on joue chez vous? Je pris moi-même les louis, j'en comptai quinze & les mis ſur ſa carte. C'eſt bien aſſez, ajoutai-je. Allons, Monſieur le Banquier, continuez.

Bien lui prit d'avoir modéré le jeu. I n'eut pas tourné quatre cartes, que cell de Monſieur l'Abbé vint à gain. Qu faites-vous, Monſieur, lui dit-il? Occupé à lorgner, il ne l'entendoit ſeulement pas. Je lui donnai du coude, faiſant le fâché, & je lui dis, ſongez don à votre jeu. *Quoi? quoi?* répondit-il Votre carte a gagné, repris-je, & l'o demande ce que vous voulez faire. *Paroli*, ajouta-t-il en rajuſtant ſa lorgnette, & ſans même plier ſa carte. J me fâchai alors tout de bon. Pliez don votre carte, lui criai-je. Il revint à lu pour un moment, & tandis que je per

dois tous mes louis, il en gagna plus de cent de cette ſeule taille.

Pendant que le Banquier mêloit d'autres cartes, Monſieur l'Abbé ſe remit à lorgner. Je craignois que cette affectation qui ſuppléoit à un défaut généralement reconnu, ne vînt enfin à le trahir. Le Banquier commençant une nouvelle taille, j'avertis Monſieur l'Abbé de lui donner revanche. Il étoit ſi occupé d'une jeune Brunette, placée derriere les autres, & qui donnoit ſon argent à jouer, que je ne pouvois lui faire quitter ſa lorgnette. C'étoit préciſément la même avec qui j'avois fait apprentiſſage d'amour. Voulez-vous bien jouer, lui dit Monſieur du Trot, qui ne craignoit pas moins que moi? « Joue toi-même, » répliqua-t-il, & laiſſe-moi ». Le danger ne faiſant que croître, je le pris ſur un autre ton. Hé bien, dis-je, Monſieur l'Abbé, lorgnez tant qu'il vous plaira, & moi je jouerai pour vous. Pardonnez, ajoutai-je, Meſdames & Meſſieurs,

c'eſt un Chanoine Provincial qui n'eſt jamais ſorti de ſon Chapitre, & qui eſt apparemment ébaubi de ſe voir ici. Chacun rit; & l'Abbé même, malgré ſa diſtraction, rit auſſi, & profita de cette défaite.

Je n'ai jamais rien vu de pareil au caprice que montra le ſort ou le jeu, pendant cette ſoirée. Tout ce que je maſſois pour Monſieur l'Abbé, je le gagnois; & tout ce que je couchois pour moi, je le perdois. S'il eût lui-même gouverné ſon jeu, la banque eût ſauté dix fois. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que m'étant mis à ſec, & l'avertiſſant en riant du bout des dents, que j'allois maſſer pour moi de ſes louis, je rattrapai preſque tous les miens. Il n'en étoit pas de même de M. du Trot. Malheureux, depuis le commencement juſqu'à la fin, il profitoit de ſon déguiſement pour jurer, tempêter comme un Grenadier. Enfin M. l'Abbé, las d'être aſſis, & la partie d'ailleurs prête à finir pour ſouper, il ſe

leva : nous nous levâmes avec lui, & je le fis entrer dans une chambre voisine.

Là il me donna l'étiquette de toutes celles qu'il falloit inviter à notre table. Ma Brunette fut nommée la premiere : il n'étoit jamais frappé à demi. « Qu'elle » est piquante, me dit-il ; la connois-» tu ? » Mes louis que j'avois rattrapés, les siens mêmes qu'il m'avoit fait empocher, & que je prévoyois bien, quoiqu'il m'eût parlé de compte, qu'il n'en souffriroit guere ; cela, dis-je, me mettant de bonne humeur, je lui répondis en badinant : Dans quel sens, Monseigneur, me faites-vous cette question ? « Dans quel sens, reprit-il, ma foi » n'importe ; je ne la regarde pas comme » une vestale : toi, ou un autre ; ses » connoissances ne me font rien. » Quel goût pour un Prince ! mais j'y étois accoutumé : cela me paroissoit même du bel air, & ce ne fut alors que la moindre de mes pensées.

Cependant je ne jugeai pas à propos

de lui dire, que c'étoit celle dont je lui avois parlé dans le récit qui l'avoit mis en goût de cette même partie. C'étoit pourtant ce que j'aurois pu lui apprendre de plus clair ; mais je me contenta de lui répondre, que je ne la connoissoi que pour l'avoir vue jouer quelquefois & que ce que je pouvois ajouter, c'est que je la croyois une des bonnes Bre teuses de Bretagne. M. l'Abbé rit d tout son cœur de mon expression. « Al » ça, ajouta-t-il, voilà donc la mienne » je compte d'en avoir bien assez ; c'es » à vous deux maintenant à choisir cell » que vous voudrez. » M. du Trot jur d'abord que cela lui étoit indifférent moi, je ne jurai pas si fort, mais j'e dis néanmoins autant. « Je vois bien » répliqua le Prince, qu'il faut que j'ai » la peine de tout : je connois d'ailleu » assez vos goûts. Ainsi, si vous m'e » croyez, tu prendras toi, me dit-il » cette jeune robe de damas vert, qu » je t'ai vu gracieuser par derriere ; &

» pour notre ami du Trot, cette Bac-
» chante, avec ſon air enluminé, &
» ſon nez farci de tabac d'Eſpagne. »
M. du Trot & moi applaudîmes au choix.

Mais ce n'eſt pas le tout, dis-je au Prince. Je dois, Monſeigneur, vous avertir que le premier Banquier qui nous a taillé, eſt un vieux Garde-du-Corps qui vous a reconnu. N'avez-vous pas remarqué que je me ſuis levé pour lui aller dire un mot ? Je crois, ajoutai-je, que rien ne pourroit mieux lui fermer la bouche que de l'inviter. Il eſt d'ailleurs facétieux, & je ne doute pas qu'il ne contribue beaucoup à la joie. « Fais, » me dit le Prince. Oh ! Monſeigneur, repris-je encore, graces auſſi pour un Gentilhomme de mes amis qui eſt là, & qui sûrement ne gâtera rien. « Tout » ce que tu voudras, » répliqua-t-il.

C'étoit bien tout pour moi. Ne voulant rien de plus, je fus trouver la Maîtreſſe du lieu, & lui donnai en mon nom l'é-

tiquette que je venois de recevoir. Pour elle, cela alloit ſans dire. Elle ſe réjouit de ce que j'invitois le Garde-du-Corps qui étoit ſon tenant; mais au lieu de ſa fille, dont le Prince étoit prévenu ainſi que d'elle, je la priai de nous donner la Maîtreſſe du Chevalier. La tricherie importoit peu au Prince, & trop à moi pour la ſatisfaction de mon ami. J'aurois pu même me l'épargner ſi j'avois voulu : mais sûr qu'elle ne pouvoit tirer à aucune conſéquence, je la préférai à la liberté de demander. Cependant je dis à la Maîtreſſe de n'en rien faire connoître; que j'avois à la vérité prévenu mes amis pour ſa fille; mais que le Chevalier, ſa fidele connoiſſance, ayant là ſa Maîtreſſe, il convenoit mieux qu'elle en fût; que ſa fille ſonneroit mal avec lui; & qu'ayant chacun notre chacune, elle feroit encore une plus ſotte figure, ſi elle venoit s'iſoler parmi nous.

Cette belle & bonne Matrône feignit

l'entrer dans mes vues : mais ſoit que on vieux routier de Garde-du-Corps 'eût inſtruite de l'honneur qu'elle avoit lans ſa maiſon, & que ſachant l'humeur galante du Prince, elle s'imaginât que les charmes de ſa fille pourroient e tenter ; ſoit qu'elle fût dépitée d'un affront qu'elle croyoit avoir reçu, elle ura de me trahir & de découvrir ce beau pot aux roſes. L'étiquette ayant été communiquée à tous ceux qui en étoient, chacun ſe rendit dans la ſalle où l'on devoit ſervir le ſouper. En attendant, Monſieur l'Abbé accoſta ſa Brune, ou plutôt la mienne, Monſieur du Trot, a Bacchante ; & moi, ma robe verte. J'euſſe bien voulu, toute digne qu'elle fût paru au Prince, me rendre le ſervice que j'avois fait au Chevalier ; c'eſt-à-dire, lui ſuppoſer ma petite Pouſſette ; mais cela n'étoit pas praticable. Celle-ci d'ailleurs n'étoit pas aſſez déchirée pour ne pas ſouhaiter d'en tirer parti, & je n'oubliai rien de ce qui pouvoit

la diſpoſer. Pour le Chevalier & le Garde du-Corps, ils avoient depuis long-tem pris les devans, & nous abandonneren toute la beſogne.

Enfin le ſouper ſervi, nous nous m mes à table. Je mis Monſieur l'Abbé par honneur pour le Clergé, au plu haut bout. Tout le reſte s'ajuſta de ſo même, & moi avec les autres. L Garde du-Corps connoiſſant le Prince & ignorant que le Prince le fût, n'e fut que plus divertiſſant. Allons, Mon ſieur l'Abbé, crioit-il à tous momens *vivat*. Le diable m'emporte, je n'a jamais vu un ſi drôle de joueur qu vous. Vous avez gagné pourtant; ma c'eſt l'ordinaire que la fortune favoriſ ceux qui ſe moquent d'elle. Si vous ête auſſi heureux en amour, parbleu vou trouverez votre paradis dans ce monde « Je l'eſpere bien, Monſieur du Corps » répondit le Prince. » Du Corps, repri le Garde : Diable, M. l'Abbé, vou abrégez bien ma qualité! Je ne ſuis pa

:ulement du corps, mais de la manche. Hé bien, M. le Garde-du-corps & de la manche, répliqua le Prince, qu'en dites-vous ? » Vous n'y êtes pas en-ore, s'écria-t-il : du corps, de la man-he, voilà un pot-pourri où le diable e connoît rien. « Si je manque, reprit M. l'Abbé, prenez-vous-en à ce Mon-ſieur, parlant de moi, qui auroit dû m'inſtruire mieux. »

C'eſt donc votre faute, me dit-il en ie regardant, & craignant peut-être ue je n'euſſe dit au Prince qu'il l'avoit :connu. Oui, répondis-je, mais avec n ſigne de tête qui lui marquoit d'aller on train. En effet, le Prince ſe diver-iſſoit tellement à l'entendre, qu'il l'en-reprît de nouveau. « Dites-moi donc comment je dois vous appeler ? & ſur-tout répondez à la queſtion que je vous ai faite. » Vous m'appellerez, ii répondit le Garde, comme il vous laira, du corps, de la manche, tout oup vaille. Pour votre queſtion, Mon-

ſieur l'Abbé, ayez la bonté de me l renouveller ; car ma foi je l'ai déj oubliée. « Il s'agit, répliqua le Prince » du paradis, & ſi vous n'eſpérez pa » comme moi de le trouver dans c » monde. » Oui, répliqua-t-il ; ſi a lieu de ma paie j'avois quelques bon Bénéfices comme vous ; mais chez nous c'eſt le diable d'enfer, nous ſomme toujours Meſſieurs d'argent court.

Le Prince, à l'air & aux expreſſion de ce facétieux corps, fit des éclats d rire à n'en pouvoir plus. Il ne les ceſſ que pour les reprendre au moyen d quelques nouvelles queſtions. « Quo » donc, Monſieur de la manche, lu » dit-il encore, eſt-ce que ce titre, au » deſſus ſans doute de celui du corps » ne vous met pas en pied? » Oui par bleu! à pied, ſelon le proverbe ; ca je n'ai point de bidet. Il eſt vrai, ajouta t-il, que j'ai comme les autres trent écus à la maſſe : mais mon miſérabl Tartare ſeroit bien monté, ſi le Pha raoı

raon n'y ſuppléoit. « Tartare, reprit le » Prince. Quel animal eſt-ce-là ? » C'eſt, Monſeigneur, le nom poſitif de nos animaux de valets, appelés à mourir de faim avec nous. Le Prince s'abandonnant de rechef à une mortelle envie de rire, auroit perdu toutes ſes forces, ſi ſe renverſant ſur ſa Brunette, elle ne lui eût peut-être rappellé qu'il devoit en conſerver pour elle.

Pour nous, à qui tout ce que diſoit le Garde-du-Corps n'étoit pas nouveau, il ne nous divertit pas tant que le Prince, à beaucoup près. Mais notre tour vint, du moins à la plupart. Monſieur l'Abbé s'aviſant de récapituler toutes les Beautés que nous avions à table, s'arrêta à la Maîtreſſe du Chevalier. Rien ne pouvoit mieux raccommoder la Matrône pour le tour qu'elle avoit à me jouer. « Je ſuppoſe, lui dit-il, Madame, que » c'eſt-là Mademoiſelle votre Fille. » Ma Fille, répondit-elle ! Vraiment, Monſieur, puiſque vous me le deman-

dez, je ne crois pas qu'il vaille la peine de vous le déguiser. Je n'en ai qu'une, ajouta-t-elle, mais qui n'est point ici, quoique peut-être elle n'eût rien gâté. « Quoi, répliqua Monsieur l'Abbé, ce » n'est pas là votre Fille, & nous ne » l'avons pas même avec nous? cela » ne se peut. » Non assurément, interrompis-je, & Madame se moque.

Piqué du tour malin que croyoit me jouer cette femme, il me vint tout d'un coup dans l'esprit de la turlupiner, & de me venger, en la prenant pour ivre ou pour folle. Le Chevalier sentoit trop le service que je lui avois rendu, pour ne me pas seconder. Le Garde-du-corps même se divertit à nous donner la main & nous la démontâmes. M'entendant dire qu'elle se moquoit, elle répondit brusquement: Non, non, je ne me moque pas. Quoi, repris-je, ce n'est pas là votre fille? Parbleu regardez donc demandez, si vous ne m'en croyez pas à elle-même, à son voisin, au vôtre. L

Chevalier prenant la balle au bond, dit: Pour moi, Madame, je jure que je ne vous en vis jamais d'autre. Et vous? dit-il au Garde-du-corps. Moi, répondit celui-ci, s'il étoit plus tard, je dirois que Madame rêve. Quel courage, répliqua-t-elle en s'en prenant à lui ſeul. C'eſt vous qui rêvez, ou qui continuez à faire le fou.

Parbleu, interrompirent à la fois, Monſieur l'Abbé & Monſieur du Trot; *voilà qui eſt admirable*! Nos Maîtreſſes ſe tenant les côtés de rire, n'étoient pas en état de prononcer le mot. Parlez donc vous autres, parlez, leur crioit la Matrône. Que voulez-vous qu'elles diſent? répondis-je; elles voient bien qu'il y a du vin ou un grain de folie ſur jeu. N'y pouvant plus tenir, elle ſe leve avec furie, & jure qu'elle va chercher ſa véritable fille. Pendant ce tems, je découvris à Monſieur l'Abbé, & à toute la compagnie, le deſſous des cartes. Comme on ne cherchoit qu'à ſe divertir, on

réſolut de pouſſer la comédie au retour de la Matrône, & de ſe la donner aux dépens de la mere & de la fille. C'eſt Monſieur l'Abbé qui en fit la propoſition. Un autre que le Garde-du-corps s'y fût peut-être oppoſé.

Enfin toutes deux parurent. La fille, qui s'étoit préparée dès avant le ſouper pour faire aſſaut de charmes, & bien aiſe de ratraper l'occaſion qu'elle avoit cru tout-à-fait perdue, entra d'un air triomphant avec une grande révérence, & pluſieurs autres à droite & à gauche. Je me levai ſur le champ, & courant à ſa rencontre la main ſous la baſque de mon juſte-au-corps, je la lui offris pour la faire avancer. Voyez, Meſſieurs, dis-je en la préſentant, ſi la nature même ne jure pas contre Madame? Quelle différence, je vous prie, de cette multitude de graces, à une ſtérilité qu'on n'a jamais guere pu nier? Parlez maintenant, ai-je tort ou raiſon? Monſieur l'Abbé prenant la parole, pro-

teſta que ſi la reſſemblance y faiſoit quelque choſe, la Matrône perdoit ſa cauſe. Quoi, Monſieur l'Abbé, lui dit-elle, vous prétendriez que cette Demoiſelle, en montrant la Maîtreſſe du Chevalier, ſeroit plutôt ma fille que celle-ci? » Pourquoi pas? Je ne ſais même, » ſoit dit ſans offenſer perſonne, ſi vous » n'y gagneriez pas quelques années ». Ah! s'écria-t-elle, vous me la donnez belle! Prenez, prenez votre lorgnette, je ſuis ſûre que vous changerez bien d'avis. » Sans lorgnette, répliqua Monſieur » l'Abbé, je vois aſſez que toutes deux » ſont aimables, mais qu'il y a pour- » tant de la différence d'âge ». En effet, elle étoit bien de vingt à trente années.

Cependant la Matrône ſoutint effrontément qu'il y avoit parité: mais comme ce n'étoit pas de quoi il s'agiſſoit, on revint à la premiere diſpute. Chacun dit ſon mot; mais par malheur pour Monſieur l'Abbé, qu'on auroit à plus d'un égard voulu perſuader, il rentra en liſte

& eut ſon paquet. « Vous avez beau » vous échauffer, dit-il à la Matrône, » perſonne ne vous en croira. Pour moi, » à votre place, il m'importeroit peu » qui l'on voudroit me donner pour » Fille, & j'aimerois mieux croire tout » le monde ivre, que de m'expoſer à le » paroître ». C'eſt à-dire donc, Monſieur l'Abbé, que ces extravagans l'ont emporté ; qu'ils connoiſſent ma Fille mieux que moi, & que vous adoptez avec eux celle qui ne l'eſt pas ? « Je me » range toujours du côté du plus fort », répondit M. l'Abbé. Fort, tant qu'il vous plaira, répliqua-t-elle ; & moi je vous dis que celle qu'ils veulent faire paſſer pour ma Fille, ne l'eſt pas plus que le diable, ni que vous n'êtes bon Eccléſiaſtique.

Monſieur l'Abbé fut le premier à rire de cet emportement ; mais le Garde-du-corps craignant qu'il n'allât plus loin, ſe leva, & prenant ſa vieille Putifar, par-deſſous le bras, il l'emmena avec ſa

peineuſe de Fille. Lorſqu'elles furent diſparues, nous perdîmes en même-tems la diſpute de vue. C'étoit le tour de l'amour. On en vint aux eſcarmouches, & de-là au combat. Ce ne fut pourtant pas ſans obſtacle. La Matrône n'étoit pas-là pour régler les aſſauts, & donner à chacun en particulier ſon champ de bataille. Nous n'avions que la ſalle. Monſieur du Trot s'y eſcrima ſans façon. Mais les autres n'aimant pas les coups d'éclat, ſuſpendoient leur bravoure. Pour remédier à cette eſpece de lâcheté, je criai : Souvenez-vous, Monſieur l'Abbé, que pour faire feu, on l'éteint ici quelquefois. Je ne voulois pas le faire ſans ſa permiſſion. *Le peut-on?* me dit-il. Oui, je réponds de tout. Sans balancer, il éteignit la plus près de lui. D'un ſouffle je fis le reſte, à l'exception d'une pourtant, que je mis ſous la table, mais qui ne pouvoit guere troubler le myſtere.

La parole nous étant revenue à tous;

elle ſervit de ſigne pour retirer de deſſous la table ma ſombre lueur. Je la pris, & ranimant toute la ſalle, nous tâchâmes d'en faire autant, en nous humectant de quelques verres de Champagne. Malgré ce ſpécifique, nous ne parlâmes plus que de nous retirer. Je dis au Chevalier de voir après la Matrône. Jamais elle ne voulut paroître. Pour le Garde-du-Corps, il vint ſe montrer. C'eſt à lui que nous adreſsâmes nos bons ſoirs. Il les reçut pour la Matrône, de ceux qui voulurent l'en charger. Cela fait, & ſur-tout après avoir payé la carte qu'il m'avoit apportée, nous gagnâmes l'eſcalier avec nos Maîtreſſes, que nous reconduiſîmes chez elles.

Le Prince & l'Abbé rempliſſant avec les leurs le caroſſe qui nous avoit amenés, je pris un fiacre pour la mienne. Le Chevalier y monta ſeul avec nous. Je dis ſeul, parce que ſa Maîtreſſe, penſionnaire de la Matrône, étoit demeurée. Je fus ravi d'être à moi, pour me

donner

donner à lui juſqu'au lendemain. Ayant remis ma robe verte à ſon domicile, nous fûmes chez lui pour repoſer. C'eſt néanmoins ce que nous ne fîmes guere. Nous paſsâmes la plus grande partie de la nuit à cauſer & à nous divertir de ce qui s'étoit paſſé. Rien n'eſt plus doux que cette ouverture de cœur entre deux amis qui s'aiment. Je puis dire que cent fois ce plaiſir m'a ravi avec le Chevalier : mais s'il eſt tel entre deux amis de débauche, que n'eſt-il pas entre deux amis vertueux, ou revenus du vice ? Je l'ai quelquefois éprouvé; c'eſt choſe incomparable.

Fin du Tome premier.